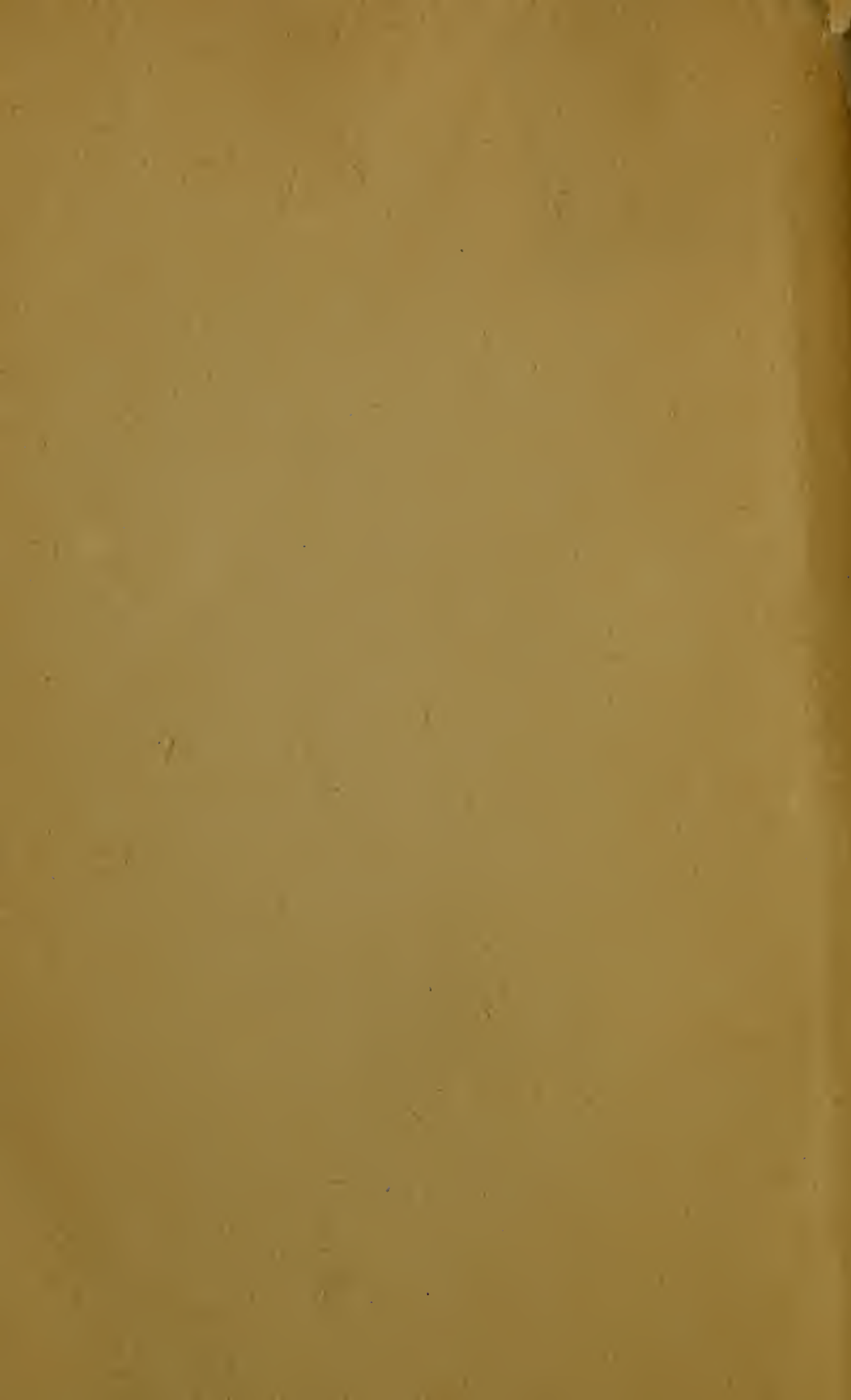


B67-7505



GENÈVE LITTÉRAIRE CONTEMPORAINE

IMPRIMERIE JULES-GUILLAUME FICK
(Maurice Reymond & C^{ie}).

Genève Littéraire

Contemporaine

PAGES D'AUTEURS GENÉVOIS

publiées par l'Institut.



GENÈVE

CH. EGGIMANN & C^e, ÉDITEURS

—
1896



PRÉFACE



A section littéraire de notre Institut Genevois a cru bien faire de réunir ici des fragments de nos auteurs nationaux contemporains.

Il nous a semblé actuellement possible d'essayer de nous démontrer à nous-mêmes que pour la pénétration et aussi l'expression des choses, notre effort littéraire n'est pas sans valeur. Voici notre gerbe. Le grain ne sera pas toujours bien égal, mais il y a du grain. Pour froid que paraisse notre climat littéraire, nous osons compter sur la chaleur d'un peu d'indulgence réciproque. Nous sommes, dit-on, des lettrés plus que des littérateurs, et Genève, si Paris seul nous dépasse pour la proportion du nombre des publications, en

serait encore bien loin pour l'aisance, le trait, la grâce, la sobriété, la sûreté du goût, l'art en un mot.

Ce recueil sera pour faire voir peut-être que la sévérité de ce jugement est un peu exagérée. Le nombre de nos collaborateurs est au moins la preuve de l'intensité de notre vie intellectuelle. Malgré ce nombre, si l'on constate quelques omissions, nous les déclarons involontaires, et nous en exprimons nos regrets. Le parti pris, la modestie, l'ignorance où nous sommes de toutes nos ressources en sont uniquement responsables. Notre livre a été préparé sans aucune préoccupation d'école, en dehors de tout préjugé de sympathie ; des vétérans y ont collaboré, comme nous avons volontiers accueilli l'actualité la plus récente. Nous croyons nous offrir ainsi un miroir fidèle ; c'est à nous de nous juger, et de trouver, s'il y a lieu, des encouragements dans cette œuvre collective.

Pour la Section :

J. DUVILLARD, *Président.*



La Plaka.

(CROQUIS ATHÉNIEN)



UN dimanche, au mois de mai. Nous sommes dans la basse ville, non loin de l'ancienne Agora. Représentez-vous une grande place, inondée de soleil, ce soleil printanier qui jette tout le monde dehors, qui met comme une auréole au front des vieux monuments et donne l'illusion d'une féerie, en revêtant de jeunesse et d'éclat toutes les choses vieilles et sales. Là, les ruines d'une palestre nous parlent de l'antiquité morte, tandis qu'une mosquée turque qui y est adossée reste, seul survivant d'une récente domination ; et puis, là-haut, l'Acropole, toujours belle dans son délabrement,

découpe sur l'azur d'un ciel sans nuage ses pans de murs croulants, ses colonnes tronquées, ses architraves disloquées.

La place est envahie par les tables et les chaises des cafés voisins : les groupes assis font comme des taches sombres sur la blancheur du sol poussiéreux ; tout le monde péroré et s'agite, et des politiciens, effrayants de verve, avec des gestes abondants, démolissent le ministère et refont la carte de la Turquie, tout en buvant des verres d'eau, tandis que de très vieux pallikares à barbe de neige, perdus dans des extases, fument lentement leur narghilé.

A partir de cette place, le terrain s'élève en pente douce du côté de l'Acropole, et l'on voit une foule pressée de petites masures blanches s'étager sur les flancs de la colline : c'est le quartier de la Plaka, refuge d'une population vague et interlope, composée d'Albanais et de Grecs de la pire espèce, lieux célèbres par leur saleté, sorte de cour des Miracles où la voirie est faite par les chiens errants et la police par les assassins.

Quand par aventure le voyageur s'égare dans ces lieux où rien ne lui rappelle la Grèce rêvée, il s'éloigne, craignant que la réalité ne chasse l'idéal. Mais j'aime le contraste qui se dégage de cette vie populacière et grouillante, à deux pas du repos éternel où dorment les ruines du passé ; aussi, lorsque je veux les revoir, je prends le chemin

de l'école, qui passe par la Plaka, et je vais, notant tous les détails de cette misère qui s'étale, jusqu'à ce que soudain ces images s'effacent devant les gradins croulants du théâtre de Bacchus ; et de ce tableau d'une modernité repoussante, l'antiquité ressort, en quelque façon, plus sublime et plus pure.

* * *

Les maisons, assez espacées du côté de la basse ville, vont se resserrant et se rapetissant, à mesure qu'elles s'approchent de l'Acropole. On dirait, à voir cela de loin, des soldats montant pêle-mêle à l'assaut d'une place, et se serrant les uns les autres pour se donner du courage ; et les rues, sans trottoir, n'ayant pour pavé que le tapis de poussière que charrie le vent, percent au hasard la masse des murailles délabrées, tantôt zigzaguant sur la pente en lacets capricieux, tantôt montant dans une poussée brusque, ici étranglées entre deux maisons dont les balcons se touchent, pour s'élargir plus loin en un carrefour, semblables à ces torrents qui n'ont pas encore trouvé leur lit.

Les maisons, aux formes tourmentées, ont, en guise de toits, des terrasses où sèchent des lessives multicolores ; et les murs, couverts jadis d'un enduit rose ou bleu de ciel, devaient avoir des airs pimpants et jeunes, avant que le temps et la saleté n'eussent revêtu de leur teinte uniforme tout ce bariolage. Plus haut, ce sont des cabanes

minuscules et titubantes, où bêtes et gens vivent dans une promiscuité familiale : sur le pas des portes des femmes très vieilles sont accroupies dans des poses résignées, ou bien de jeunes mères, la chevelure épandue, le visage labouré par la fièvre, allaitent leurs nourrissons et glapissent des injures aux mioches qui barbotent dans le ruisseau voisin.

Ce peuple est misérable, mais il ne pense guère à ses guenilles, il ne connaît pas les détresses affolées des pauvres d'Occident, et l'on dirait que le soleil fond de sa bienfaisante chaleur toutes les haines, tous les fantômes de la faim. Ainsi, je connaissais une vieille femme nommée Cocona, qui blanchissait mon linge. Un jour, je la rencontre dans la rue : elle m'arrête, et, avec des gestes de mélodrame, me raconte que sa fille l'a mise à la porte, lasse de la nourrir, et que maintenant elle mange ce qu'on lui donne et va coucher, le soir, sous l'auvent des portes. Je lui demande ce que je peux faire pour elle ; elle réfléchit, puis : « Donne-moi, dit-elle, une décara pour mon tabac à priser. » Le socialisme, évidemment, perdrait ici sa peine.

* * *

...Maintenant, les rues, toujours plus raides, ont des tournants brusques, des surprises. Ici c'est une troupe de bambins aux cheveux bouclés, beaux comme des anges, et d'une uniforme

saleté, qui dégringolent dans un nuage de poussière, avec des cris d'oiseaux de proie, et, par derrière, des caniches tiraillent leurs chemises, mal retenues dans des culottes trouées. Plus loin, un baudet, chargé de légumes, vient à notre rencontre, courbant une échine résignée, et trottant de son amble toujours égal. L'ânier, un Valaque hirsute et vêtu de peaux de chèvre, à califourchon sur l'extrême croupe de sa bête, derrière les bâts, laisse prendre ses jambes, et, par une sorte de gloussement continu, excite l'allure de l'animal. Ou bien encore, c'est un *pappas*, en retard pour la messe, qui traverse la rue, voûté sous sa tunique rapiécée, et les femmes, en le voyant passer, invoquent la Panagia. Tout à côté, sur la porte de sa boutique, un bakali, les bras croisés, attend la pratique ; autour de lui, dans des corbeilles trop pleines, les oranges et les figues mêlent leurs fraîches senteurs ; mais, à l'arrière-plan, dans de grands plats où s'abattent les mouches par nuées, le caviar étale ses teintes livides ou sanguinolentes, et le fromage de Thessalie, blanc comme la neige, s'effrite dans des outres éventrées ; de l'intérieur arrive jusqu'à nous, avec le parfum des huiles rances, le bruit des fritures qui crépitent dans les poêles.

Maintenant, la ruelle, étranglée entre deux murailles, monte par un escalier scabreux, aux dalles disjointes : le soleil jette sur les murs des ombres brusques ; la chaleur est suffocante. Des

mendiants à barbe blanche, beaux comme des modèles, affalés contre des bornes, tendent machinalement leurs mains tremblantes avec des gestes assoupis... Et tout à coup, au sommet de la rampe, nous nous trouvons en face d'une église grecque, noyée dans la cohue de ces constructions informes ; des cyprès l'abritent de leurs ombres grêles et s'élèvent d'un seul jet vers le ciel, comme pour suppléer au manque d'aspiration des formes byzantines. Les murs de l'église, striés de jaune et de rouge, sont percés de petites fenêtres, et, à travers la porte entrebâillée, une odeur d'encens nous pénètre, laissant à peine distinguer au fond, sur l'autel, l'éclat pâle des bougies qui se reflète sur l'or des icônes. La psalmodie nasillarde des liturgies se mêle, dans l'air pur, au piaillement de la populace endimanchée, et des femmes, dessinant sous leur fichu noir des profils de sorcières, passent en marmottant des bouts de prières incomprises.

...Et nous montons encore ; déjà arrivent jusqu'à nous les plaintes vagues d'une flûte, que ponctuent les battements d'un tambour de foire. Sous une sorte d'auvent en planches, dans un nuage de poussière flottante, des hommes sont attablés, d'autres se pressent autour d'un groupe de danseurs dont les têtes, tour à tour, s'élèvent et disparaissent dans la houle des curieux. Il se fait là un vacarme de damnés. Des bakali ornés de l'invariable tablier à carreaux, les cheveux lus-

trés à la moelle de bœuf, montrent des visages louches où se reflètent des races diverses ; sortes d'Italiens mâtinés de corsaires du Levant, chez qui tout souvenir du type national est perdu ; et des voyous, dans l'habit cosmopolite de leur race, chantent paresseusement des airs populaires, avec des balancements de tout leur corps. Mais à deux pas de là des fustanelles s'étalent, ce sont des soldats de la garde, des *evzones* : voilà la Grèce, voilà l'avenir. Ces hommes font tache au milieu de la crapule : ils viennent du Pinde ou des montagnes de l'Arcadie, et, dans leur œil d'aigle, dans les lignes franches de leur profil, dans cet air de fierté et de force natives que respire toute leur personne, il y a encore quelque chose de ces Klephtes qui attendaient le Turc dans les embuscades, le pistolet au poing, et qui mouraient souriants dans les supplices ; voilà ceux qui feront revivre la Grèce, si elle est destinée à revivre.

L'un d'eux conduit la danse. Le daoudi, au son aigrelet comme le vagissement d'un enfant, joue une mélodie orientale, écho affaibli des danses du sérail, air rempli de mollesse et d'aspirations découragées ; et le *syrto* (c'est le nom de cette danse) se déroule en courbes capricieuses, les hommes se tenant par la main ou par les coins de leur mouchoir, pour être plus libres dans leurs mouvements. Le coryphée donne le signal, suivi de toute la troupe ; il tient le torse élevé, et il y a

dans son pas, qui tour à tour avance et recule, quelque chose de la prudence qui flaire un danger. Mais peu à peu il s'anime, son bras gauche s'élève au-dessus de sa tête dans un geste provocateur, et les tsaroukhia rouges de tous les danseurs s'agitent sur ses traces ; les visages s'empourprent, on voit rouler des yeux terribles, la musique accélère son mouvement, et bientôt, dans un nuage de poussière toujours plus dense, on ne distingue que des pirouettes, des corps qui se lancent et reculent, des bras qui s'élèvent en arc ; et des cris rauques, aigus, sortent de toutes les poitrines ; mais peu à peu l'agitation diminue, la mesure se ralentit et la file des fustanelles blanches ondoie de la même allure lente et majestueuse.

Cette danse n'est pas ici dans son cadre : il faut la voir se dérouler au sein même de la nature, dans les gorges du Parnès, autour des « khani » solitaires, ou bien à Mégare, sur la plage où se meurt le flot bleu, sous la splendeur du ciel profond.

* * *

Tout à coup les maisons cessent : nous sommes en face des talus de l'Acropole, que le printemps recouvre d'une verdure éphémère. Les chèvres y broutent de rares brins d'herbe, grim pant jusqu'à la grotte de Pan, un trou sombre sur le flanc de la colline. Et, là-bas, l'Aréopage arrondit sa croupe dénudée, où quelques mégères

tricotent en surveillant des haillons qui sèchent. C'est ici la limite de la ville moderne. En nous retournant, nous apercevons, dans la splendeur de ses marbres et la blancheur de ses terrasses, Athènes, étendue sous l'ardente caresse du soleil ; la Plaka, semblable à une marée tumultueuse, monte vers nous, envahissant les flancs de l'Acropole, et la rumeur de la vie arrive jusqu'à nous dans un écho affaibli. Mais la horde pressée de ces mesures se dresse brusquement devant les ruines du théâtre de Bacchus, comme si ces vestiges d'un passé inviolable les arrêtaient dans leur course envahissante.

La dernière cabane, plus modeste, plus chancelante que les autres, semble se pencher sur les ruines et y chercher un appui pour sa caducité. Je me souviens qu'un jour, errant dans le voisinage de cette mesure, j'entendis en sortir un chant triste et doux : la voix était jeune et semblait s'accompagner de la cadence d'un métier de tisserand. Et, involontairement, je me souvins des vers d'Homère où Ulysse, arrivant à la maison de Circé, entend la magicienne chanter de sa voix harmonieuse, tandis que ses doigts parcourent une toile délicate semblable aux ouvrages des immortels. La porte était entr'ouverte, j'entrai. Au milieu de la pièce unique, une vieille, assise devant un métier rudimentaire, faisait couler la navette d'une main tremblante ; dans une encoignure, une grande fille brune,

aux cheveux bouclés comme ceux des bohémiennes, filait ; au bruit de mes pas le métier et le fuseau s'arrêtèrent, et la voix de Circé s'évanouit. Je m'excusai, prétextant la fatigue et la chaleur du jour. Un quart d'heure après (c'est ainsi que cela se passe en Grèce), nous étions des amis inséparables, et la vieille me racontait son histoire. Elle venait de Crète ; les Turcs, là-bas, lui avaient tué son mari et ses fils dans les guérillas ; et alors, fuyant les ruines de sa patrie, seule, sans appui, elle s'était embarquée pour la Grèce, cette terre promise de tous les Hellènes asservis. Et maintenant dans ce coin perdu, à deux pas de ces ruines qui lui en rappelaient d'autres plus lugubres, elle travaillait solitairement, endormie par la cadence ininterrompue du métier et la triste musique des souvenirs.

Je me souviens aussi que parfois, très tard dans les nuits de mai, je gravissais les ruelles de la Plaka : le quartier était déjà assoupi, il y régnait un silence d'ombres ; seuls, les chiens errants passaient, cherchant leur proie, et là-haut une chouette, nichée dans quelque ruine, jetait son cri lugubre dans la nuit. Mais à la dernière maison, en face du théâtre en ruine, c'était comme une féerie. La lune, glissant entre les colonnes du Parthénon, épandait sa clarté laiteuse sur les gradins croulants, fondant toutes les cassures, tous les angles dans une mystérieuse harmonie. Puis, tout là-bas, entre deux collines, du

côté de Phalère, elle agitait d'innombrables paillettes d'argent sur la mer endormie, tandis qu'à deux pas, dans les rosiers du jardin royal, un invisible rossignol chantait; et c'étaient des délires de trilles, des roulades folles, puis des extases amoureuses sur un seul trait, comme des pamoisons. Alors, dans cette fête triomphante et douce de la nature, ces ruines m'apparaissaient comme une immense nécropole, sous laquelle l'antiquité dormait à jamais. Je me disais que nous ne l'avions jamais pu saisir dans sa vie mystérieuse, et que maintenant, emportés dans le tourbillon de notre hideuse vie moderne, sans foi, sans poésie, sans amour, nous l'avions perdue irrémisiblement, et que plus jamais nous n'irions rêver du vrai et du beau dans les bosquets de l'Académie ou sous les platanes de l'Illysus. Et, le cœur serré, je revenais lentement par les ruelles du quartier endormi...

CH. BALLY.



Les Décapités d'Amboise.

Les rues étaient coulantes de sang
et tapissées de corps morts.

R. DE LA PLANCHE.

C'est l'an de grâce mil cinq cent soixante. Amboise
Resplendit au soleil, et, comme une turquoise,
Le ciel est bleu. La Loire à travers la cité
Murmure. Des oiseaux tachent l'immensité;

D'autres volent autour du château qui domine
 L'amas des toits, et qui, paré de balsamine,
 Semble un panache sur le casque d'un soudard.
 La ville est en rumeur. Tout un peuple criard
 Pêle-mêle s'agite, envahit chaque rue ;
 Carrefours, berges, ponts regorgent ; on se rue,
 Heurtant, geignant, poussant, les yeux écarquillés,
 Estafiers et bourgeois, manants dépenaillés,
 Prévôts rogues, prélats à la trogne fleurie,
 Jésuites, catins sentant la goinfrerie,
 Italiens musqués, l'œil pervers, arrogants,
 Faisant la belle main et mordillant leurs gants,
 Dames à jupe raide, écoutant des fadaïses,
 Seigneurs caracolant à l'entour de leurs chaises,
 Habillés de velours, de soie ou de draps d'or,
 Valets fiers, en rupture humble de corridor,
 Traînant les pieds, les bras ballants, hochant la tête,
 Prêts à jeter aux gueux une abjecte épithète :
 C'est un troupeau pareil à quelque tourbillon
 De possédés fuyant devant un goupillon,
 Et ça va se parquer sur la place publique
 Qu'inonde le soleil de sa lumière oblique,
 Pour avoir, ô stupeur ! le spectacle brutal
 D'un chouquet de bourreau, sanglant comme un étal...

Dans les groupes compacts, tout à coup le bruit tombe.
 Plus de pas, plus de voix, un silence de tombe.
 Les seigneurs condamnés ont paru. Deux à deux,
 Calmes et le front haut, regardant devant eux
 Le bloc, le coutelas d'acier hors de sa gaine,
 Ils approchent sans peur, sans bravade ni haine,
 Et, fervents, pleins d'amour, à côté du billot,
 Entonnent à voix forte un psaume de Marot :

Dieu nous soit doux et favorable,
 Nous bénissant par sa bonté ;
 Et de son visage adorable
 Nous fasse luire la clarté.

Le premier dit : « Je meurs innocent et victime
 Des ennemis du roi. Ma cause est légitime.
 Dieu m'ait en son giron ! »

Le couperet massif
 Rapidement s'abat, et du tronc convulsif
 Sort un jet écarlate. Et la foule attroupée
 Se hausse pour mieux voir cette tête coupée.
 Un autre vient, un autre, encor d'autres ; du sang,
 Encor du sang, du sang toujours, éclaboussant
 Le sol et les geôliers ; sur le pavé qui fume
 S'étale avec lenteur une effroyable écume.
 Le bourreau de son front éponge la sueur,
 Mais la hache toujours s'abat : une lueur,
 Un coup sourd, un cadavre. Une odeur de tuerie,
 Acre comme l'odeur d'une mare tarie,
 Infecte l'air vernal, où bientôt un seul chant
 Glisse, frêle, suprême et lugubre, et touchant :

Dieu, tu nous as mis à l'épreuve
 Et tu nous as examinés ;
 Comme l'argent que l'on épreuve
 Par le feu, nous as affinés.

Le greffier, un rigide et sinistre colosse,
 Hurlé : « Louis, baron de Castelnau-Chalosse,
 Atteint et convaincu de lèse-majesté. »
 Castelnau, l'œil au ciel, tout vêtu de clarté
 Par la splendeur du jour, semble sortir d'un rêve.
 Il marche, et sur le bloc met la main, puis la lève,
 Sanglante, vers la cour et vers le dais royal,
 Et la tristesse alors voile son front loyal.
 Il regarde François environné d'épées,
 Catherine au milieu de ses dames groupées,
 Et Marie appuyée à de profonds coussins,
 Les Guise — cardinal et duc — ses assassins,
 Le pompeux apparat des tentures de soie,
 Et le flot bigarré, qui frissonne et chatoie,
 Des plumes, des pourpoints, des toques, des bijoux,
 Et le nonce papal près des bouffons royaux.
 Il regarde, et plus fier :

« J'ai haï l'imposture,
 Sire, et n'ai sur le cœur ni dol ni forfaiture.
 Vous êtes maître ici, comme mon poing est poing ;
 Vous l'avez oublié, nous ne l'oublions point.

Ecoutez : c'est votre oncle et celui de la reine,
 Duc de Guise et d'Elbeuf, prince aîné de Lorraine,
 Votre amé conseiller, et c'est son frère aussi,
 Le rouge cardinal, que sans peur ni merci
 Nous avons, mais en vain, menacés de l'épée.
 Le sceptre est asservi, la puissance usurpée,
 Et l'on voit suspendus au gibet des larrons,
 Sire, vos vieux soldats, vos comtes, vos barons,
 Qui vous voulaient pareil à l'arbre dont les branches,
 Fières de leur verdure et de leurs vigueurs franches,
 Etendent puissamment leur feuillage léger,
 Où vient languir la brise et l'oiseau voltiger.
 — Nous sommes de l'ivraie et nous étouffons l'orge! —
 Qui l'ose soutenir a menti par la gorge.
 Dans mon cœur sans remords, c'est un sang pur qui bout,
 Et cet aveu, je crois, peut se faire debout.
 Je vous aurais voulu seul justicier, seul maître,
 Non pas serf des Lorrains, et de vous-même traître,
 Roi qui fût vraiment roi, — j'eus cure de cela,
 Sire, je n'ai voulu rien autre..... et me voilà! »

Et tandis qu'il parlait, comme une lame nue,
 L'occident flamboyait tout entier. Dans la nue,
 Plus élargi toujours, un flux incandescent
 Déferlait.

L'air paraît maintenant teint de sang,
 Comme une plaine un jour de carnage terrible;
 Et le soleil, semblable à quelque tête horrible
 Que souillent des caillots encor chauds, tombe, ayant
 Avec sa face rouge un aspect effrayant.
 « Grâce pour le dernier! » clame la foule lasse
 Ou prise de pitié peut-être : « Grâce!... Grâce!... »
 Castelnau voit d'en haut cette houleuse mer
 De gens, de bras levés, et, le sourire amer,
 Triste mais résolu, devant le bloc infâme
 Il s'agenouille et choit, ayant rendu son âme.

LOUIS AVENNIER.



De la montagne.

AESCHI.

MANDIS que l'orage s'apaisait, s'en allait vers l'Ouest, assombrissant la plaine et le lac, et la silhouette de la vieille ville illustrée par Strættingen, le « minnesinger », nous nous sommes assis sur la galerie neuve, où l'on respire une gaie odeur de résine, et qui ombrage un poirier d'espalier ; nous étions doucement heureux, souriants à demi, et calinés, pour ainsi dire, par cette après-dînée d'été, si voilée encore de brume, d'un ensoleillement si muet qu'on l'aurait pu croire d'automne.

Bientôt nous entendîmes notre horloge à poids tinter, sans hâte et par cinq fois, dans sa gaîne enluminée, — et ses dernières vibrations s'éteignaient à peine que la pendule de la salle à manger, d'un son plus ténu, avec je ne sais quoi de plus aristocratique et de plus féminin, annonçait l'heure, elle aussi. Nous nous mîmes à sourire davantage, la pensée occupée d'auberges au plafond bas et noirci, dont la légende de Tell ou de Geneviève de Brabant endimanche les murs ; de pavillons « régence » tout dorés et satinés, tout pétillants d'un cristallin bruit de coupes...

Puis, à son tour, à coups distants et sonores, la cloche, la cloche enjolivée de figures saintes, se prit à sonner dans le clocher construit par Bertha, la bonne reine qui filait au trot de sa mule ; elle sonna d'abord — tu t'en souviens, n'est-ce pas, puisque ce fut si peu de jours avant ton départ ? — les uns après les autres, en les répétant, tous les quarts de l'heure, ensuite l'heure elle-même, et, s'étant tue un assez long temps, à grandes volées solennelles, elle fêta, nous supposâmes, un baptême ou des fiançailles...

Comme si des ondes mystérieuses plissaient l'air et frôlaient les prés, les leviers d'or des graminées se courbèrent et se redressèrent tour à tour...

Des corbeaux effarouchés s'envolèrent du vieux noyer qui les abritait à l'accoutumée, et, jetant leur croassement, traversèrent processionnellement la bande de ciel qui nous était visible...

Et les mailles de la gaze humide qui recouvrait la clématite se rompirent de feuille en fleur, perle à perle...

Alors, tu me récitais, de ta voix pâlie et berceuse, la traduction que tu fis des strophes peintes sur les murailles du promenoir à colonnade de la Chartreuse fondée par le minnesinger ; alors, de ta voix lente et harmonieuse, tu me récitais ces strophes anciennes :

— Le chantre de Strættligen a bâti cette demeure ; ayant glorieusement fait ses preuves en amour comme en guerre,

il était le bienvenu des dames et des chevaliers ; il tenait en grand honneur les chansons et le vin, et il affronta sans couardisé les tempêtes de la vie.

— Ensuite, la veuve de Kranchtal hérita le manoir ; elle pleura son époux quarante années, semant la concorde, les aumônes et soulageant les maux dans toute la contrée ; nulle ombre n'obscurcit ses bonnes œuvres. Dame Anna, qui avait gloire acquis par ses richesses et sa charité, fut, en reconnaissance, nommée la Mère du pays.

— Et, quand l'on comptait l'an mil quatre cent et quarante, une petite cloche plaintive et sourde appelait ici, à l'autel, les pieux chartreux pour y dire messe et vêpres ; le « memento » seul retentissait sur leurs lèvres blanches, mais leur esprit soupirait après le « requiem » céleste...

J'avais à t'écouter tant de contentement discret, que je fus presque irrité de cette phrase soudain suspendue ; mais, ayant tourné ma vue du côté où si triste, tu te tenais, le visage entre les mains, j'entendis, hélas ! — comme toi — s'affaiblir par la campagne l'écho d'une plainte passée...

DANIEL BAUD-BOVY.



Cessation de commerce.

Pendant ses études de médecine, le Docteur Paul Farnier s'est épris d'une de ses camarades, Lucy Wittington. Celle-ci, douée d'une persévérance américaine, travaille avec acharnement, sans prêter aucune attention aux langoureux états d'âme du jeune médecin, — jusqu'au jour où elle

découvre qu'il peut lui être très utile pour un *Traité des Maladies de la peau*, qu'elle doit publier. Désormais il sera son collaborateur.



DANS un hameau situé à quelque distance de la ville, Paul découvrit un jour une femme atteinte d'un énorme éléphantiasis de la jambe, — et proposa à Lucy de composer une planche d'après ce modèle. Par un bel après-midi d'août, ils se mirent en route pour aller étudier l'éléphantiasis, qui habitait une masure au bord d'une mare solitaire peuplée de canards. Ils entrèrent dans la cabane; la brusque transition de la lumière à l'obscurité leur permit à peine de distinguer un paquet de chiffons bariolés, qui exhalait une odeur d'eau-de-vie frelatée: c'était la malade. Dès qu'elle connut le motif de cette visite, — surtout dès que Paul lui eut glissé dans la main une pièce de monnaie, elle se montra toute disposée à laisser faire le portrait de sa jambe. Elle s'installa sur le seuil, le corps dans l'ombre, la jambe nue bien éclairée; Farnier s'assit sur un bloc de pierre, à l'abri d'une vigne, qui grimpait sur des poteaux vermoulus et formait un rideau de verdure. Lucy, debout près de lui, protégée par son parasol, donnait son avis sur les caractères essentiels que le peintre aurait à souligner. Assurément, le phénomène était rare: il eût été difficile de rencontrer un contraste plus violent

que celui de ce pied livide, monstrueux, et du corps amaigri, du visage blafard, profondément ravagé. Le nez seul avait un air de parenté avec le membre malade : saillant, envahissant, violacé, orné d'éminences rutilantes, il indiquait clairement les origines de cette misère.

Les canards avaient abandonné l'étang pour se réunir en un groupe attentif, non loin du peintre. Tandis qu'à demi-voix ils échangeaient leurs remarques, l'aquarelle avançait rapidement ; encore quelques touches par-ci, par-là, — et elle serait à point. Lucy procédait à un interrogatoire sévère en prenant des notes ; la vieille, somnolente, répondait d'une voix rauque, hésitante :

— Faut pas croire, ma bonne dame, que c'est par la boisson que ça m'est venu !

Son travail terminé, Paul leva les yeux vers sa compagne : au travers de la treille, quelques rayons de soleil filtraient sur la jeune fille impassible ; durant quelques minutes, il la contempla silencieusement, puis reprit son pinceau.

— Jamais de vin ! oh ! non — on est si pauvre chez nous !...

Les canards protestèrent par quelques exclamations narquoises. Lucy continuait, sans soupçonner que l'aquarelle fût achevée. Cependant le docteur peignait encore avec un entrain, un enthousiasme croissants.

— Quelques petits verres seulement, ma bonne dame... et pas bien souvent.

A cette affirmation, le chœur des canards se récria bruyamment, et se dispersa sur les eaux vertes de la mare.

Enfin, l'histoire de la malade était rédigée ; Lucy regarda sa montre.

— Sept heures ! dit-elle, je me suis oubliée. — Comment ? vous aviez presque fini, et maintenant vous retouchez encore ? — Prenez vos couleurs, et partons.

Ils s'en allèrent le long des grandes haies qui tamisaient les lueurs du soleil couchant. Lucy, les sourcils froncés, hâtait le pas ; le charme du paysage ne la distrayait certainement pas de ses préoccupations scientifiques. Le docteur cheminait lentement, rêvant, s'efforçant de prolonger le moment présent.

— Montrez-moi donc votre aquarelle, je ne l'ai pas vue terminée.

Il lui donna la feuille, où s'étalait, fidèlement reproduite, la jambe hideuse ; — mais, dans l'un des angles, il avait ébauché à la hâte le profil de la jeune fille se détachant lumineux sur le feuillage de la vigne. En quelques coups de pinceau, il avait su rendre la fierté, la grâce singulière qui caractérisaient sa physionomie.

— Pas mal ! s'écria-t-elle, ... réellement, ... pas mal du tout, ... frappant de vérité ! ...

— Vous trouvez ?

— Oui, ... cette peau tendue, ces marbrures rougeâtres, ces boursoufflures de l'épiderme...

— Ah !... je croyais que vous parliez de votre portrait...

— Comme peintre d'anatomie, vous ne manquez pas de talent; mais, comme portraitiste...

— Pourquoi vous étonner ? les laideurs... rien de plus facile à reproduire. Mais le velouté de vos joues, l'étincelle de votre regard, les flammes qui s'allument sur les boucles de votre chevelure !... le Titien lui-même y userait son pinceau.

— Oui, n'est-ce pas ?... mes cheveux sont assez réussis.

— Ils ont en effet des teintes merveilleuses !...

— Eh bien ! je les ai copiés sur la barbe du Docteur Chancer ; à première vue, cette barbe fauve m'a séduite ; j'ai cherché à en imiter les reflets, et j'y suis arrivée.

— Alors, vous usez d'une teinture ? — quelle désillusion !

— Ces poètes sont inconcevables, en vérité. Si ma chevelure est l'œuvre de la nature seule, ils ne cessent de m'en faire compliment ; dès qu'ils découvrent que mon art a perfectionné la nature, ils ne me félicitent plus, au contraire, ils déclarent le résultat horrible, répugnant.

— Je n'ai pas dit cela ; seulement...

— Allons ! docteur, vous me dites des fadeurs dont vous ne pensez pas un mot. Vous n'êtes pas sérieux.

— Pas sérieux... peut-être ; mais auprès de vous, chère Lucy...

— Appelez-moi *collègue*, s'il vous plaît ; c'est plus convenable.

— Ne raillez pas, je vous en supplie. Vous ne raillez pas, si vous saviez combien je vous aime !

— Docteur, soyez assez bon pour ne pas me serrer ainsi les mains, ayez plus de respect pour ma dignité médicale. La réputation d'un médecin — la mienne surtout — doit être à l'abri de toute critique ; si vous êtes sincère, vous devriez vous expliquer franchement. Vous m'aimez?... cela ne me surprend pas, je m'en doutais. Mais alors, cher confrère, pourquoi ne pas me demander de m'épouser ?

— Vous accepteriez?... Oh ! Lucy, c'est que... je craignais : vous êtes si imposante, si froide !

— Froide?... non, mais pratique. Les affaires sont les affaires ; ce manuel des maladies de la peau sera pour nous une excellente réclame, s'il a du succès. Et il en aura : vous maniez habilement le microscope que ma mauvaise vue m'interdit ; vos planches sont excellentes, et j'ose croire que mon texte ne les déparera pas. — Mariés, nous travaillerons plus régulièrement ; la publication marchera plus vite ; croyez-moi, cette association sera pour tous deux le meilleur moyen d'arriver en peu de temps à une brillante situation.

En effet, aussitôt après son mariage, Lucy se crée une clientèle aristocratique, et bientôt devient une doctoresse

très occupée. Mais la naissance d'un enfant dérange ses prévisions, lui fait délaissier ses malades. Elle constate avec étonnement que la science ne l'intéresse plus, que son mari est charmant,.... et elle transforme son cabinet pour le consacrer aux ébats de son bébé : lorsque sur le seuil apparaît le Docteur Fournier :

— Ciel ! que les maris sont peu intelligents !
s'écria la jeune femme.

Elle se mit à rire, comme on n'avait jamais ri dans ce sanctuaire de la science ; toujours riant, elle alla déposer sur un fauteuil une pile de livres ; puis, s'approchant du docteur :

— Pour que tu comprennes, faudra-t-il donc que j'écrive sur la porte de mon cabinet : « Cessation de commerce pour cause... »

Et lui jetant ses bras autour du cou, les lèvres à son oreille, elle acheva dans un murmure :

— «Pour cause de bonheur ? » grand nigaud !

Dr J. BLANCHARD.



La Nuit.

Fiévreux, sans trouver le sommeil,
Quand je m'agite sur ma couche,
Je te maudis, ô nuit farouche !

Je songe aux splendeurs du soleil,
Au rayon doré qui flamboie
Prodiguant la vie et la joie !

Pour toi, nul ne te voit venir
Sans un frémissement dans l'âme ;
L'esprit du mal seul te réclame.

Est-ce un instinct, un souvenir ?
Même l'animal solitaire
Frissonne à l'heure du mystère,

Quand l'ombre descend lentement,
Le troupeau brame après l'étable ;
Quelque chose de redoutable,

Un funèbre pressentiment
Pèse sur la nature entière :
C'est le regret de la lumière.

Tu t'approches, reine de mort !
Et sous la terreur qui l'opresse
Le monde a perdu l'allégresse.

Une lourde torpeur l'endort ;
Dans ces ténèbres solennelles
Les oiseaux ont fermé leurs ailes,

Et partout un silence épais !
Plus de chant ; sur les fleurs vermeilles
Plus de bourdonnement d'abeilles.

Mais ce calme n'est point la paix :
De la terre une plainte immense
S'élève malgré le silence ;

C'est le cri de l'humanité,
Le cri des vaines espérances,
De la misère, des souffrances,

Qui monte dans l'obscurité !
Car presque sur chaque demeure
On peut écrire : « Ici l'on pleure... »

L'on pleure ou veille avec effroi. »
Si des mains travaillent dans l'ombre
C'est à quelque besogne sombre ;

A cette heure le crime est roi !
L'homme en sa maison, la fauvette
Au bord de son nid, chacun guette.

Mais l'hôte qu'on n'écarte pas,
Et qui trompe les sentinelles,
C'est le remords aux dents cruelles !

Nuit sombre, il s'attache à tes pas,
Et l'on dirait que tu te railles
Tandis qu'il fouille en nos entrailles !

Oh ! ces minutes de la nuit,
Quels siècles de mortelle angoisse !
Il semble que la terreur croisse

A chaque souffle, à chaque bruit...
Enfin traversant le silence
Un appel triomphant s'élance :

Le cri du coq a retenti !
Alors, bien qu'il soit nuit encore,
Sentant que va venir l'aurore,

L'être vivant, grand ou petit,
Délivré de l'horrible étreinte,
Frémit d'une espérance sainte !

La feuille et le brin de gazon
Redressent leur tige écrasée
Par la glaciale rosée ;

La fleur, qui servait de prison
A l'insecte, ouvre ses pétales,
Le ciel prend des teintes d'opale ;

Du fond des eaux, du fond des bois
 La terre, en extase, et ravie,
 Entonne un cantique de vie,

O bonheur! Encore une fois
 J'applaudis à ton agonie
 Nuit maudite, sombre génie!

AUGUSTE BLONDEL.



Le Fantôme.

Conte du 31 décembre.

A ÉMILE YUNG.



EST la nuit de la Saint-Sylvestre. Quelques bons amis et moi, Victor Gobardin, tous célibataires endurcis, nous nous sommes donné rendez-vous dans un de nos plus *select* restaurants, avec l'intention bien légitime de festoyer en l'honneur de l'an nouveau.

Cristi! quel copieux réveillon! Tout à fait chic, le menu! En fait de vins, les plus grands crus! Comme liqueurs, les premières marques!

Le souper touche à sa fin. Nous sommes d'une gaîté désordonnée. Les bons mots et — surtout — les bêtises les plus drôles ou les drôleries les plus bêtes partent, se croisent, éclatent, rico-

chent en tous sens. Et ce sont des pâmoisons de rire, des bouffées d'hilarité à n'en plus finir.

Mais — chose singulière! — l'un de nous lâchant je ne sais quelle plate facétie à propos de la vie future, notre conversation à bâtons rompus prend subitement, grâce à Mussol, un tour grave que, l'instant d'avant, nous eussions juré impossible. C'est que Mussol n'a garde de laisser tomber ces paroles inconsidérées; il se hâte d'enfourcher son éternel dada: le spiritisme. Et le voilà qui chevauche en plein dans l'au-delà mystérieux, nous entraînant tous à sa suite.

Ce qu'il nous débite d'ébouriffantes histoires de « l'autre monde » est inimaginable. Et avec quel feu! avec quelle conviction! A peine si, de loin en loin, il prend le temps de se lubrifier le gosier d'un verre d' *Asti spumante*.

Seul, Vieubert — le sceptique Vieubert — larde l'ami Mussol d'épigrammes ratiocinatives; mais celui-ci, qui est un garçon d'esprit — dans les deux sens du mot, — ne se laisse pas prendre sans vert: il a réponse à tout.

Moi, j'observe une attitude neutre, cherchant à démêler le vrai du faux. Mais, je dois l'avouer, je ne puis me défendre d'un certain frisson aux récits de Mussol, car je ne suis guère éloigné de croire que *c'est arrivé...*

L'année compte un peu plus de trois heures lorsque je regagne mon logis.

Il fait un froid de loup, et la nuit est noire comme de l'encre. Le clignotement des becs de gaz rageusement secoués par une bise aigre ne parvient pas à jeter quelque clarté dans ces ténèbres.

Je presse le pas, le capuchon de ma pèlerine rabattu jusque sur mon nez. Je me sens un peu... agité. Est-ce l'effet de nos libations répétées ou bien celui des anecdotes macabres de Mussol?...

Il me tarde de retrouver ma chambre de vieux garçon, où mon chouberski doit avoir entretenu une douce chaleur, et — c'est l'essentiel — où m'attend un bon lit, au fin fond de l'alcôve.

Enfin, j'arrive. Je gravis mes deux étages en tâtonnant... Me voici heureusement chez moi... Ha! ha! il fait meilleur ici que dehors... Sapristi! il fait même rudement chaud. Mais, bah! je ne crains pas cela, moi... Où sont donc mes allumettes?... Pas moyen d'en découvrir une!... A la rigueur, je puis m'en passer. Le temps de me déshabiller et de me fourrer entre mes draps.. Hâââ! qu'on y est bien!

* * *

... Impossible de fermer l'œil. C'est la faute de cet animal de Mussol!... Que diantre avait-il besoin de nous narrer ses « machines » ? — Ses

médiums, ses esprits frappeurs m'ont frappé l'esprit. Ses pythonisses, ses tables tournantes me font tourner la tête, à moi.

Tout à coup ! un craquement sec me fait faire un sursaut dont mon lit gémit formidablement à son tour. Un instant, je reste saisi, le souffle suspendu ; mais je finis par me calmer un tantinet... quand un second craquement, plus retentissant que le premier, me secoue de nouveau de la tête aux pieds... puis un troisième, un quatrième, coup sur coup...

Certes, je ne suis pas poltron ; d'ordinaire même, je ne manque ni de sang-froid, ni de présence d'esprit, mais, en la circonstance, je ne suis pas maître d'un certain émoi.

Par bonheur, mon courage naturel reprend bientôt le dessus ; je me décide à aller explorer l'endroit d'où me semblent partir ces bruits insolites, inexplicables, là-bas, dans le coin opposé à mon alcôve, à contre-jour de la croisée.

Je me lève donc, et, le cœur secoué de soubresauts extravagants, j'avance à tâtons, n'ayant pour tout éclairage que la tremblotante lueur que, d'en-bas, m'envoie un lointain réverbère...

Horreur !... En arrivant près de la baie de ma fenêtre, j'aperçois... là, devant moi... à quelques pas, dans le sombre absolu de l'angle, j'entrevois une ombre blanche, à peine estompée, qui semble se mouvoir à ma rencontre...

Je n'en puis douter : c'est bien un habitant

d'outre-tombe que j'ai sous mes regards, un véritable esprit, — j'allais dire en chair et en os, — un de ces purs esprits dont Mussol affirme l'existence...

Soudain, une émotion intense m'étreint le cœur!

Cette ombre, cette vapeur, cette buée, je la reconnais. C'est mon frère, mon pauvre Jean, mort il y a tantôt deux ans. C'est lui!... C'est bien lui, enveloppé dans son suaire!...

Ma foi! — je le confesse, — un long frisson me sillonne tout le corps... je n'ai plus une goutte de sang dans les veines... mon front se couvre d'une sueur froide... mes cheveux se hérissent... mes yeux se dilatent outre mesure... je suis glacé de stupeur!...

Pourtant, une fois encore, je parviens à me ressaisir en pensant qu'il n'est pas d'exemple qu'un trépassé ait fait du mal à un vivant, à plus forte raison quand ce mort fut votre frère bien-aimé avec qui l'on eut tant de ressemblance, au moral comme au physique. A moitié rassuré, je vais donc au devant de lui, mais avec circonspection, cependant, et sans hâte.

Insondable mystère! — à mesure que nous nous rapprochons l'un de l'autre, sa forme à lui semble s'évanouir, s'effacer... Et voilà que, lorsque je suis dans la complète obscurité de l'angle, le spectre «s'éteint» tout à fait... Plus rien! plus rien du tout!

Va-t-il reparaître?...

Après un moment d'attente vaine, je prends le parti de rentrer dans mon alcôve. Mais, parvenu au milieu de la chambre, attiré par une force surnaturelle, je me retourne involontairement, et là !... là !... à la même place qu'auparavant... le spectre est là qui me regarde!...

Et comme pour augmenter, semble-t-il, le désarroi de ma raison, à l'instant même un craquement inopiné me fait frémir avec violence... C'est à en devenir fou !

Décidément, il faut que j'en aie le cœur net ! Je reprends le chemin du recoin mystérieux, et le même incompréhensible et troublant phénomène se produit : plus j'avance, plus le fantôme se fond, s'évapore... Alors, comme je ne veux pas que, cette fois, il m'échappe avant que j'aie pu me rendre un compte exact de sa nature, je m'élançe de toutes mes forces, les bras en avant, pour le saisir « au vol », en l'appelant à tue-tête : « Jean ! mon Jean ! »

Un assourdissant vacarme de verre brisé répond à mon étreinte ; en même temps, un cri de douleur m'est arraché par une intolérable sensation d'entailles profondes faites dans ma chair.

A tout ce tintamarre, mon hôte accourt effaré, un bougeoir à la main.

— Eh bien ! M. Gobardin, on a donc un peu trop bamboché ?

Mon premier mouvement, quand la pièce est éclairée, est de sonder du regard la place où j'ai vu — car j'ai l'inébranlable conviction de n'avoir pas été le jouet d'une hallucination — où j'ai vu, de mes yeux vu, cet esprit, ce spectre, ce fantôme, ce revenant, — appelez-le comme bon vous semble.

Jugez de ma stupéfaction!... C'est dans une armoire à glace que je viens de donner du visage et des bras.

Mais d'où diable sort cette ébénisterie de sapin, avec sa saint-gobain de pacotille ?

Devinant mon interrogation mentale, mon propriétaire me donne sur-le-champ le mot de la cruelle énigme.

— Excusez-moi, M. Gobardin... j'ai cru pouvoir me permettre d'entreposer cela, jusqu'à demain matin, dans votre chambre, qui est un monde... Ce sont les étrennes de ma femme.

— Jolies étrennes, à cette heure!

Tout s'explique. Les bruits sinistres qui m'ont fait tressaillir si fort provenaient tout bêtement de ce meuble dont le bois, mal sec, *travaillait* ferme, grâce à la température de mon domicile.

Quant au revenant, — vous l'avez déjà compris, — ce n'était rien autre que ma propre image réfléchie par le miroir. Ce semblant de spectre apparaissait ou disparaissait selon que j'étais ou non éclairé par la lumière diffuse de la rue; je le voyais quand je me trouvais dans

l'axe de ma fenêtre ; je ne l'apercevais plus du tout dès que j'étais plongé dans la partie tout à fait enténébrée où est l'armoire.

Et puis — on peut bien le dire, n'est-ce pas? — les fumées de notre « balthazar » sont peut-être pour quelque chose dans tout cela.

* * *

Mon nez balaféré, mes poignets tailladés, ma bourse saignée à blanc — pour payer la casse,— tout cela guérit du coup et pour toujours ma fièvre spirite.

— Ah ! gros farceur de Mussol ! tu peux dorénavant me raconter tes histoires les plus palpitantes, les plus noires, les plus abracadabrantes ! Foi de Gobardin ! je te défie de me faire jamais éprouver autre chose qu'une invisible envie de rire !

Entre tes esprits et moi, la glace est désormais rompue.

LOUIS BOGEY.



Propos de Touriste.

E que j'ai vu ne sortira pas de ma mémoire; seulement, quand je veux parler, tantôt les expressions me manquent, tantôt je trouve insuffisantes celles qui me viennent à l'esprit. De la pyramide altièrè où j'avais porté mes pas, le ciel semblait plus vaste, plus profond, plus riche en étoiles... Mais déjà leur éclat diminue. Une ligne blanchâtre se dessine dans la direction de l'est, prenant peu à peu ces colorations chaudes qui font le désespoir des peintres. Immense, l'horizon que ma vue embrasse. Ils sont là, les suzerains de cette féodalité minérale qui reste debout, alors qu'en bas, niveleurs que nous sommes, nous renversons les derniers vestiges du régime ancien; ils sont là, le Mont-Blanc, le Mont-Rose, la Jungfrau, les trois géants dont la silhouette de marbre se découpe sur le bleu du ciel. Tout à coup, leur front s'illumine; les flammes de l'astre invisible à mes regards les baignent d'une clarté idéale, les nimbe d'or, de rose et de pourpre. Cette féerie ne dure que quelques minutes, les ombres cèdent partout à l'étreinte du vainqueur, dévalant dans les précipices, se perdant au fond

des couloirs, caressant l'épaule des glaciers frieux, tandis que l'oiseau lance ses notes perlées, que le chamois quitte sa retraite et que le pâtre hume avec délices l'air vivifiant du matin.

Je ne chercherai pas désormais d'autres satisfactions, d'autres remèdes contre la fatigue et l'ennui. Naples m'offrirait les magnificences de son golfe enchanteur, Vienne son Prater, Constantinople ses mosquées, que je vous resterais fidèle, Alpes de Suisse et de Savoie, oui, fidèle, en dépit de tout. J'ai regagné mes pénates, non point las, mais alerte, dispos et plein de gratitude envers le Créateur, dont la sagesse n'a pas copié le relief de notre vieux monde occidental sur celui des steppes de la Russie. Le miracle de mon entière résurrection opéré, dans l'espace d'une semaine, c'est pour rien. Parti faible, blême et grincheux, je suis revenu restauré, oxygéné, riche de vaillance et de belle humeur. C'est que, libre de toute contrainte, j'avais cheminé au gré de mes caprices, le long des crêtes pierreuses, sous la pluie des cascates, sur la mousse du sentier tracé par les chèvres vagabondes, trempant mon cerveau dans le fleuve de vie qui descend des sommets, faisant un vœu, vœu d'une âme éprise de votre incomparable nature, cimes valaisannes, gorges du Hasli, vallons de la Gruyère, celui d'élire domicile en pleine montagne et d'y étancher ma soif aux sources du vrai, du simple et du beau.

..... Voilà pourquoi, lorsque juillet ramène les longues journées, vous me voyez fuir vers les lieux qui furent les témoins de mes exploits juvéniles. Là, je savoure des joies saines et pures dont je bénis l'Eternel. Leur préférer les plaisirs que multiplie le raffinement de notre civilisation, quelle erreur, quelle sottise ! J'essaie de me l'expliquer, mais sûr que je n'y parviendrai ni aujourd'hui, ni demain, lors même que j'aurais appris à distinguer, comme les disciples de Bouddha, « les trois degrés de l'extase, les quatre vérités sublimes, les cinq voies de l'existence, les six formes de la sagesse éminente, les sept substances sacrées et les huit états successifs de la pensée affranchie ». Nous souffrons, nous gémissons, la race dégénère, les volontés fléchissent, l'entrain diminue, et nous ne songeons pas que le *Sanatorium* est à nos portes, construit par un Architecte qui doit prendre en pitié les ruches mesquines où s'agitent les humains !

Vive donc notre Suisse, quoique bien changée depuis les jours de Tœpffer ! Il y a des transformations que la poésie regrette ; sa plainte les rendra-t-elles moins brutales et moins nombreuses ? Acceptons-les, des forces nouvelles n'utilisant que ce que nous jugeons convenable, gardant notre pleine liberté, nos principes et nos sympathies, notre sac et notre bâton, ces amis de la bonne et de la mauvaise fortune. Au sein d'une civilisation que n'arrêtent ni les sommets de l'En-

gadine ni les glaces du Wetterhorn, restons nous-mêmes, à moins que nous ne voulions finir comme ces hyménoptères trop gourmands qui meurent asphyxiés dans les délices d'un pot de confitures.

J.-L. BOISSONNAS, past.



Soir joyeux.

La nuit majestueuse étend sa draperie
Sur le jardin étroit, clos de vieux murs penchants,
Et qui forme, au milieu du grand désert des champs,
Une île de parfums solitaire et fleurie.

Près de moi se sont tus tous les bruits familiers ;
Mais j'entends au lointain l'océan de la vie
Qui jette les rumeurs du mal et de l'envie
Dans les souffles des vents puissants et réguliers.

La sereine fierté des choses me pénètre ;
Mes heureux souvenirs palpitent sourdement :
Le ciel illuminé verse un apaisement
Qui descend jusqu'au plus intime de mon être ;

Et je vois, entouré de rêves attendris,
Parmi la horde humaine aux souffrances livrées,
La douce nuit poser de sa lèvre sacrée
Un baiser maternel sur tous les fronts meurtris.



Le chemin désert

Neuf, à peine achevé, traversant des jachères,
Ce chemin s'allongeait sinistre et désolé ;
Comme dans un désert j'y marchais isolé,
Pour compagnes n'ayant que mes visions chères.

Dans l'infertile plaine, il s'en allait tout droit,
Recouvert d'un tapis de pierres et de sable ;
Et, comme un corps où court la lèpre ineffaçable,
Un gazon jaune et sec le tachait par endroit.

Sur son aridité, sur sa mélancolie,
Le soir silencieux jetait son manteau gris,
Et la campagne morne, immobile, sans cris,
Semblait y concentrer sa tristesse infinie.

Hélas ! ceux qui l'ont fait, l'imaginaient pourtant
Bordé d'arbres touffus, d'aubépines fleuries,
De maisons, de jardins remplis de causeries
D'où le rire devait s'envoler en chantant !

Ils le voyaient plus doux qu'une écharpe de soie ;
Occupé tout le jour par des oiseaux heureux,
Et livré chaque soir aux couples amoureux
Aux yeux étincelants, aux fronts nimbés de joie !

Et je pensais : la Vie est un chemin banal,
Qu'après avoir rêvé plein d'ombre et de verdure,
On trouve dépouillé par la haine âpre et dure,
Et creusé sous les pas des douleurs et du mal.



Les yeux bleus.

L'âme, on l'a dit souvent, dans les yeux se dévoile ;
En effet, dans les yeux tout monte : les regrets,
Les craintes, les chagrins douloureux et secrets,
L'amour qui resplendit comme un rayon d'étoile.

Or, les yeux que j'ai vus hier, ces grands yeux bleus
Dont le regard candide attire et tranquillise,
Quelle âme cachent-ils dans leur douceur exquise ?
Que reflète au dehors leur azur merveilleux ?

Sans doute un lac dont nul n'a visité la grève,
Un lac frais, sans écueil, sans plis, sans aquilons,
Où, creusant de légers et fugitifs sillons,
Nagent royalement les beaux cygnes du rêve.



L'Épouse.

Depuis qu'elle a franchi le seuil de la demeure,
Où l'ennui dans les coins tissait son voile au mur,
Le logis s'est tendu d'un large pan d'azur
Pareil au blond matin après la nuit qui pleure.

Depuis que la fraîcheur de son rire descend
Comme un souffle chargé de printaniers arômes,
L'esprit du jeune époux libre de ses fantômes
Est comme un bois flétri qu'Avril pare en passant.

Elle a, dans cet esprit, répandu les richesses
De sa raison, de ses gaités, de sa candeur ;
Noble et grave, elle met une adorable ardeur
A conjurer en lui l'ancien froid des tristesses ;

Et lui qui s'enivrait d'un songe trop amer,
Lève aujourd'hui le front, ébloui par la joie ;
Il voit les lys tombés reflleurir sur sa voie
Où marche auprès de lui son idéal fait chair.

Et, poète embrasé, qui d'un rien s'extasie,
Frémissant comme un luth par une aile effleuré,
Il a placé l'épouse, être auguste et sacré,
Dans une haute gloire, et dans la poésie.

En strophes où son nom cent fois est répété,
Il la fête et l'exalte ; il crie au vent qui passe :
Elle est la paix, elle est le charme, elle est la grâce,
Elle est la certitude et la sécurité.

Elle est le frais ruisseau, désir du sol stérile,
L'ombre où le voyageur accablé va s'asseoir,
La bonne lampe autour de laquelle le soir,
On se groupe inondé d'une clarté tranquille.

Elle est le chant d'oiseau déroulé dans la nuit,
Elle est la fleur d'argent dans l'épaisseur de l'herbe,
Elle est le jeune et vert sapin toujours superbe,
Même lorsque l'hiver souffle son vaste ennui.

Elle est le port durant les chagrins et les crises,
L'abri des lâchetés et l'oubli des trompeurs ;
Elle est le grain d'encens dont les tièdes vapeurs
Imprègnent de parfum le granit des églises ;

L'Eden splendide où plane un perpétuel jour,
Où dans les airs émus des concerts se répandent,
Où les roses d'extase aux doigts ravis se tendent,
Où palpite le flot des profonds lacs d'amour.

CHARLES BONIFAS.

(*Chansons douces.*)



La Femme.



CONVENONS-EN franchement : les aptitudes de la femme ne sont point inférieures aux nôtres, elles sont seulement différentes. C'est parce qu'elle sent ce que nous ne sentons pas, qu'elle ne supporte pas ce que nous supportons. Les missions des deux sexes se complètent en s'opposant l'une à l'autre, comme la grâce à la loi, comme la charité à la nécessité, comme le sentiment de ce qui est bien et le sentiment de ce qui est possible. Nous sommes la base brutale, la femme est la couronne délicate et fragile ; elle accomplira ce que nous ne pourrons qu'ébaucher. Pendant que nous luttons avec la réalité pour assurer les conditions indispensables de l'existence, elle tient en réserve pour nous restaurer, la poésie, l'idéal, l'affection, tout ce qui fait le charme de la vie. Tandis que nous associons nos haines pour combattre l'ennemi commun, elle se prépare à panser nos blessures.

Alors que nous errons éperdus au milieu de nos dissensions désolantes, de nos négations prématurées, elle, d'autant plus capable d'apprécier nos théories qu'elle n'a pris aucune part à leur formation, discernera les partis-pris condamna-

bles d'avec les scrupules légitimes. Elle retrouvera ces épaves impérissables qui surnagent toujours dans tous les prétendus naufrages de notre foi et de nos espérances. Nous avons le bras qui exécute, la tête qui calcule et combine les moyens ; mais c'est à elle d'assigner le but à nos efforts, car elle a le cœur, d'où viennent vraiment toutes les grandes pensées. Et l'on peut dire, non pas toujours, mais souvent : ce que femme veut, Dieu le veut. Dans le monde à venir, la religion le dit, la science le confirme, les derniers seront les premiers. Pourquoi la femme, la dernière venue des créatures, qui n'a pas encore sa place dans la société, n'aurait-elle pas, elle aussi, ses grandes destinées ?

N'oublions pas seulement que c'est le sort des meilleures choses de devenir les pires de toutes en se corrompant. La séductrice n'est qu'une inspiratrice dévoyée. Si la femme est pure, la société tout entière reste pure. Si elle tombe, elle nous entraîne tous dans sa chute. C'est par la femme, nous dit la tradition religieuse que le péché est entré dans le monde ; c'est par la femme, répète à satiété l'histoire profane, que la décadence envahit les nations. Aussi ne craignons-nous pas de lui imposer de grands et sévères devoirs ; c'est la meilleure manière de l'honorer. Seulement, donnons-lui la protection et les privilèges dont elle a besoin pour remplir sa tâche.

Nous la voulons immaculée, et nous avons raison : ne l'induisons pas en tentation. Ne l'exposons en particulier ni aux orages ni surtout à la lumière trop intense de la vie publique ; elle ne manquerait pas de s'y flétrir. Portons-la dans nos bras, de peur qu'elle ne se heurte aux pierres du chemin et ne se roule dans la fange. Gardons-la des souillures du monde : elle nous montrera le chemin du ciel.

HENRI BROCHER DE LA FLÉCHÈRE.



La Croix-Rouge.

Vers composés à l'occasion du 25^e anniversaire de la Société de secours aux blessés, le 26 octobre 1888.

I

C'était jour de combat. — Dès l'aube on entendait
 Le sifflement du plomb, le canon qui grondait...
 Se levant radieux, le soleil d'Italie
 De ses feux éclairait la campagne, rougie
 Du sang que répandaient, au pied de leur drapeau,
 Les héros du grand jour, — jour de Solférino !
 Les éclats des obus, le bruit de la mitraille,
 Les appels du clairon au fort de la bataille,
 Se mêlaient aux clameurs, aux longs gémissements
 Que poussaient les blessés et les agonisants.
 De cadavres sanglants la terre était jonchée ;
 On voyait sur le sol la jeunesse fauchée ;
 Ainsi que l'ouragan redouble son effort,
 Aveugle, sans merci, partout frappait la mort.
 Comme un éclair sorti du choc de la mêlée
 Jaillit incontinent une noble pensée ;

Une voix retentit et s'écria soudain :
 « A tous les malheureux sachons tendre la main !
 La Charité n'a point ici-bas de barrières ;
 Enfants d'un même Dieu, tous les hommes sont frères ! »

II

La Croix-Rouge est fondée, et l'on voit désormais
 Au milieu des combats apparaître la Paix.
 Brûlant d'un saint amour, on voit de nobles femmes
 Aux blessures du corps, à l'angoisse des âmes,
 Prodiguier des trésors de pitié, de douceur ;
 En elles, les blessés retrouvent une sœur,
 Une mère priant, et lisant la Parole
 Qui dans l'heure suprême encourage et console.
 A leurs côtés l'on voit ces hommes dévoués,
 Qui depuis vingt-cinq ans au bien se sont voués,
 Recouvrir les blessés des plis de leur bannière.
 Avant eux qu'étiez-vous, victimes de la guerre ?
 Vos corps inanimés demeuraient sur le sol...
 Tournoyant, les vautours, dans leur sinistre vol,
 Espiaient le moment d'en faire leur pâture ;
 Grâce à des soins pieux ils ont la sépulture.
 A l'enfant du Midi, comme au fils du Germain,
 On voit s'ouvrir les cœurs et se tendre la main !
 La Charité n'a point ici-bas de barrières ;
 Enfants d'un même Dieu, tous les hommes sont frères !

III

Du sang et de la mort si, détournant les yeux,
 Nous portons nos regards vers tous les malheureux
 Que la souffrance abat et la misère assaille,
 Nous voyons que la vie est un champ de bataille
 D'où s'élèvent au ciel, de l'aube jusqu'au soir,
 Des soupirs, des sanglots, des cris de désespoir.
 C'est la lutte partout, lutte pour l'existence,
 Le désir d'arriver, les échecs, l'impuissance...
 C'est la mère inquiète en songeant à demain,
 Les larmes des enfants qui demandent du pain ;
 C'est le mal social et ses suprêmes crises,
 C'est le vice qui mène au banc des cours d'assises...

— Nos cœurs à tant d'appels ne resteront pas sourds !
 Les blessés de la vie attendent le secours :
 Prodiguons-leur nos soins ! Retirons-les du bouge !
 Pour tous ces malheureux formons une Croix-Rouge !
 Que son noble drapeau couvre le genre humain !
 A toutes les douleurs sachons tendre la main !
 La Charité n'a point ici-bas de barrières ;
 Enfants d'un même Dieu, tous les hommes sont frères !

EUGÈNE DE BUDÉ.



Prends ton vol...

Prends ton vol, mon amour, vers celle que j'adore !
 Dis-lui qu'elle est mon astre et qu'elle est mon aurore ;
 Que mes yeux, n'ayant plus son charme souriant,
 A toute heure, en tout lieu, tournés vers l'orient,
 Attendent avec foi que l'étoile se lève
 En laquelle j'ai mis ma fortune et mon rêve.
 Adieu, ma douce étoile ! Adieu, mon astre pur !
 Puisqu'il faut qu'aujourd'hui notre ciel soit obscur
 Et que nous subissions cette épreuve première,
 Au fond de notre cœur ayons notre lumière,
 Et portons avec nous notre coin de ciel bleu.
 L'azur ne manque pas où l'on sait trouver Dieu.
 C'est où Dieu ne luit plus que l'horizon se voile.
 Adieu, mon astre pur ! Adieu, ma douce étoile !
 Voici le soir ; la nuit s'incline sur les champs ;
 Mais mon cœur est un bois plein d'astres et de chants
 Où, comme un clair regard du soleil dans l'espace,
 Délicieusement ta chère image passe.
 Voici le soir ; mon âme est pleine de clartés.
 Quoique absente, je t'ai toujours à mes côtés,
 Et mon ombre, en ce long voyage de la vie,
 Par la tienne de près sera toujours suivie.
 Oh ! je suis avec toi ! N'entends-tu pas souvent,
 Quand du pays natal vers toi souffle le vent

Embaumé des parfums lointains de la patrie,
 N'entends-tu pas ma voix qui te parle et qui prie ?
 Dans ce soupir qui passe, ineffable et subtil,
 De l'absent regretté rien ne t'arrive-t-il ?
 Lorsqu'un de ces oiseaux que nous aimons ensemble,
 Se posant près de toi sur le rameau qui tremble,
 Enchaîne ton oreille à son hymne vainqueur,
 N'as-tu jamais pensé qu'il t'apportait mon cœur ?
 Va ! demande-le-lui ! Mon âme est sous son aile,
 Et toute la nature a mon amour en elle,
 Pour que la fleur que tu cueilles sur le chemin,
 Pour que l'insecte d'or arrêté sur ta main,
 Pour que la graine errante au gré du vent folâtre,
 Pour que l'eau sur la terre et que le feu dans l'âtre,
 Pour que tout ce que Dieu crée et tient sous sa loi,
 Te dise que je t'aime et n'aimerai que toi !

JULES CARRARA.



Droit au but.

— Pourquoi fuis-tu si vite, ô limpide ruisseau ?
 Laisse-moi, dit le pont, à loisir, dans ton eau,
 Contempler ma belle arche !
 — M'arrêter dans ma marche ?
 Impossible ! Je vais à l'océan lointain,
 Dit le ruisseau ; j'y cours, adieu, c'est mon destin.

— Halte, charmant ruisseau !... crie un essaim frivole
 De fleurs, qui sur ses bords balancent leur corolle.
 Suspends ton cours ! Ris et chante avec nous !
 — Je le voudrais ; quel sort serait plus doux ?
 Votre charme m'attire, et vous êtes si belles,
 Mais je vous dis adieu, riantes asphodèles,
 De l'océan j'entends la grande voix,
 Et droit au but, j'y cours à travers champs et bois.

— Arrête! Halte et silence!
 Lui dit le Champ des Morts, ici, c'est une offense
 Que ton babil joyeux. — Pourquoi ? dit le ruisseau,
 Je vais, avec un chant de joie,
 Sous un ciel toujours beau,
 Au grand repos où le Seigneur m'envoie.

— Halte ! dit le soleil, présomptueux ruisseau,
 Oses-tu bien, ô chétif filet d'eau,
 Absorber mes rayons ? Pour punir ton audace,
 Je vais te dessécher ! — Inutile menace !
 Je la brave et j'en ris. Ne crois pas m'effrayer,
 Il est un chemin sûr que je vais me frayer ;
 Que me peut ta colère ?
 Le rocher, les roseaux, sauront bien m'y soustraire.

La nuit arrive, et la lune à son tour
 Dont la douce lumière a remplacé le jour
 Arrête le ruisseau : — Laisse donc, sur la rive,
 Dormir quelques instants ton onde fugitive !
 C'est un charme de voir
 Mes rayons argentés comme en un clair miroir !
 — Ja t'aime, ô lune, et cette nuit est belle ;
 Je voudrais m'arrêter, mais une voix m'appelle ;
 J'obéis, et je vais au sein des grandes eaux
 Chercher mon éternel repos !

Ainsi, ferme et joyeux, à ton devoir fidèle,
 Va, noble cœur, où le Seigneur t'appelle !
 Marche, et résiste à tous les vains désirs,
 Au péril, à l'épreuve, à l'attrait des plaisirs !
 Quelle que soit la route, avance avec courage ;
 Ne crains pas, s'il le faut, de forcer le passage !
 En chemin vers le ciel ne t'arrête jamais !
 C'est là que se trouve la paix !

FRANÇOIS CHAPUIS,
ancien pasteur.



Acte de foi.

STROPHES LUES A UNE RÉUNION D'ÉTUDIANTS

Lorsque des voluptés l'attire te sollicite,
 Que leur charme troublant fascine ta raison,
 Jeune homme ! aux faux amis, dont l'exemple t'invite,
 Ferme dans ton propos, sache répondre : « Non ! »

« Non, non ! je n'irai pas, dans votre folle ivresse
 Dissiper de mon cœur les trésors précieux,
 Flétrir dans les plaisirs la fleur de ma tendresse
 Et jeter mon amour aux quatre vents des cieus !

« Non, non ! n'attendez pas que ma voix vous réponde :
 J'imposerai silence aux désirs de mon cœur,
 Et, me conservant pur des souillures du monde,
 Je mettrai le devoir au seuil de mon bonheur !

« La femme de mon choix, la vierge tendre et fière
 Qui voudra partager mon travail et mon pain,
 Devenir pour mes fils ce qu'est pour moi ma mère
 Et me donner, à moi, son cœur avec sa main.

« Celle qui me dira, s'enflammant de ma flamme :
 Ton nom sera mon nom, ton lieu sera mon lieu,
 Car ton cœur, c'est mon cœur, ton âme c'est mon âme,
 Car ton but c'est mon but, et ton Dieu c'est mon Dieu. »

« Celle-là, ce n'est pas dans l'escorte brillante
 De vos vaines beautés que je la chercherai :
 C'est un don du Seigneur qu'une femme vaillante :
 Au Seigneur, confiant, je la demanderai. »

* * *

Jeune homme, parle ainsi ! Fuis les amours volages
 Jaloux de ta pudeur et de ta dignité,
 Conserve sur ton front, sous tous les persiflages,
 La candeur et l'éclat de ta virginité !

Et quand sur ton sentier brillera le sourire
 De celle que le ciel prédestine à ta foi,
 En lui tendant la main, oui, tu pourras lui dire :
 « Je t'offre un cœur aimant qui s'est gardé pour toi ! »

FRANCIS CHAPONNIÈRE.



Reste avec nous.

Cantique du soir. (Imité de l'anglais.)

Et ils lui firent violence, lui disant : « Reste avec nous, car voici le soir, et le jour est déjà sur son déclin ». LUC XXIV, 29.

Reste avec nous, Seigneur, le jour décline,
 La nuit s'approche et nous menace tous ;
 Nous implorons ta présence divine :
 Reste avec nous, Seigneur, reste avec nous !

En toi nos cœurs ont salué leur Maître,
 En toi notre âme a trouvé son Epoux ;
 A ta lumière elle se sent renaître :
 Reste avec nous, Seigneur, reste avec nous !


Dans nos combats si ta main nous délaisse,
 Satan vainqueur nous tiendra sous ses coups ;
 Que ta puissance arme notre faiblesse :
 Reste avec nous, Seigneur, reste avec nous !

Sous ton regard la joie est sainte et bonne,
 Près de ton cœur les pleurs mêmes sont doux ;
 Soit que ta main nous frappe ou nous couronne,
 Reste avec nous, Seigneur, reste avec nous !

Et quand, au bout de ce pèlerinage,
 Nous partirons pour le grand rendez-vous,
 Pour nous guider dans ce dernier passage,
 Reste avec nous, Seigneur, reste avec nous !

FRANCIS CHAPONNIÈRE.

En tramway.

 JE venais de traverser le coin de la rue Oudinot, et je descendais le boulevard des Invalides. C'était un dimanche matin, mais un de ces matins gris du mois de mars, où dans l'air cru passent des coups de vent qui ont encore l'odeur de la neige; sur la chaussée, les roues des voitures soulevaient, en tournant, des jets de boue liquide, et, pour traverser le boulevard, les fidèles qui sortaient de Saint-François marchaient sur la pointe des pieds. Pourtant, là-haut, les nuages couraient vite, et l'on devinait que par derrière le rideau brumeux se cachait un joli ciel, ce ciel de Paris, léger, diaphane, d'un bleu discret sans brutalité de couleurs, ni monotone opacité. Bientôt le soleil éclaterait dans l'air doux, allumant de ses rayons la boule d'or du dôme des Invalides, et verserait la joie de son sourire sur cette grande ville qui aime le dimanche, et veut que ce soit un jour pur, sec et lumineux.

Ainsi ma pensée allait, devinant des bonheurs simples et bourgeois, attendus pendant tout l'hiver, et que ce premier soleil épanouirait : la pro-

menade en famille, au bois de Boulogne; on choisirait les allées étroites, désertes, le père poussant la petite voiture où les deux enfants sont un peu serrés et font plier les ressorts. D'autres s'embarqueront sur la mouche qui mène au Bas-Meudon, et là, sur la terrasse d'une guinguette, — car les bois de Chaville sont décidément trop mouillés, — ils sortiront du panier couvert, en osier brun, les provisions que, la veille, la mère a préparées. Je voyais aussi sur la crête du coteau dans la forêt encore frissonnante, des amoureux, intrépides chercheurs de solitude, errer par les chemins où s'égouttent les longues branches sans feuilles, près des mares où flottent les derniers glaçons.

Et, songeant au Maître, au Poète à qui je venais de faire une matinale visite, je me disais que s'il était là, respirant avec moi cet air que le soleil allait dégourdir, il se plairait à faire voltiger sa pensée curieuse, rapide, ailée, sur ce Paris qu'il connaît si bien! Il se rappellerait le temps où sa jeune mélancolie trouvait des rimes d'or en flânant dans la banlieue, et il redeviendrait pour quelques instants le poète des *Humblés* et des *Promenades*.

Je marchais toujours, et, tandis que ma mémoire, feuilletant le livre évoqué, m'en redisait des vers, tout à coup, par un de ces contrastes qu'aimait à noter le plus parisien des poètes, un son de trompe retentit près de moi, brutal,

gouailleur, brisant l'harmonie d'un dizain qui chantait tout bas à mon oreille. Le tramway passait, jetant son appel mécanique et assourdissant, et, comme j'étais pressé, lâchement, j'oubliai ma rancune, et je sautai dans le long véhicule.

La plate-forme d'arrière était complète. Je tirai la porte du couloir, je me glissai dans l'intérieur et m'assis violemment... Je n'ai jamais pu évoluer avec aisance dans un omnibus en marche.

Une fois assis, je regardai autour de moi, je me mis à observer. Est-ce assez banal, pourtant ces intérieurs de tramway, de wagon, de n'importe quoi! Ils ont été, depuis que le monde est monde, le sujet de bien des milliers de compositions françaises, et il n'est peut-être pas un de nous à qui cette réunion fortuite d'êtres humains, dans une cage roulante, ne rappelle un devoir ou un pensum du bon vieux temps, une salle d'école où l'on manquait d'air, et le professeur, lamentable en sa redingote de drap noir uni, disant d'une voix pédante-et impérieuse : « Pour notre prochaine classe de narration, vous me décrierez l'intérieur d'une diligence. »

L'intérieur où je me trouvais n'offrait, du reste, rien de drôle à étudier, et, sauf peut-être une dame qui lisait, avec des jeux de physionomie comiques, le « premier Paris » de *l'Intransigeant*, tous mes compagnons étaient insignifiants ou impénétrables.

Le tramway venait de quitter l'avenue de Villars. Au milieu de la place Vauban la lourde machine stoppe, et un homme monta, poussant devant lui un garçon d'une dizaine d'années. Tous deux s'assirent à ma gauche, de telle sorte que l'enfant fut placé entre son père et moi. L'homme, à voir sa mise, ne devait avoir ni rentes, ni gros appointements ; je me figure qu'il était employé à la *Caisse des Dépôts et Consignations*. L'enfant portait l'uniforme d'un lycée quelconque... Sans doute son père était venu le chercher lui-même pour la sortie du dimanche, et bientôt, joyeusement, tous deux arrivaient à la maison où la mère attendait, impatiente d'ouvrir la porte et d'embrasser son petit bonhomme. Le déjeuner, meilleur ce jour-là, serait aussi plus gai que de coutume ; au dessert, il y aurait une assiette de mendiants ; et l'après-midi, on irait au jardin des Plantes s'attarder longtemps devant le mur de la fosse aux ours... Et je pensais : « Le bel âge que celui où l'oisiveté suffit à faire le bonheur, et où tous les dimanches sont de beaux jours ! Heureux enfants ! Ils ne connaissent pas encore l' inexplicable tristesse que le dimanche apporte ; ils ne savent pas les douloureux attendrissements que nous éprouvons, par exemple, en rencontrant sur les chemins, au soir d'un chaud dimanche, des groupes de gens qui s'en reviennent, rompus, débraillés, les femmes tirant les moutards, les hommes tenant les milieux de la route, l'habit

plié sur l'épaule, le chapeau en arrière, les bottes poussiéreuses, et des lilas plein les mains! La fatigue de ces gens qui se sont trop amusés nous envahit, leur bonheur nous attriste, parce que nous le sentons près de finir. »

Heureux enfants! Mais, malgré tout, mon petit voisin n'avait pas l'air de se réjouir. Il se taisait et ne souriait pas. La blancheur mate de ses joues tombantes semblait malade; lourdement sa tête se penchait sur sa poitrine, et son œil, que je voyais de profil avait une fixité rêveuse, une mélancolie qu'augmentait encore le battement de la paupière. Tandis que je regardais l'enfant, il se tourna de mon côté; je le vis alors de face, et l'autre œil m'apparut. Cet œil-là, hélas! n'existait pas! la paupière en était immobile, à jamais fermée.....

A cet instant le père dit :

« Montre-moi ton témoignage. »

Le petit, sans répondre, lui tendit craintivement un mince carnet; puis, pour se donner une contenance, il se mit à feuilleter l'un des cahiers qu'il tenait sur ses genoux, et je m'aperçus alors que les pages étaient couvertes de ces caractères spéciaux, formant saillie, et qui permettent aux jeunes aveugles d'apprendre à lire avec les doigts... Ainsi il était aveugle! L'œil même qui restait encore ouvert était frappé aussi d'impuissance! L'uniforme qu'il portait devait être celui de l'*Institution nationale des aveugles*. Oui, c'était

là, dans la grande maison qui s'élève au coin de la rue de Sèvres, que le petit infirme apprenait à lutter contre cette ombre qui l'envelopperait toujours! Là, son père était allé le chercher pour lui faire passer un beau dimanche; ils avaient, en se tenant par la main, descendu à pied le boulevard des Invalides, et le tramway qui passait les avait rejoints.

Pauvre petit! Aveugle! à dix ans! Il a encore la vie entière à traverser, et il ne voit pas! Tout est sombre! La beauté, la lumière, l'éclat d'un regard qui vous aime, l'émotion qui vient d'un sourire qu'on surprend, les fleurs, les arbres, les êtres vivants, le ciel, tout cela n'est qu'un inconnu plein de stupeur, une même tache noire éternellement appliquée sur la pupille!

Et, instantanément, je crus voir la figure d'un autre enfant, qui est le mien, et dont j'aime à baiser les yeux bleus, limpides et bien ouverts, — et, comparant ce regard vivant et ce regard mort, cette enfance toute de joie et de clarté, et cette enfance obscure et lugubre, j'eus pitié du père qui était là. Comme la semaine devait lui paraître longue! avec quel battement de cœur il devait chaque dimanche matin revoir son enfant, qui, lui, ne le voyait pas! Quel fardeau que cette tristesse toujours plus lourde! Quel regret! Quel mystérieux remords! Et, pour l'étouffer, que de tendresses prodiguées, que de paroles douces, que de caressantes consolations!

Mon regard, suivant ma rêverie, instinctivement revint à cet homme que je plaignais. Il avait lu le « témoignage » et parlait à l'enfant. Je n'entendis pas tout d'abord ce qu'il disait, mais je compris, à la sévère expression de l'un, à la mine contrite de l'autre, que le « témoignage » n'était pas satisfaisant..... Puis le père éleva la voix et je surpris ces mots durs : « Tu es un paresseux ; tu es un ingrat ; tu me coûtes assez cher ! »

L'enfant baissait la tête, silencieux, respirant vite ; ses joues molles avaient pris une teinte rose.

Le père se recueillit un instant ; il regardait fixement devant lui, ayant parfois de petits mouvements secs, battant le plancher du talon de sa bottine, ou tirant nerveusement sa barbe. Enfin, il croisa les bras avec violence, en murmurant : « C'est du propre ! » La colère, en lui, grandissait, faisant son œuvre méchante. Brusquement, il se pencha vers l'aveugle, et, d'une voix rageuse qui vibrait, il reprit, serrant les dents :

« Tu verras, tu verras en rentrant ! Je ne te manquerai pas. Tu ne perdras rien pour attendre. »

Il oubliait maintenant, dans sa colère stupide et coupable, qu'on pouvait l'observer ; un flot de paroles mauvaises lui montaient à la bouche, et, se penchant plus encore vers l'enfant, jusqu'à l'effleurer de ses lèvres, il finit par lui dire : « Tu

vas en danser une dont tu te souviendras, je t'en répons! »

Un geste menaçant du bras punctua la phrase; puis le père, n'ayant plus rien à dire, se redressa et se tut, s'isolant dès lors dans sa rancune, et rêvant peut-être du soulagement qu'il donnerait bientôt à ses nerfs. L'enfant n'avait pas vu le geste, mais il avait compris; tout blême de peur, il s'affaissait sur lui-même; des soupirs contenus gonflaient sa poitrine; et, comme je fixais son œil droit, — ouvert encore, mais sans regard, — de cet œil mort qui n'avait plus la force de pleurer, une grosse larme jaillit, et glissa sur la joue de l'aveugle.

« Pont de l'Alma! » grogna le conducteur.

Le père et l'enfant se levèrent; ils avaient pris, en entrant, une correspondance, et allaient changer de voiture. Je descendis en même temps qu'eux, et, fuyant à grands pas ce couple dont la vue me faisait mal, je traversai le pont.

Je n'avais pas eu tort, car je prévoyais que le ciel redeviendrait bleu. Un grand soleil tombait sur Paris, jouant dans les rameaux nus des arbres du quai d'Orsay et du cours de la Reine, dorant le fleuve où les mouches se croisaient en sifflant. Le Trocadéro levait gaîment, dans cette pleine lumière, ses tours d'un gris rosé, dont les coupoles d'or étincelaient. Dans cette bouffée d'air attiédi l'on se sentait plus jeune, plus leste, et l'on devinait de la gaîté sur les visages entrevus.

Mais je ne me déridais pas, et, tandis que je suivais l'avenue Marceau, je pensais que le petit aveugle et son père arriveraient bientôt chez eux. Je les voyais, montant l'escalier de bois qui tourne, jusqu'au cinquième; la mère ouvrant la porte, et perdant son sourire au premier mot du mari; puis dans l'étroit logement où gronde une voix furieuse, je me figurais ceci : la mère qui demande grâce, l'enfant qui frissonne, et qui, sans le voir, sait que son père a pris sa canne; — puis un gémissement, un juron, des cris...

Je doublai le pas, et, en rentrant, comme je mettais un baiser plus tendre que de coutume sur les yeux de mon garçon, — ces deux yeux bleus, limpides et bien ouverts, — il me sembla que j'entendais le petit aveugle crier sous les coups de canne, et qu'une larme nouvelle roulait sur sa joue pâle!

Je sais bien que c'est ridicule, mais j'ai passé un vilain dimanche.

ADOLPHE CHENEVIÈRE.

(Contes d'amour.)



La plaine d'Athènes.

RÉPRÉSENTEZ-VOUS une longue plaine se relevant insensiblement sur les côtés pour rejoindre les montagnes qui lui servent de bordure, — l'Hymette à l'est, l'Hymette aimée des abeilles, avec sa croupe onduleuse, et ses flancs coupés de gorges étroites; — au nord, la pyramide dentelée du Pentélique, et le Parnès avec ses sapinières et la sauvagerie de ses fiers contours et de ses profondes crevasses; — à l'ouest, la longue chaîne de l'Ægialus, courant en ligne droite vers la mer, et coupée en face d'Athènes par le défilé de Daphné, où passait la procession d'Eleusis; — au sud, la mer, ses îles et son encadrement de hauteurs escarpées.

Au pied des montagnes s'élèvent en grand nombre des collines de l'aspect le plus différent, quelques-unes isolées, les autres se reliant entre elles par des cols plus ou moins évidés; dans la direction du Pentélique, l'Anchesme aux pentes gazonnées s'élevant en gradins; plus près d'Athènes, au nord de la ville moderne, cet étrange monticule du Lycabette, énorme roc pointu à double cime, échappé, comme vous le savez, des mains de Minerve dans la surprise que lui causa la corneille en lui apprenant l'indiscrétion d'A-

glaure. Entre Athènes et la mer, l'Acropole avec ses superbes rochers nus et rougeâtres taillés au ciseau, et ses temples dont le faite et les colonnades se dessinent sur le ciel par-dessus les murailles de Thémistocle et de Cimon, tandis qu'alentour de cette sublime forteresse se déroulent en demi-cercle une suite de collines plus basses, se tournant vers elle pour l'adorer, comme les nymphes inclinées devant la déesse dont elles se sont faites les suivantes; ici la butte arrondie du Musée se rattachant au Pnyx; plus à droite, le coteau des Nymphes; sur le devant, l'Aréopage avec ses âpres rochers, ses parois à pic, ses flancs disloqués et ses noirs précipices, gouffres consacrés aux Euménides.

Dans les intervalles que laissent entre elles ces éminences, vous ne trouvez nulle part un sol plat et uni; partout des accidents de terrain, des mamelons, des tertres et des vallons, des enfoncements et des saillies, des ravalements et des ressauts, des méplats admirablement gradués; tous ces mouvements divers s'accompagnant, se concertant; rien de brusque, rien de heurté, nulle discordance.

On dirait un sol autrefois tourmenté par une convulsion volcanique qui l'a soulevé de toutes parts, et dont plus tard le désordre a été converti en beauté par les soins d'une divinité protectrice, qui s'est appliquée à infléchir et à raccorder toutes ces lignes, à adoucir ces contours, à ragréer ces surfaces, faisant disparaître les balèvres,

dissimulant les joints des assises, et répandant une merveilleuse harmonie, dont on a peine à démêler le secret, sur cette infinité d'accidents qui semblent se dérober à toute règle et à toute symétrie. Oui, c'est une main divine qui a creusé, fouillé, pétri, modelé, façonné cette terre sacrée, comme le pouce d'un sculpteur fait une maquette de cire. Et cet accord de tous les détails qui paraît dans cette vaste plaine est renforcé par le concours que lui prêtent les collines et les montagnes qui la coupent et l'encadrent; dans ce grand tableau, rien ne semble avoir été laissé au hasard, tout a son motif et son but comme dans une œuvre d'art, chaque contour en appelle un autre qui lui répond; toutes ces lignes se cherchent, se poursuivent, se rejoignent, pour se fuir de nouveau, traçant dans leurs caprices des enroulements et des entrelacs pareils aux cercles magiques que dessine sur la mousse des forêts le pied des Grâces dans leurs folâtres ébats. Imaginez-vous ensuite, des deux côtés de cette plaine, de grands terrains nus de toute végétation, comme s'ils repoussaient tout ce qui pourrait voiler la beauté délicate de leurs formes, et, au milieu de ces espaces découverts, sur les deux rives du Céphise, placez un immense bois d'oliviers, long de plusieurs lieues, et bordé de riches jardins, et de ces belles vignes libres du Midi, qu'un destin plus clément n'assujettit pas à la tutelle du triste échalas; représentez-vous cette forêt qui, accompagnant le cours de la ri-

vière, se déroule à perte de vue comme un long serpent, et charme le regard par ses épais couverts d'une sombre et fraîche verdure.

Et puis, répandez sur ce paysage sculptural une lumière divine qui en fait valoir tous les détails, qui en dessine le relief, qui en caresse amoureusement les contours, et qui, égalant la variété des teintes à la multiplicité des plans, inonde les sites les plus rapprochés d'une splendeur éclatante, et étend sur les lointains, comme une gaze légère, des vapeurs bleuâtres, rosées ou violettes.

Et maintenant, gravissant une hauteur, embrassez d'un coup d'œil ce vaste tableau, regardez, admirez, contemplez ; je suis seulement en peine comment vous réussirez à vous détacher de ce spectacle dont la beauté se renouvelle et se diversifie sans cesse, car d'instant en instant les teintes changent, se déplacent, se foncent ou s'éclaircissent, un paysage nouveau se crée comme par magie sous vos yeux, — et vous restez éperdu, le souffle suspendu, vous repaissant sans vous lasser de ce spectacle à la fois suave et grandiose, que vous ferez bien d'oublier en quittant la Grèce, sous peine de trouver partout ailleurs la nature ou vulgaire, ou dure, ou monotone, ou discordante, ou recherchée, prétentieuse et mélodramatique.

VICTOR CHERBULIEZ.

(A propos d'un cheval.)

Campo Santo.

Quelque part dans le cœur qu'on croyait jeune, il est
Un coin de cimetière, avec des mausolées ;
Personne ne s'attarde au tournant des allées,
Et seul, le souvenir vêtu de noir s'y plaît...

Sous les tertres, verdis de ronces et d'orties,
Le trésor des passés éternellement dort,
Et le marbre des croix, avec les larmes d'or,
Evoque le regret des chimères parties.

Voici les rêves morts, trop frêles pour le temps,
Illusions au vol béni, fleurs de jeunesse
Ayant passé trop tôt pour qu'on les reconnaisse,
Compagnes du soleil qui devrait les vingt ans !

Parfois, des voix d'amour, comme un épithalame,
S'éveillent des tombeaux aux soirs tièdes de Mai...
Le Souvenir, penché sur tout ce que j'aimai,
S'émeut, et longuement chuchote dans mon âme...

Et mon cœur triste, au fond des calices défunts,
Surpris, entend chanter d'antiques vilanelles...
Les bonheurs disparus sont des fleurs éternelles,
Et l'âme du passé monte avec leurs parfums !

J. COPPONEX.



Patinage.

Croquis-pochade.

Par les routes de blanc fleuries,
 Les dimanches carillonneurs,
 On voit, en longues théories,
 Péleriner les patineurs ;

Fils de noblesse ou de roture,
 Filles cherchant mari rêvé,
 Photographes épris de nature,
 Etudiant, petit « crevé »,

Commis apôtre de la mode,
 Demoiselle de magasin
 Allant à pied — c'est plus commode
 Pour se rapprocher du cousin —

Gens de lettres, croissante plaie
 Aux écrits fleurant le pavot,
 Voyant dans l'homme qui balaie
 Le prétexte d'un « cas nouveau » ;

Professionnel émérite,
 Epileptique moucheron,
 Faiseur de tours de grand mérite
 Par devant le beau monde en rond,

Tous sont venus, par aventure,
 Sans lourd bagage de souci,
 A pied, en traîneaux, en voiture,
 En tram, en bicyclette aussi...

Leur flot s'entrecroise, et se mêle
 Sur l'étang glacé qui gémit;
 Les mamans battent la semelle
 Dans la crainte du bon ami,

Tandis que le long des allées
 Glissent des couples folichons,
 Et que les mains se sont mêlées
 Dans la douce tiédeur des manchons...

Et le philosophe qui passe
 Songeur, sous ses habits fourrés,
 Se dit en regardant l'espace :
 « Mon Dieu, que de souliers ferrés !

» Et ce marais qui les convie,
 » Froid témoin de tant de faux pas,
 » Voilà l'image de la vie :
 » Glissez mortels, n'appuyez pas.»

J. COPPONEX.

Janvier 1895.



Quand le carillon tinte.

Sous les grands arceaux de la nef burgonde
 Vos psaumes sacrés prennent leur essor,
 Et l'orgue frémit en rumeur profonde :
 Moi, le carillon m'émeut plus encor.

Mieux que le cantique et que la prière
 Je t'aime et t'écoute, humble carillon,
 Toi qui, de ta cage aux barreaux de pierre
 Montes au ciel bleu comme un oisillon.

Jamais las, tu dis chaque heure envolée,
 En sonnant là-haut nos vieilles chansons,
 Et nous répondons à la voix ailée
 Qui compte tous les jours que nous passons.

* * *

Je suis écolier ; je suis au collège ;
 A la discipline il faut me plier ;
 Passereau captif, pinson pris au piège,
 J'ai douze ou treize ans ; je suis écolier.

Il fait noir et laid dans la classe, où ronfle
 Le poêle de brique. Au dehors, soleil,
 Liberté, plein air !... Et mon cœur se gonfle,
 Mon petit cœur vif de lièvre en éveïl.

Mais non . C'est Ovide, et c'est Tite-Live
 Qu'il faut commenter : labeur sans attrait !
 Maussades bouquins, qu'en marge enjolive
 De croquis furtifs mon crayon distrait !

Puis Mentor est là, Mentor qui s'épanche
 En savants discours, maigre comme un clou,
 Raide et gourmé dans la cravate blanche
 Qui fait par trois fois le tour de son cou.

Il glose et reprend, discute et condamne,
 Il aime avec soin tout approfondir :
 « Le roi Midas a des oreilles d'âne... »
 Et l'écolier sent les siennes grandir.

Mais, — oh ! la musique aimable et connue
 Qui, soudain, là-haut, de la tour tomba !
 L'heure va sonner, l'heure bienvenue :
 C'est les « armaillis », c'est « liauba, liauba ».

On s'ébroue, on rit, on jase et babille,
 La porte est ouverte, et l'essaim joyeux
 S'échappe au dehors, comme s'éparpille
 Un vol de moineaux dans les vastes cieux.

* * *

Liesse et bonheur à ceux qu'on marie !
 La jeune épousée au cœur palpitant,
 En longs voiles blancs, d'oranger fleurie,
 Vient d'entrer au temple où l'époux attend.

Ils ne savent rien de la vie austère,
 Rien ; mais l'idéal à peine rêvé,
 C'était s'aimer, bien à deux, sur la terre :
 Voici le matin ; le jour est levé.

Le jour est venu. Paupière rougie,
 Elle s'est assise auprès de l'époux :
 « Toi, sois patient, dit la liturgie,
 » Pour un sexe faible, et fragile et doux.

» Et toi, sois fidèle et sois dévouée,
 » Aux jours du malheur, comme aux heureux temps,
 » Car, pour sa bonté, la femme est louée,
 » Et pour son support de tous les instants. »

Tous deux ont promis d'un cœur et d'une âme ;
 Lui, rempli d'orgueil et fier du devoir,
 Elle, frêle enfant, vierge demain femme,
 Inquiète, un peu, pleine aussi d'espoir.

Tous deux ont promis, inclinant la tête.
 L'oiseau noir planait peut-être alentour :
 Nul ne l'a pu voir, et, le cœur en fête,
 Tous deux sont partis pour l'île d'amour.

Liesse et bonheur ! L'amour veut éclore,
 Les lilas fleuris dressent leurs rameaux,
 Et voici gaîment dans la tour sonore
 Que tinte: « Allons danser sous les ormeaux. ! »

* * *

Quand sur la colline où vont tous les nôtres,
 A mon tour, j'irai dormir mon sommeil,
 Quand on m'aura mis là-bas, près des autres,
 Si vraiment je dors, s'il est un réveil,

Si tout n'est pas dit quand la bière est close,
 L'adieu prononcé, le caveau muré,
 S'il reste de nous vraiment autre chose
 Que le corps fragile, au néant rentré,

Tâche que ta voix se fasse assez forte
 Pour monter là-haut, monter au ciel bleu ;
 Tâche, ô carillon, de franchir la porte
 Du palais de gloire au trône de feu ;

Si tu peux trouver la haute demeure,
 Si Celui qui tient le glaive et l'anneau
 A pitié de qui doute, souffre et pleure,
 Prie alors, pour moi, le « Ce qu'è l'aino ! »

JULES COUGNARD

(Le Carillon tinte.)



La Coupe.

I

A ton creuset, fondeur ! allume ta fournaise
Et prépare, attentif, un disque d'argent fin,
Que l'artiste recourbe et martèle à son aise,
Où, délicatement mordent lime et burin.

Ciseleur, fais ton œuvre et qu'elle soit parfaite.
Honneur à l'ouvrier dont l'art guide la main !
Travaille, et que la coupe, au grand soleil de fête,
La coupe radieuse étincelle demain !

Gravez-y, souvenir de l'antique bravoure,
Le drapeau de Sempach, le drapeau de Grandson,
Et qu'un double rameau de laurier vert entoure
D'un feuillage léger notre vieil écusson.

Aux mâles jeux du tir, qui dès longtemps sont nôtres,
Cette coupe est le prix qu'on donne aux plus adroits :
Fier sera le tireur qui, vainqueur de cent autres,
Boira dans ce calice arrondi sous vos doigts.

Quand tu l'empôrteras, la noble récompense,
Frère, l'émotion fera battre ton cœur :
Ne la lève jamais qu'avec respect, et pense
A nos grands souvenirs de vaillance et d'honneur.

II

Prenez la coupe, et qu'on l'emplisse
D'un vin parfumé, d'un vin suisse,
Gai, limpide et fin.
Nos vignes ne sont pas sans gloire ;
A toi, pays, nous voulons boire
Avec ton bon vin.

Car on remplit tous les automnes,
Au pays de Vaud bien des tonnes,
 En grand appareil,
Et, du Rhône à la Valteline,
Nous avons plus d'une colline,
 Qu'aime le soleil.

Près de la neige, en mainte grange,
On a conservé la vendange
 Des clos valaisans ;
A Neuchâtel, mainte bouteille,
Au cachet de cire vermeille,
 Dort depuis quinze ans.

Salut au vin fils de nos plaines,
Car il fait passer dans nos veines
 Avec notre sang,
L'amour de la terre nourrice,
Et, par lui, l'esprit du sol glisse
 Au cœur frémissant.

J'ai levé la coupe profonde ;
Qu'à mon premier toast on réponde,
 Car il est porté,
Suivant notre coutume antique,
A Toi, vieille terre helvétique,
 A ta Liberté !

JULES COUGNARD.



La grenade.

Le petit saint Jean aux boucles frisées
Jasait et riait. Son rire d'argent
Vers le grand ciel bleu montait en fusées,
Et l'enfant Jésus jouait près de Jean.
Jean était hardi, sauvage et robuste,
Jésus était doux, patient et bon ;
Et, cédant toujours à son compagnon,
Le plus fort était l'ami du plus juste.

Il faisait grand chaud ; c'était en été,
Dans un coin perdu de la Galilée ;
Le lit des ruisseaux, plein d'aridité,
Montrait au soleil sa vase brûlée
Où végétaient seuls de maigres ajoncs.
Jean ne possédait rien qu'une grenade ;
Tous deux avaient soif ; le bon camarade
Jean dit, en prenant son fruit : « Partageons ! »

Or, près d'eux passait, courbée et cassée,
Une pauvre vieille à l'air malheureux ;
Sa démarche était pénible et lassée ;
Elle regardait le fruit savoureux.
Jésus se souvint combien, dans sa crèche,
Il pleurait jadis ayant soif et faim.
Il regarda Jean de son œil divin...
Et saint Jean tendit sa grenade fraîche.

De grand cœur saint Jean donna son trésor,
Mais son cœur s'emplit d'abondantes larmes.
L'enfant regrettait tout bas son fruit d'or,
Et Jésus lui dit : « En vain tu t'alarmes :
Partager est bon, donner est meilleur.
Mon Père, là-haut, aime un sacrifice.
N'as-tu pas senti le secret délice
Dont la charité peut remplir un cœur ? »

La parole était trop grande et trop haute,
 Le petit saint Jean n'avait pas compris ;
 Mais voici, Celui qui hait toute faute,
 De qui l'aime bien connaît tout le prix.
 Quand l'enfant soudain eut levé la tête
 Et séché les pleurs de son œil rougi,
 Un grand arbre avait du sable surgi,
 Couvert de fruits mûrs de la base au faite.

JULES COUGNARD.

(*A temps perdu.*)



Ma gaité.

Ceux qui me portent envie,
 Têtes à bonnet de nuit,
 Prétendent que dans ma vie
 C'est ma gaité qui me nuit...
 J'aime peu les gens austères,
 J'aime peu les gens grognons :
 Vivent les gais caractères !
 Vivent les gais compagnons !

Sur un sujet politique
 Qu'on parle une heure, c'est bien.
 Mais deux!... Quel soporifique !
 Moi je n'écoute plus rien.
 J'adore les fariboles,
 Les rires contagieux :
 Vivent les discours frivoles !
 Vivent les propos joyeux !

On lit dans le nouveau code
 Que tout poète complet
 Qui veut se mettre à la mode,
 Doit pleurer dans son gilet.
 Pour moi qui ne puis me plaindre,
 La tristesse a peu d'appas,
 Et vraiment je ne puis feindre
 Des tourments que je n'ai pas.

Tous les gens aimant à rire
 Sont peu sérieux, dit-on ;
 Et l'on ne craint pas de dire
 Qu'un air grave est de bon ton.
 Je plains fort l'homme morose
 Qui ne rit pas quand on rit ;
 Je dis que voir tout en rose
 C'est faire preuve d'esprit.



Edelweiss.

Je cherchais l'étoile blanche
 Qui fleurit loin des sentiers,
 Sa couronne qui se penche
 Sur les flancs des monts altiers.
 De nos rocs j'ai fait le siège,
 Et pour la première fois,
 Edelweiss, ô fleur de neige !
 Pur emblème, je te vois.

Comme s'ouvre près des nues
 L'edelweiss, fleur de velours,
 Sur les cimes inconnues
 L'idéal fleurit toujours.
 Quand parfois mon âme rêve,
 S'enivrant d'immensité,
 Jusqu'à toi mon cœur s'élève,
 Fleur d'amour, ô pureté !

Ne le dis pas.

Enfantine.

A toi, Médor, je confie
Mes petits secrets.
Jamais tu ne m'as trahie,
Aussi je voudrais,
Tandis que la porte est close,
T'avouer tout bas
Que j'ai fait plus d'une chose
Que l'on ne sait pas.

J'ai vu dans notre cuisine
Des gâteaux sucrés
Ah! qu'ils avaient bonne mine!
Qu'ils étaient dorés...!
On ne veut rien que je touche
Avant les repas....
J'en ai mis un dans ma bouche,
Mais ne le dis pas!

Tu ne saurais, dit grand'mère,
A mon petit doigt
Cacher ce que tu veux faire :
Partout il te voit ;
Pourtant je suis polissonne, .
Et dans bien des cas,
Ce doigt n'en parle à personne...
Mais ne le dis pas!

On dit quand finit l'année,
 Que Petit Noël
 Descend dans la cheminée
 Puis remonte au ciel.
 Hier, guettant sa venue,
 J'entendis un pas....
 Maman!... je l'ai reconnue!
 Mais ne le dis pas!

H. CUENDET.

(Gaietés)



Une ville morte.

L y a, en Italie et ailleurs, plusieurs villes que l'on appelle mortes, parce qu'elles ne sont pas vivantes. Mais vivaient-elles avant leur prétendu décès? Ce n'est pas sûr, et c'est presque les flatter que de les traiter en cadavres. Ravenne est au contraire une morte authentique, et une morte de qualité. Elle a joué, il y a quatorze cents ans, un des grands premiers rôles de l'histoire : deux fois capitale, d'abord de l'empire romain, c'est-à-dire du monde, puis d'une religion ou d'une demi-religion, d'une hérésie, l'arianisme, à qui il n'a manqué que bien peu de chose pour devenir la doctrine catholique orthodoxe. Elle a eu successivement pour maîtres des empereurs, des rois barbares qui ont fait chez elle leur appren-

tissage de la civilisation, des exarques qui y vivaient en princes indépendants, puis des barbares encore, les rois francs, le pape, l'empereur d'Allemagne, avant d'appartenir au royaume d'Italie. Elle n'a pas été seulement une grande et riche cité, elle a été un port de mer, et, au temps d'Auguste, toutes les flottes de Rome se sont balancées sur leurs ancres là où l'on ne voit plus aujourd'hui que d'assez misérables jardins.

Lorsque l'heure de la déchéance est venue, elle a eu encore cette bonne fortune de léguer sa double couronne à deux héritières qui lui ont fait honneur, et qui lui ressemblent en ceci qu'elles représentent un certain mélange de puissance temporelle et de domination spirituelle : l'une s'est toujours appelée Rome ; l'autre, après s'être appelée Byzance, s'appelle encore Constantinople ; là les papes-rois, ici les califes-sultans. Enfin, pour que rien ne manquât à sa gloire, elle a eu, dans sa décadence, l'insigne honneur d'offrir à Dante, le grand poète et le grand gibelin, un asile et un tombeau.

Tous ces souvenirs réunis lui font une auréole assez belle. Mais que le présent est triste, bon Dieu ! Il est plus que triste, il est mesquin : des rues étroites, mal pavées, ce qui est rare en Italie, traversées dans leur milieu par un ruisseau servant de déversoir aux eaux du ciel et à d'autres moins pures ; des maisons sordides, sans caractère, d'où pendent des loques innommées, qu'in-

terrompt et écrase, de distance en distance, un palais monumental, chef-d'œuvre du moyen âge ou de la Renaissance, promu à l'honneur de loger quelque bureau de l'Etat. Sur la grande place, qui est fort belle, l'unique café où de malheureux officiers passent leurs soirées à fumer des cigares à paille, et à consommer d'innombrables tasses de café, côte à côte avec les politiciens de l'endroit, en rêvant au jour dix fois béni où on les changera de garnison. Une population qui n'est ni gaie, ni aimable, ni belle à voir, et qui regarde passer l'étranger d'un œil malveillant. Enfin, sur tous les murs, souvenir de luttes politiques récentes, ces mots imprimés en grosses lettres : « Viva la Revoluzione sociale ! » et ceux-ci plus expressifs encore : « Votate per Cipriani ! » On dirait que l'instinct frondeur particulier aux grandes capitales germe encore sous les allusions morales, comme la fièvre sous celles du sol.

Personne n'ignore en effet que l'ancienne capitale d'Honorius et de Théodoric s'honore d'être la ville la plus écarlate de l'Italie, et qu'à moins d'être un forçat authentique, il est inutile de prétendre à sa confiance. La municipalité, intelligente et progressiste, fait aux vieux noms de saints une guerre acharnée, gênante pour le visiteur, à qui ces célébrités locales, remplaçant au coin des rues les désignations consacrées par quinze siècles d'histoire, n'apprennent rien d'in-

téressant, tout en lui faisant perdre son chemin. Du reste, cette manie de débaptisation, et de canonisation politique, n'est pas particulière à Ravenne, bien qu'elle s'y soit donné carrière un peu plus qu'ailleurs. Partout, dans l'Italie du Nord, abondent les statues, les bustes, les inscriptions commémoratives; il n'est pas absolument nécessaire d'avoir été un bien grand homme pour donner son nom à une rue ou pour avoir l'honneur d'une plaque de marbre sur la maison où l'on est né. Aussi l'on a beau se croire assez au courant des choses et des hommes de 1848 et de 1859, on découvre à chaque pas des célébrités ignorées et des héroïsmes inconnus. Ce respect pour les morts est un sentiment louable en soi et bien italien. Il suffit pour le savoir de s'être promené une heure ou deux sous les arcades d'un campo santo; mais cette habitude s'est laïcisée; elle s'étale aujourd'hui sur la place publique, qui, si l'on n'y prend garde, sera bientôt encombrée de citoyens illustres comme les cimetières le sont d'épouses adorables et de fils vertueux. En ce genre, comme en tout, trop est trop.

Ce qui doit mettre bien en colère les patriotes ravnates, c'est que l'on ne vienne pas chez eux pour voir à l'œuvre les hommes de l'avenir, mais pour l'amour de ce passé qu'ils détestent, et qu'ils méprisent de toute leur âme; passé désespérément clérical, puisqu'il est contenu dans une

douzaine d'églises, et qu'il porte le nom des plus vieux saints du paradis. Ils s'en vengent à leur façon, en chantant le soir à tue-tête des refrains patriotiques sous les fenêtres des étrangers, qu'un autre chant plus désagréable encore, celui des « zanzare », — quel nom expressif ! — autrement dit des moustiques, tient déjà suffisamment éveillés.

* * *

Les églises de Ravenne ne ressemblent à rien de ce qu'on voit en Italie ou ailleurs. Elles ne s'annoncent pas de loin par quelque campanile élancé et flamboyant ; point de façade monumentale, à quatre ou cinq rangs d'arcades et aux marbres multicolores. Cachées par des constructions modernes qu'elles dominant à peine, on ne les découvre qu'au moment d'y entrer. Elles sont, à deux exceptions près, de petites dimensions : une tour ronde en briques qui ne dit point son âge — elle peut dater d'hier comme de deux mille ans — une coupole très surbaissée, et c'est tout. Au premier aspect, c'est une déception : on a beau être prévenu, tant de simplicité étonne et déconcerte ; mais il y a des compensations dans l'intérieur.

Une fois la porte franchie, les enchantements commencent : c'est une vision, presque un éblouissement. Toutes ces parois, toutes ces voûtes sont peuplées de longues et étranges figures, les unes

immobiles dans leur solennité hiératique, les autres en mouvement et fort vivantes. Ce sont des saints et des saintes au front nimbé d'or, au vêtement de lin, signe de pureté et de rédemption, portant dans leurs mains les instruments de leur martyre; et, comme ils datent du iv^e siècle de l'ère chrétienne, on peut croire, si l'on veut, que l'on est en présence, non pas de types convenus, mais de portraits authentiques. Ils forment, le long des murailles, d'ailleurs grises et nues, de San Apollinare Nuovo et de San Apollinare in Classe, de longues processions d'un aspect fort saisissant. Leurs grands yeux aux noires prunelles vous regardent avec une fixité inquiétante, comme s'ils voulaient faire passer dans votre âme les idées et les sentiments dont ils ont vécu. Il y a dans leurs longs corps émaciés, dans l'agencement de leurs vêtements et jusque dans les gestes qu'ils font une sorte de réalisme, très frappant, si on le compare à l'iconographie byzantine, qui se rattache à ces figures comme à son point de départ : or il y a une distance immense entre l'original et la copie. Ces personnages, canonisés ou non, sont de leur temps; on les a peints tels qu'ils étaient; ce ne sont pas des modèles d'atelier, ni des types tout faits, mais des hommes comme nous, comme nous aurions été du moins, il y a quatorze cents ans. Nous sommes bien loin ici de l'habile rhétorique des maîtres de la Renaissance, qui faisaient avant tout

des tableaux, tandis que ceux qui ont agencé ces figures, mettaient à les faire ressemblantes toute la ferveur de leur dévotion.

Les plus élégantes sont les plus anciennes, plus rapprochées de l'art classique dont elles continuent les traditions en les adaptant à l'idée chrétienne.

Cependant on ne trouve pas ici, comme aux catacombes, des mythes païens transformés en symboles évangéliques. Lorsque ces églises ont été construites, le christianisme avait cessé d'être une religion persécutée ; il était devenu la religion de l'Etat, et n'avait plus besoin de se dissimuler sous des allégories. Tout ici est chrétien, le fond et la forme, et l'étude de ces peintures est presque un chapitre de l'histoire ecclésiastique. Les scènes bibliques qui frappaient ces croyants de la première heure ne sont pas encore celles qui formeront plus tard le trésor commun de la peinture chrétienne. On n'y voit jamais la crucifixion, comme si le souvenir de ce supplice infamant infligé au Sauveur des hommes avait, dans ces temps si voisins des événements, quelque chose de trop poignant encore et de trop odieux.

Cependant la croix existe comme symbole, sous sa forme catholique au temps d'Honorius, et sous sa forme arienne au temps de Théodoric. Quelques-unes de ces croix ariennes, aux branches terminées en disque, échappées à la pros-

cription du concile de Nicée, se voient encore encastrées dans les murs de Santa Maria in Cosmedin. La vierge Marie n'a point encore le rôle prépondérant que lui donnera plus tard l'imagerie byzantine et l'art romain après elle. Elle n'est encore qu'un personnage accessoire. Le Sauveur, représenté tantôt sous les traits d'un homme dans la force de l'âge, tantôt sous ceux d'un adolescent, est le centre de toutes ces compositions, comme il est encore le centre unique de l'Eglise. Il occupe en général, à lui seul, ou entouré des apôtres, de Saint Apollinaire ou de Saint Vitale, quelquefois de Saint Ecclesius, personnification de l'Eglise, la coupole de l'abside. On l'y voit assis ou debout, souvent dans l'attitude et les fonctions du bon pasteur; et dans ce cas, une longue procession de brebis monte naïvement jusqu'à son trône.

Après cette pastorale chrétienne, le sujet que l'on rencontre le plus souvent dans ces peintures c'est le double sacrifice d'Abel et de Melchisédec dont la signification symbolique paraît avoir beaucoup préoccupé ces premiers chrétiens, puis, dans l'ordre d'importance, le baptême du Christ, la visite des anges à Abraham, Moïse, Elie, Noé, quelquefois la personnification d'un fleuve, le Jourdain, emprunt assez innocent fait à la symbolique païenne, enfin la coupe aux deux colombes, reproduction à peu près textuelle de la célèbre mosaïque du Capitole.

Au-dessous de ces figures appartenant à l'histoire sacrée, on en voit d'autres qui se rattachent à l'histoire profane, quelquefois même à l'histoire très profane, comme cette Théodora qui, dans l'abside de Saint Vitale, fait pendant à son époux Justinien, une vilaine femme et un pauvre homme, malgré les Pandectes auxquelles il a eu l'heureuse chance de donner son nom. Lui et elle sont là face à face, en grand costume de gala, entourés elle de ses femmes, lui de ses courtisans ; il a une figure molle, fade et efféminée ; elle a l'air de ce qu'elle fut. On s'étonne de rencontrer ces personnages équivoques dans ce lieu saint, sous les regards du Christ, de Moïse et des apôtres ; on s'en étonnerait davantage si l'on n'était pas renseigné sur la dévotion et les mœurs de ce temps, où les rangs étaient aussi confondus qu'ils devaient l'être treize siècles plus tard, après quatre-vingt-treize, et au déclin de la Révolution française. Jamais il n'y eut moins loin du bouge au sanctuaire, ni du trône impérial à la fange du ruisseau.

A San Apollinare in Classe, c'est l'empereur Constantin qui figure en bon rang dans l'abside au milieu d'autres personnages laïques et ecclésiastiques. Mais lui du moins, malgré les quelques peccadilles que l'histoire persiste à lui reprocher, il avait des titres sérieux à se trouver là, à deux pas de l'autel. La communauté chrétienne lui devait trop pour refuser cette preuve de dé-

férence à celui qui, par conviction ou par politique, s'était fait son protecteur, avant même de s'être inscrit parmi ses membres et d'avoir donné au monde le premier empereur chrétien.

Toutes ces figures, anges, apôtres, évêques, saints, saintes, empereurs et courtisanes couronnées, se détachent généralement en clair sur des fonds d'or, bleu saphir ou bleu turquoise, dont les couleurs n'ont, depuis quatorze siècles, rien perdu de leur éclat. L'on ne peut sans l'avoir vu de ses yeux, se faire une idée de la splendeur sans rivale de cette décoration, à laquelle rien de ce qui s'est fait depuis ne peut être comparé. L'art de la mosaïque a eu sa renaissance aux iv^e et v^e siècles. A partir de cette époque, il n'a fait que décliner. Ni les Byzantins, ni les Vénitiens du xi^e siècle n'ont retrouvé ce secret; ils n'excellent pas, comme leurs devanciers inconnus de Ravenne, dans cet art charmant qui consiste à faire d'une église un écrin de pierreries, à recouvrir les matériaux les plus grossiers d'un revêtement qui l'emporte en éclat, en velouté, en reflets chatoyants, en tons chauds et doux, non seulement sur la peinture à fresque, mais sur la miniature en velin du moyen âge, et sur les plus riches tentures de l'Orient.

On est confondu de l'entente des couleurs qu'avaient ces hommes, inexpérimentés sur tant d'autres choses. Mais ce talent-là, le sens des rapports des tons et de la décoration architectu-

rale, ils l'avaient au degré parfait, et personne ne les a ni surpassés, ni égalés en ce genre.

Est-ce pour mieux démontrer leur supériorité que, dans ce même sanctuaire de San Vitale, où l'on admire leurs chefs-d'œuvre, un horrible barbouilleur du XVIII^e siècle, à moins qu'il ne soit du XVII^e, s'est évertué à peindre l'intérieur de l'église en façon de trompe-l'œil, avec loges de théâtre simulées, colonnades, consoles, baldaquins, guirlandes détachées, anges qui montent vers le ciel et qui ont l'air de tomber de la coupole? Cette mauvaise plaisanterie date déjà de plus d'un siècle; quand, pour en faire justice, il ne serait même pas besoin d'un artiste, il suffirait d'un ramoneur.

* * *

La plupart de ces basiliques sont dans l'enceinte de la ville, enceinte infiniment trop vaste pour ce qu'elle doit contenir, car cette matrone a maigri en vieillissant; elle ne remplit plus sa robe de communiante. Il y a, dans le polygone irrégulier que forment ses antiques murailles, place pour bien d'autres choses que des maisons; il y a des jardins potagers, des prairies, des champs de blé, même des landes incultes. Au dehors, c'est le désert, le plus triste de tous, un désert humide et cultivé; pauvre culture, qui se réduit à quelques champs de riz; c'est le produit

des régions où règne la malaria ; le riz et la fièvre vont presque toujours de compagnie.

Des deux côtés de la route qui mène à San Apollinare in Classe, ces marécages artificiels ou naturels, on ne sait trop, s'étendent à perte de vue ; car ce sol se souvient qu'il a été autrefois la surface mouvante de la mer : il est imbibé d'eau comme une éponge, et les cryptes des basiliques pourraient servir de viviers ou de salles de bains.

Quoique le temps soit parfaitement beau, l'aspect est triste. Le vent du large courbe jusqu'à terre les petits arbres rabougris, des peupliers ou des saules, qui bordent le chemin, bien qu'ils ne lui aient jamais donné d'ombre ; la plupart ont déjà perdu leurs feuilles, tous ont les pieds dans l'eau.

La route blanche s'en va à perte de vue, presque en ligne droite, sur les plaines immenses que limite au sud la ligne de l'Apennin du côté de Rimini ; de temps en temps, la perspective est coupée par une digue de gazon qui sert de chaussée ; si par hasard il s'y trouve un chariot de campagne traîné par une haridelle efflanquée, la silhouette de la bête et de la voiture, qui se détache en noir sur le ciel, produit l'effet d'une apparition colossale et fantastique. Au loin, l'on voit grandir une construction qui a l'air de quelque chose, mais, à mesure que l'on approche, elle prend l'apparence d'une ferme délabrée. C'est

une des plus vieilles églises du monde, dédiée à saint Apollinaire, l'apôtre de Ravenne, et dont le nom « in Classe » rappelle qu'elle a été bâtie auprès de la mer, dont elle est éloignée aujourd'hui de quatorze kilomètres : cela fait juste un kilomètre par siècle. Son clocher, une tour ronde de hauteur médiocre, est fendu du haut en bas, bien qu'on y sonne encore les cloches ; son narthex démoli d'un côté est ouvert à tous les vents. On ne comprend pas comment cet édifice, formé de matériaux si médiocres, de briques mal cuites, a pu résister aux injures du temps et à celles des hommes. Comment cette mesure est-elle encore là, lorsque des mains qui n'étaient pourtant pas des mains de barbares ont éventré le Colisée et crevé le Parthénon ? Sans doute la solitude et l'abandon valent mieux que la célébrité pour la protection des monuments. A moins que ce ne soit un nouveau et dernier miracle de saint Apollinaire d'avoir conservé sa demeure en bon état. Non seulement pas une pierre de ses admirables mosaïques ne s'est détachée de la voûte, mais la vieille nef au plafond de bois a conservé intactes les reliques de son saint patron, mais les évêques de Ravenne ont pu, depuis le iv^e siècle, ajouter leur portrait à celui de leurs prédécesseurs, sans que cette série unique ait été interrompue. Voilà ce qu'a pu faire un pauvre édifice de briques qui tomberait en poussière au premier coup de canon.

Dans la ville de Ravenne, la même fortune a préservé miraculeusement les sarcophages de deux empereurs romains qui ne comptent pas parmi les plus illustres, Honorius et Constance III, encore intacts dans le tombeau-boudoir où leur sœur et leur femme, l'impératrice Galla Placidia, leur offre une hospitalité quatorze fois séculaire. Ce sont, dit-on, les seuls de ces cercueils impériaux qui n'aient pas été jetés à la porte de leur dernière demeure, et c'est vraiment dommage que le temps n'ait pas mieux placé ce témoignage inusité de respect. On prétend même que les cendres impériales sont encore enfermées dans leur urne de marbre. Mais je n'en voudrais pas jurer ; il serait trop extraordinaire que la curiosité humaine, qui va furetant partout, se fût abstenue d'y toucher.

Un autre cercueil plus intéressant, celui du roi des Goths, Théodoric, un des guerriers et des hommes d'Etat de son temps, a été délogé depuis longtemps du tombeau qu'il s'était construit dans l'espoir d'y dormir à perpétuité. Il avait été un grand roi et presque un bon roi pour un temps où l'on ne se montrait pas très exigeant en fait de vertus royales. Mais il était hérétique, et l'Eglise, qui pardonne tout excepté ce crime-là, a dispersé à tous les vents ses cendres ariennes, afin qu'elles ne puissent jamais se réunir au jour du jugement dernier.

Quant aux deux empereurs, leurs cercueils,

violés ou non, sont encore là où ils ont été déposés le jour de la cérémonie funèbre. De cette place où les voilà, ils ont pu assister à la décadence de Ravenne ; ils ont, en prêtant l'oreille au bruit des vagues qui allait s'affaiblissant de siècle en siècle, suivi pas à pas la marche rétrograde de la mer. Puis les hommes sont partis, et on les a oubliés.

* * *

Au delà de San Apollinare, le désert recommence, et le paysage reste le même, c'est-à-dire monotone et triste jusqu'à la célèbre Pineta, ou plutôt jusqu'au très peu qu'il en reste. La gelée et l'incendie ont, coup sur coup, dans un seul hiver malheureux, à peu près détruit cette œuvre des siècles, une merveille en son genre et presque un des grands monuments de la nature. Dante aimait à se promener dans cette « forêt obscure », pleine pour lui de visions infernales ou divines. Après lui, beaucoup l'ont admirée, et il est probable que personne ne la reverra plus ; car les vétérans sont morts, le très petit nombre de ceux qui sont restés debout ont dépassé l'âge mûr, et l'on ne voit nulle part s'élever la jeune génération qui pourrait les remplacer. L'aspect de ce désastre est lamentable. On dirait un champ de bataille d'où l'on a enlevé les morts et les mourants.

La voiture qui vous mène s'engage dans des

sentiers de traverse en casse-cou, qui se croisent en tout sens à travers la lande immense, à perte de vue jusqu'à la mer qu'on ne voit pas, bien qu'on croie l'entendre, puisque rien ne ressemble au bruit des vagues lointaines comme celui du vent qui passe à travers les pins. On roule dans la brousse, dont les branches dépassent parfois la tête des chevaux ; on chemine cahin-caha, on monte sur le dos d'une dune de sable pour redescendre dans un borbier, dont on sort comme l'on peut, non sans quelques éclaboussures. Et l'on va ainsi pendant une heure ou deux au travers de ce qui fut une des plus belles forêts du monde.

Pas d'autres êtres vivants que de petits ânes qui ont l'air de se porter fort bien, et de pauvres femmes, jeunes et vieilles, quelques-unes presque des enfants, qui disparaissent sous le faix de bois mort dont leurs épaules et leur tête sont chargées. Elles ont l'air triste, malade, mais elles ne tendent pas la main. Leurs traits sont beaux, leur profil très noble, avec quelque chose de fier et de farouche dans le regard.

Elles ressemblent dans leurs guenilles aux basiliques que nous venons de voir ; elles représentent comme elles une chose qui a été et qui n'est plus ; on dirait que, comme elles aussi, elles regardent au fond d'un passé lointain et que tout ce qui s'agite autour d'elles ne les concerne plus. Elles subissent la vie, puisqu'il le

faut, mais elles ont cessé de l'aimer. Pourquoi l'aimeraient-elles ? Qu'a-t-elle à leur offrir ? Ni espérance, ni avenir, rien que l'ennui de se survivre, et le lourd fardeau de la tâche quotidienne. Ces temples et ces femmes au visage romain sont bien de la même famille. Eux et elles sont tout ce qui reste aujourd'hui de la ville morte.

MARC DEBRIT.

Novembre 1889.



Henri II et sa famille

A SON AVÈNEMENT A LA COURONNE.

(1547)



AVEC Diane de Poitiers, l'altière maîtresse en titre, le connétable de Montmorency possède absolument le cœur du jeune roi Henri II, prince faible de caractère, qui remet tout son être aux mains de ces deux tuteurs. Le défunt François I^{er} avait ce défaut d'abandonner le pouvoir à des favoris ; mais il gardait du moins assez d'énergie pour les remplacer, quand leur politique cessait de plaire. Henri II reste fidèle à ceux qu'il a élus. Il s'entête dans sa confiance : il grandit, il règne, il meurt entre Diane de Poitiers et Anne de Montmorency.

A son avènement, Henri II avait vingt-sept ans, sa maîtresse quarante-huit, son favori cinquante-quatre.

Le nouveau roi ne se présentait pas avec toutes les qualités de François I^{er}, son père. Sans doute, au physique, il avait hérité de la beauté propre aux princes de la maison de France. Il était grand, fort, élancé, plein d'élégance dans la tournure, la tête fine et superbe, et le teint brun, comme si la longue captivité, qu'il avait subie en Espagne, lui eût imprégné le caractère et les traits du pays. En revanche, des dispositions naturelles de son père, le *Roi-Chevalier*, il n'a conservé que la vigueur corporelle, la souplesse, l'adresse, l'ardeur au combat, le goût pour les exercices de l'équitation, de la chasse et des tournois, où il excelle ; et même, ce sera sa perte. Mais il n'avait pas l'entrain intellectuel et moral, les vues généreuses du *Père des Lettres*. C'est un esprit étroit et sombre, malgré la culture reçue, malgré les goûts élégants de tous ces Valois. Fin connaisseur, quand même, en art et en musique, il se récréait au jeu du luth, et il compose des vers avec facilité, ayant accoutumé de consacrer aux lettres une heure par jour. Il aime les belles constructions de la Renaissance, digne émule, en cela, de son « compère », le connétable.

Au point de vue politique et religieux, Henri II n'aura pas plus de largeur d'idées que Montmorency. Le connétable a constamment cherché à

maintenir le royaume en bons termes avec l'Espagne, et à réprimer à l'intérieur les aspirations des premiers réformés. Si François I^{er} n'a pas consenti à partager toujours cette manière de voir, Henri II s'y trouve naturellement porté. Ce ne sera pas ce prince qui soutiendra jusqu'au bout la lutte héréditaire, et les belles entreprises d'antan en Italie. Il les continuera d'abord parce qu'elles font partie de la succession royale. Mais, moins avide de conquêtes, ou d'aventures, il laisse pressentir le jour où, sous son règne, les maisons d'Autriche et de Valois se réconcilieront, par le sacrifice des ambitions françaises dans la péninsule, et par la persécution religieuse au dedans du royaume.

Si la communauté d'idées et de sentiments unit le connétable au roi Henri II, l'intérêt le rapproche de la jeune reine, Catherine de Médicis. Montmorency passait pour avoir désapprouvé l'alliance du fils de France avec une fille de marchands, et conseillé au prince de répudier sa femme comme stérile. Cependant, il n'a cessé, dès le début, de correspondre affectueusement avec Catherine, qui l'invitait à ne lui plus écrire en « syrimonye ». De même que Henri II est parrain d'un des fils du grand officier, elle est marraine d'une des filles. Pendant la disgrâce de Montmorency, à la fin du règne de François I^{er}, les rapports s'étaient améliorés encore ; le baron exilé envoyait à la princesse, du fond de ses ter-

res, des remèdes contre la stérilité, qui réussirent, il faut le croire. La princesse, en retour, le comblait d'égards, et, au mois de septembre 1546, elle recommandait à son cousin, le duc de Florence, les jeunes neveux du connétable, Coligny et d'Andelot, qui faisaient en Italie un voyage d'instruction et d'agrément pour compléter leur éducation.

A l'avènement de Henri II, il ne saurait être question de divorce. La fécondité a assuré le trône à Catherine. A partir de 1543, la princesse donne, chaque année, pour ainsi dire, un héritier à la couronne. Elle n'en est pas plus puissante. Les reines font petite figure, du vivant de leur mari ; ce n'est qu'en temps de veuvage et de régence qu'elles tiennent un rang mérité. En attendant ce moment, l'astucieuse Italienne, élevée à l'école du malheur, se borne à réserver ses droits. Se faisant petite et modeste, elle s'efface devant Diane de Poitiers, la hautaine favorite, qu'elle appelle respectueusement « Madame ». Elle ne tente aucune opposition contre le connétable. C'est sur lui qu'elle compte pour se maintenir en bons termes avec son mari ; c'est à lui qu'elle recourt pour avoir des nouvelles du roi en campagne. Elle en souffre sans doute intérieurement, mais elle se laisse protéger et même diriger par son puissant « compère ». Leur correspondance montre combien l'autorité du premier ministre s'impose aux royaux époux.

La politique allie Catherine et Montmorency. On les soupçonne de se concerter pour susciter à Diane de Poitiers des rivales de second ordre. Parmi ces dernières, une Ecossoise, lady Fleming, eut prise sur le cœur du roi, qui eut d'elle un fils. La reine et la favorite en titre, également inquiètes cette fois, s'entendirent pour chasser Milady. La Cour est un foyer d'intrigues amoureuses.

Dans ce ménage à trois ou à quatre (il y faut faire rentrer le roi, la reine, Diane et Montmorency), la paix n'était troublée par aucun des partenaires. Ils constituent une famille étrange, irrégulière, mais bourgeoisement unie. Un même soin les absorbe tous, celui des enfants de France. Ils en remettent l'éducation à des amis communs, M. et M^{me} d'Humières, parents eux-mêmes d'une nombreuse famille.

A leur avènement, le roi et la reine ont deux enfants, le Dauphin (François II), né en 1543, et Madame Elisabeth, âgée de deux ans. De 1547 à 1554, suivront, d'année en année, sans compter les enfants morts en bas âge, Madame Claude, le duc d'Orléans (Charles IX), le duc d'Angoulême (Henri III), Madame Marguerite (la reine Margot) et le duc d'Anjou, celui-ci filleul du connétable. Rien de curieux comme la sollicitude de Montmorency pour ces petits princes. Il entretient à leur sujet, avec ses cousins d'Humières, une correspondance journalière. Il leur dicte les pres-

criptions des parents ; il les questionne sur l'état des enfants ; il fixe les itinéraires qu'ils doivent suivre afin d'éviter les épidémies, les séjours qu'ils doivent faire dans les résidences du roi ou les siennes propres.

Il leur envoie des nourrices, choisies expressément par lui-même, des bonnes, des médecins. Madame Elisabeth a-t-elle la rougeole, vite il adresse au gouverneur un remède, avec le moyen de s'en servir : surtout qu'on ne le mette point « dedans l'eau chaude ». Le Dauphin (François II) se trouve déjà tourmenté des humeurs qui minent sa santé et causeront sa mort. « Voiant cette malladye procéder d'acumulacions d'humour, provenues à faulte de se moucher, écrit le connétable, il est bien besoing que, pour l'advenir, vous y pourvoiés et ne l'espargnés point en cela ». Voilà bien l'office d'un connétable de France, de faire moucher un enfant ! D'autres précautions sont à prendre. « Surtout vous prie, mande-t-il au gouverneur, que vous gardés bien de ne le laisser point sortir, car entendés que cette maladie-là est dangereuse au froit ». Le duc d'Orléans est malade à son tour ; le connétable lui fait changer de nourrice. La petite Madame Claude donne des inquiétudes ; le connétable lui envoie son propre médecin. Comme on le voit, ces rejetons des derniers Valois et des Médicis avaient beaucoup de peine à vivre.

On peut croire que Montmorency faisait

preuve d'une telle sollicitude par dévouement pour la maison de France ; on conviendra aussi que la fibre paternelle doit être singulièrement développée chez l'auteur de onze enfants. Il sait bien que ce dévouement lui attire la confiance du roi, très bon père, de la reine, très bonne mère. Enfin il se ménage l'avenir. Il cherche à procurer des agréments aux petits princes. Quand ils voyagent, il les fournit de chevaux, de litières, de *chariots branlants* ou coches perfectionnés. Il spéculé sur une coquetterie précoce. Madame la connétable est fort satisfaite de son tailleur ; le connétable l'envoie faire les *corps* ou corsages des petites princesses. Il veut mériter leur gratitude.

Les princes lui rendent son affection, s'amusant à l'appeler tantôt *mon mari*, tantôt *ma femme*. Madame Claude lui réclame des *popines* ou poupées, de petits bonshommes et de petites femmes. Montmorency ne se fait pas prier ; il offre d'assez bonne grâce de menus cadeaux au dauphin. Il rentre mieux dans son caractère de connétable de surveiller la compagnie d'hommes d'armes du futur roi, dont le sous-lieutenant est le fils d'Humières. Montmorency aidait activement dans leur tâche le gouverneur et la gouvernante des enfants de France, ses bons parents et amis. A son grand regret, M. d'Humières étant mort, il le remplaça par M. d'Urfé, ancien ambassadeur à Rome. Pour distraire les jeunes princes de ces graves figures, on élevait

près d'eux des enfants d'honneur étrangers, recommandés par le connétable, tels que les fils et filles du comte Pic de La Mirandole, le fils du duc Gonzague de Mantoue. En 1548, la petite reine d'Ecosse, Marie Stuart, viendra compléter cette société enfantine.

C'est ainsi que le connétable se maintient dans les bonnes grâces du roi et de la reine, et balance l'influence de Diane de Poitiers. Après eux, il faut songer aux princes du sang. Comme il doit lutter contre la maison de Guise, soutenue par la favorite, Montmorency devient forcément l'allié des princes de Bourbon, en rivalité avec cette famille lorraine...

Le combat singulier, que le *coup de Jarnac* a rendu célèbre, est le premier engagement des hostilités entre les grands du royaume...

Le règne de Henri II commence par ce duel, fâcheux pour le prince ; il se terminera par un tournoi funeste. Cette époque est étrangement mêlée de scènes d'amour, de fêtes somptueuses et de sanglantes tragédies. Les temps brillants et troublés d'une fin de dynastie s'annoncent ; la rivalité de Guise et de Montmorency, qui doit précéder celle des Lorrains et des Bourbons, éclate dans le bruit des réjouissances, des fanfares, des tournois, le cliquetis des armes et la poussière de l'arène.

FRANCIS DE CRUE.

(*Anne de Montmorency*, t. II,
Paris, 1889.)

Vers à chanter.

Dans les bois tout en fleurs reviennent les oiseaux ;
Leur chant a réveillé l'écho de la clairière,
Le soleil printanier les baigne de lumière ;
 Partout, c'est leur vol sur les eaux ;
Dans les bois tout en fleurs reviennent les oiseaux.

Dans les bois reverdis ont niché les oiseaux,
Et, pour faire aux petits une couchette douce,
Leur bec a déchiré l'aigrette des roseaux,
Arraché plus d'un brin au vert tapis de mousse :
Dans les bois reverdis ont niché les oiseaux.

Les bois jaunis n'ont plus d'oiseaux ;
Aucun chant ne s'envole, et pas même un bruit d'aile.
Au doux coin des amours, nul n'est resté fidèle ;
Le vent seul des taillis agite les réseaux :
Les bois jaunis n'ont plus d'oiseaux.

EM. DELPHIN.



Mon village.



QUI est-ce qui connaît mon village ?

La grande route, bordée par les poteaux du télégraphe, le laisse de côté à trois kilomètres de distance ; le chemin de fer en passe assez loin pour qu'il n'ait eu à souffrir ni des remblais et des tranchées, ni du flot des promeneurs que les trains emportent chaque dimanche à certaines auberges campagnardes.

Le voyageur qui observe peut néanmoins l'apercevoir de la portière de son wagon et il doit se demander : « Qui donc a eu l'idée de venir habiter là-bas cette solitude et comment fait-on pour y vivre ? »

Mon village étant tout au bout d'une impasse, personne ne le traverse pour aller nulle part, et, quand on y va, c'est ordinairement sans s'y arrêter. En revanche, s'il faut le connaître pour en prendre le chemin, on ne saurait y aller sans désirer y revenir. Ses points de vue ne sont pas célèbres comme beaucoup de ceux qui bordent notre Léman ; le Mont-Blanc n'y domine pas sa chaîne à l'horizon, les torrents écumeux et terribles n'y creusent point de gorge sombre, aucun escarpement de rocher n'y donne le frisson ou

le vertige, les cochers n'y promènent pas les nobles étrangers qui voyagent en Suisse par un mondain acquit de conscience.

Pourtant mon village a des points de vue étendus, ravissants, reposants et doux comme un paysage de Claude Lorrain. Il a des groupes d'arbres dont un grand artiste a dit : « Ah ! si Corot pouvait les voir ! » Il a des jardins et des bosquets où Rousseau lui-même se fût peut-être trouvé heureux. Le soleil s'y lève, en sortant d'une vaste plaine que dominant quelques grands pins ; quand il se couche, il illumine la Dent du Midi, la plus lointaine d'un cirque de montagnes échelonnées les unes derrière les autres comme pour le plaisir des yeux.

Du promontoire où il est planté, au confluent d'un fleuve et d'une petite rivière, mon village contemple, du haut de ses vergers en pente, le cours sinueux de ces eaux qui n'ont ni la même couleur ni la même allure. Le fleuve, au pied de ses hautes falaises, coule calme et grave ; assez vieux déjà pour n'être point pressé d'arriver à sa fin ; la rivière, toute jeune et sémillante, court sans cesse, gazouillant sur son lit pierreux que bordent des touffes de reines des prés, d'épilobes roses et de saules, d'où s'élancent les troncs minces des peupliers.

Et quand le soleil pique des notes éclatantes dans cette eau cristalline et verdâtre ; quand il éclaire les arches des deux ponts en pierre qui

enjambent ce ruisseau qu'un enfant parfois passerait à gué; quand le vent fait frissonner les feuilles des peupliers, et que les faneurs et les bergers s'appellent ou chantent dans les prairies, c'est un paysage du XVIII^{me} siècle qu'on revoit, c'est M^{me} Deshoulières qu'on entend vous parler « des prés fleuris qu'arrose la Seine. »

Pour descendre sur ces berges, mon village a des sentiers bordés de haies où les aubépines, les troènes et les clématites fleurissent aux beaux jours, et où, quand vient l'hiver, les merles au bec d'or viennent piquer les fruits sauvages. Le plus large de ces chemins mène au moulin — un moulin qui ferait belle figure dans un décor, et dont le meunier joue de la flûte, — puis s'enfonce dans de grands bois pour aller rejoindre la route cantonale.

Les nobles voyageurs ne viennent admirer ni ces horizons paisibles, ni ces eaux transparentes, ni ce moulin, mais les poètes et les peintres y trouvent ce qui les charme et ils ont su redire dans leurs chants et dans leurs tableaux les beautés de mon village.

Le voyageur qui regarde par la portière du wagon se demande : « Comment peut-on vivre dans ce coin perdu ? »

On vit là comme dans tous les lieux habités par des hommes, des femmes et des enfants, c'est-à-dire qu'on travaille pour arriver à un but, qu'on pleure, qu'on rit, qu'on se lamente ou

qu'on chante, que les jeunes montent la colline en souriant à toutes leurs illusions, et que les vieux la redescendent avec plus ou moins de regrets ou de résignation. Dans mon village, comme dans les villes grandes ou petites, il se passe des drames terribles et des comédies désopilantes, des tragédies et des idylles. On y trouve des cœurs droits et naïfs que les méchants trompent avec joie et dédain, des âmes vannées par toutes les secousses de la vie, des esprits assez bornés ou assez secs pour s'accommoder de leurs misères et de celles des autres.

Pour être un coin perdu, mon village n'est pas un trou sans ressources et sans richesses. Il possède au contraire beaucoup de choses que bien d'autres pourraient lui envier. Sa vieille église, bâtie avant la Réforme, n'a pas l'aspect froid et raide dont les protestants se contentent trop souvent. Dépouillée de son grand autel et de son confessionnal, elle a gardé l'enfoncement mystérieux de ses chapelles, et l'ogive ombragée de vigne de ses vitraux. Ses deux cloches, sur lesquelles soufflent les tempêtes et tombent les averses, carillonnent au grand air en vraies cloches campagnardes, et, à leur appel, M. le pasteur, en robe et en rabat, sort du jardin de la cure, traverse le préau, arrive au porche et entre dans le temple du Seigneur, suivi des fidèles qui l'escortent. M. le pasteur est un des trésors que recèle mon village, mais il est tellement mo-

deste que nous lui ferions de la peine en racontant toutes ses vertus. Contentons-nous de le faire sourire, de ce sourire si jeune sous ses cheveux gris, en vous avouant tout bas qu'il joue admirablement du violoncelle, et que, du haut de sa chaire, il chante plus fort et plus juste que tous ses paroissiens.

A côté de l'église, mon village possède une école pour les très petits enfants sur la tête desquels M. le pasteur vient souvent poser sa main, — c'est un de ses gestes familiers — et plus loin, il y en a une pour les grands, qui, souvent moins sages que les petits, trouvent la grammaire et l'arithmétique bien assommantes, emportent des hannetons sur les pupitres, suivent le vol des mouches bien plus que les figures au tableau noir, écoutent le chant des coqs et le bourdonnement des abeilles, bien mieux que la voix du magister.

Mon village possède trois belles fontaines aux vastes bassins en pierre de roche, où de larges goulots déversent une eau fraîche qui ne tarit jamais, et arrive tout droit de la montagne. En s'écoulant des trois fontaines, elle forme un ruisseau qui s'en va, serpentant à travers les prés, presque caché sous des touffes de cresson, de menthe, d'autres fleurs amies de l'humidité. Ce ruisseau n'est point un ruisseau jaseur qui s'en va racontant à ses bords les propos qu'il a entendus.

Dans mon village pourtant, comme dans les autres, la fontaine et le four sont les lieux les plus propices aux longues causeries, aux confidences, aux cancans. Les ménagères, en allant y puiser leur eau ou laver leurs légumes, les bergers et les bergères en faisant boire leurs troupeaux à l'aurore ou à la nuit tombante, les lavandières surtout aux grands jours de lessive, n'y laissent point chômer leurs langues, et ce que mon ruisseau ne redit pas, un tragique ou un comique en pourrait bien tirer profit.

Mon village a aussi un château. Ce n'est pas le sombre donjon du moyen âge qui disait à ses vassaux : « Je vous protège ! » mais en les faisant trembler. Ce n'est pas non plus le palais prétentieux du parvenu, plus fier, plus arrogant que le noble du donjon. C'est une vaste maison de style italien, aux lignes sobres, harmonieuses et élégantes. Ses deux ailes basses, les terrasses et les escaliers de ses parterres qui s'étalent au versant de la colline sont bordés de balustres en pierre blanche, enfouis dans des fouillis de roses sur lesquels tombent les pétales épais de grands citronniers.

Ces citronniers ont vécu à Versailles. Quand les sans-culottes coupèrent la tête aux beaux messieurs et aux belles dames qui en avaient respiré le parfum, ces pauvres arbres, ne se sentant plus dans leur monde, vinrent se réfugier dans la solitude de mon village. Ils s'y trouvent heureux

et continuent à fleurir dans leurs grands vases de terre vernissée qui portent en relief la couronne de France et la fleur de lis.

Gœthe a goûté de leurs fruits et les a chantés.

Mon village n'est pas formé d'une longue lignée de maisons appuyées les unes aux autres et s'ôtant mutuellement la vue et le soleil. Il est éparpillé du côté de bise au côté de vent, du levant au couchant, comme si l'on eût semé ses maisons « à la volée » dans les courtils et les vergers. Ses rues pavées de petites pierres, — ce qui prouve son ancienneté — tournent, virent, courent en zigzag sans souci de la ligne droite, ni des trottoirs que certains villages élégants ont cherché à établir. Les maisons sont recouvertes en tuiles courbes. Contre leurs escaliers extérieurs grimpent des treilles et des arbres en espaliers, devant leurs portes picorent des poules et de beaux coqs toujours galants et fanfarons.

La plus belle peut-être de ces maisons, c'est l'auberge.

Oh ! pour l'auberge, c'est une merveille. Elle n'a pas de pavillons en treillis verts où les citadins viennent s'empiler, le dimanche, comme des poulets dans une cage ; elle n'a pas de « chambre à boire » ornée de chromolithographies éclatantes, mais sa belle cuisine, sa salle fraîche et propre ouvrant sur le verger où les tables s'abritent sous les sureaux, son vin et ses omelettes sont connus des artistes et des gens d'esprit.

Son enseigne, suspendue au-dessus de la porte à une potence en fer forgé, ne représente ni un cheval blanc, ni un lion d'or, ni une truite, ni un faucon, ni aucune bête ancienne ou moderne. On y lit tout bonnement : *Au vert bocage*, et ce nom, c'est tout une histoire, celle de l'hôtesse.

Figurez-vous donc..... Mais c'est trop long à dire aujourd'hui. Nous conterons l'histoire du *Vert bocage* une autre fois.

JEAN DESROCHES.

(*Nouvelles silhouettes genevoises.*)



Un terrible châtelain.

— Halte! où courez-vous donc, fillette
Aux cheveux bruns, aux grands yeux noirs?
Est-il permis, ainsi seulette,
De rôder autour des manoirs?

— Beau sire! faites-moi passage.
Ma mère est malade, et je cours,
Vite, vite, jusqu'au village
Aux amis demander secours.

— Ta mère est malade? J'en doute.
Et pour une bonne raison:
Je viens de la voir sur la route,
Qui regagnait votre maison.

— Beau sire, parmi la fougère
J'ai perdu mon collier béni ;
Pour le retrouver partout j'erre
Avant que le jour soit fini.

— Fillette, vous faites un conte ;
Prenez garde, on ne trompe pas
Si facilement un vieux comte
Qui connaît ses gens ici-bas.

« Je sais que certain de mes gardes
De grâce n'est pas dépourvu,
Et que parfois tu le regardes...
Oh! ne nions pas, je l'ai vu!

« Je sais qu'avec sa plume blanche,
Quand il passe, à le voir marcher
Le corps droit, le poing sur la hanche,
Chacun dit : « Ah! le bel archer! »

« Je sais qu'auprès de la fontaine
Fillettes vont le voir passer,
Et que surtout une certaine
Le suit des yeux sans se lasser.

« Je sais que, lorsque je chemine
Avec lui par les verts sentiers,
Près d'une certaine chaumine
Il me fait passer volontiers.

« Que la fillette qui l'habite,
Au pas lourd et retentissant
De nos chevaux paraît bien vite,
Et nous salue en rougissant.

« Je sais qu'au pied de ma tourelle,
A cette heure il rêve, en chantant,
Beau pastoureau, sa pastourelle
Qui ne vient pas et qu'il attend.

« Or la fille de la fontaine,
Celle qui paraît sous son toit,
Et celle qu'à l'heure incertaine
Du soir il appelle : c'est toi!

« Ah ! vous croyez que sans entrave
On peut détourner un soldat !
Et mentir, chose encore plus grave,
A son vieux châtelain... oui-da !

Je vous arrête et ma sentence...
— Beau sire ! ayez pitié de moi !
— Oh ! pas de larmes, pas d'instance !
Je déteste les cris d'émoi.

« Pour que chacun ait connaissance
Qu'un menteur est toujours puni,
Demain vous ferez pénitence
Devant mon peuple réuni.

« Puis, pour vous ôter toute envie
De plus longtemps me l'arracher,
Au fond de ma tour, pour la vie,
Je vous enchaîne..... au bel archer.

« Mon chapelain, homme fort sage,
Bénira très bien vos amours,
Et pour fêter le mariage,
Je veux qu'on s'amuse huit jours.

« Car les vieux ont l'âme ainsi faite
 Quand des amours plus n'est le temps,
 Qu'ils se font toujours une fête
 De bénir l'amour des enfants.

MARC DORET.



*Comment un poète devint célèbre
 en trente minutes.*

L'autre soir, je lisais le dernier volume de Coppée: *Mon franc parler*. Dans un article consacré au théâtre des poètes, l'auteur s'exprime ainsi :

« Il a cependant pour lui, le jeune poète, une chance, un numéro à la loterie. C'est le succès au théâtre qui donne la gloire en un jour. J'en suis la preuve. Le 14 janvier 1869, à neuf heures du soir, j'étais un petit employé des bureaux de la guerre, et il me manquait toujours quarante sous pour équilibrer mon budget. A neuf heures et demie, on avait joué le *Passant*, et j'étais une sorte de personnage. »

Il s'est passé déjà un quart de siècle depuis cette mémorable soirée. Mais je m'en souviens aussi nettement que si c'était hier. Je puis en parler presque avec autant de détails et le même

enthousiasme que notre vieux barde national, Albert Richard, lorsqu'il narrait, au bout de quarante ans, la bataille d'Hernani, aux Français, d'où il avait remporté force horions à la gloire de Hugo.

C'était donc le 14 janvier 1869. Je me promenais, au quartier latin, avec mon ami E. Schuré. En passant près de l'Odéon, nous nous arrêtâmes devant l'affiche du jour. Elle était extraordinaire, même pour cette époque où la poésie jouait un rôle bien plus brillant qu'aujourd'hui. Elle annonçait, pour ce soir-là, trois pièces en vers, de trois poètes différents. Cinq actes nouveaux en vers, il y avait de quoi tenter les amoureux de poésie. Je l'avoue, nous nous décidâmes à prendre nos billets surtout pour la pièce principale en trois actes. Elle avait un titre assez éclatant et très psychologique : *les Droits du cœur*. Son auteur, Léopold Laluyé, était déjà connu par une ravissante idylle souvent représentée au Théâtre français, et toujours applaudie. Je veux parler d'un lever de rideau portant le titre bien suggestif de : *Au printemps*. Les deux autres pièces annoncées étaient *le Passant* et la *Comédie de l'amour*, chacune en un seul acte.

D'après ce qu'on nous affirma, dans un café voisin, l'auteur de la *Comédie de l'amour* était Jean Duboys (il devenait furieux quand on ne prononçait pas Duboïsse), un poète connu sur-

tout dans le monde des étudiants et des Bohèmes. Il avait du talent, mais une originalité qui allait jusqu'à la folie. Il est mort, si je ne me trompe, quelques années plus tard, dans une maison de santé. Ce pauvre amant de la Gloire n'a jamais joui des faveurs de cette grande capricieuse. L'auteur du *Passant* était encore moins connu que Duboys. On savait qu'il avait publié un ou deux volumes prônés par la petite église des Parnassiens. Mais ni son *Reliquaire* ni ses *Intimités* n'avaient eu plus de succès que d'autres volumes de vers édités aux frais de leurs auteurs. J'avais cependant le souvenir d'une pièce de Coppée, qui m'avait paru neuve et plus forte que ne le sont d'habitude les pièces d'occasion. C'était une quarantaine de vers à propos de l'Exposition universelle de 1867. Mais de là à supposer que Coppée deviendrait un des principaux poètes de notre époque, il y avait loin. On ajoutait, à propos de Coppée, qu'il était très fortement protégé par une actrice célèbre de l'Odéon, qui avait fait tous ses efforts pour que la pièce, dans laquelle le principal rôle lui était réservé, fût jouée sans dormir des mois entiers dans les cartons de la Direction.

Le soir, en entrant au théâtre, nous rencontrâmes un des amis de Schuré, M. Bossert, maintenant inspecteur général de l'instruction publique. Nous prîmes place tous les trois au parterre qui, dans ce temps-là, était encore un

vrai parterre, et n'avait pas été refoulé par les fauteuils d'orchestre jusque vers les loges.

La salle était médiocrement remplie et ne semblait point enthousiaste des nouveautés qu'on allait lui présenter. On commença par la grande pièce. Hélas ! Il s'agissait de la lutte entre les droits du sang et les droits du cœur. Une jeune fille avait été adoptée par un célibataire, à l'âge où elle ne pouvait connaître son véritable père. Celui-ci revenait subitement, et il semblait que la jeune fille voulût obéir à la voix du sang plutôt qu'à celle du cœur. Je n'ai jamais relu, ni revu la pièce qui, je crois, n'a plus été jouée. Mais, autant qu'il m'en souvient, les vers étaient durs et plats, les scènes monotones et d'une sentimentalité qui touchait au ridicule. Le parterre se tordit quand, à la fin du second acte, le vieux bonhomme, désespéré de voir sa fille adoptive prête à l'oublier, s'écria, parlant à sa gouvernante :

Le temps est beau,
Je m'en vais faire mettre un crêpe à mon chapeau.

Ces deux rimes, terminant un acte long et ennuyeux, provoquèrent des rires qui devinrent absolument fous lorsqu'un loustic ajouta :

Prendre un fiacre et porter cette pièce au tombeau.

C'en était fait. Jamais le pauvre Laluyé ne se releva de cette chute éclatante. Le troisième acte

fut joué au milieu des rires et des conversations des spectateurs.

Je ne dis rien de la *Comédie de l'amour*, qui ne valait ni mieux ni pis que beaucoup d'autres pièces en vers. C'est pour parler du *Passant* que j'ai pris la plume.

Le public était fort mal disposé, et je m'imagine que le poète a dû avoir un moment d'angoisse, qui ne dura pas longtemps, il est vrai.

Les trois coups du régisseur se firent entendre. Puis la toile se leva. Le décor était tout simplement splendide, et s'accordait peu avec les habitudes d'économie de l'Odéon. L'actrice principale avait, sans doute, exigé ce cadre magnifique pour le petit drame de son poète préféré. C'était un paysage lunaire, sous un ciel plein d'étoiles. Tout au fond, sur l'arrière-plan, on apercevait vaguement Florence. Une villa italienne s'élevait sur la droite, avec sa véranda couverte de fleurs et de verdure, d'où descendait un escalier de marbre.

Et pour rendre vivant et palpitant ce tableau d'un rêve shakespearien, une femme divinement belle ! C'était Agar, dans tout l'éclat de la trentaine, avec ses traits de statue antique, taillée dans le marbre le plus blanc de Paros, ces cheveux, qu'on ne pouvait voir sans songer à la Belcolore de Musset :

De tes longs cheveux noirs, tu m'as fait un linceul ;

et surtout ces épaules, cette gorge, qui rappelaient non la frêle Vénus athénienne, mais la puissante et voluptueuse Astarté sémitique. Dans son déshabillé de satin blanc, accoudée sur la rampe de la terrasse, elle contemplait, rêveuse, le paysage.

A elle seule, cette scène valait une pièce. Je craignais presque, bien à tort, que le poète ne vînt gâter cette impression unique par des vers fades et banals. Mais, lorsque, de sa voix profonde et douce d'alto, l'actrice eut dit son premier vers :

Que l'amour soit maudit ! Je ne puis plus pleurer...

et le reste de son monologue émouvant, jusqu'à

Hélas ! et j'ai perdu jusqu'au secret des larmes !
Oh ! comme je suis triste !...

je fus pris. Impossible de résister, et je sentis que toute la salle se livrait aussi à ce charme souverain de la vraie poésie.

Et que dire, lorsque, dans la coulisse, on entendit, accompagnée en sourdine, l'exquise chanson de Zanetto, mise en musique par un *jeune* de cette époque, par Massenet ?

Mignonne, voici l'avril !
Le soleil revient d'exil...

Ce fut comme un ravissement d'ouïr cette voix fraîche et jeune, chantant un air dont

chaque note paraissait un hymne nouveau à la poésie et à l'amour.

Mais l'étonnement devait croître encore. On vit tout à coup s'approcher le chanteur (entre nous, je ne crois pas qu'il ait chanté lui-même son air). C'était Zanetto, le jeune musicien, avec sa guitare, et son grand manteau traînant dans l'herbe. Un cri d'admiration se fit entendre dans la salle. Le rôle était joué par Sarah Bernhardt (25 ans de moins qu'aujourd'hui), une actrice encore peu connue alors. Je l'ai revue souvent depuis, mais jamais elle ne m'a ravi comme ce soir-là. C'était le plus beau type d'adolescent que j'aie vu. Sarah Bernhardt a quelque chose de l'androgynie, et l'on comprend combien ce rôle devait lui convenir. Ses jambes élégantes aux attaches fines, son buste mince, mais ferme, son cou dégagé comme une tige de fleur rare sortant d'un pourpoint évasé, sa figure légèrement émaciée et mate, ses cheveux d'or tombant sur son col de velours, tout faisait d'elle le jeune homme idéal et divin auquel rêvent les jeunes filles.

Et quand, de sa voix d'alors, presque timide, n'ayant pas encore le son un peu lourd et trop vibrant de l'or, mais ressemblant plutôt à celui d'une clochette d'argent, elle commença :

Vivent les nuits d'été pour faire un bon voyage...

je ne pus plus me contenir et je m'écriai à mi-

voix : C'est une scène de Shakespeare avec des vers de Musset ! Cela résumait mes admirations de l'époque.

Je ne veux pas raconter la pièce entière. Chacun la connaît. Mais, après les alexandrins à grand plumet des romantiques, l'oreille était étonnée et charmée de ces vers simples, émus, sans phrases, sans rien qui sentît l'artificiel. Oh ! comme je me souviens encore, ainsi que d'une douce harmonie champêtre, des conseils de Silvia :

Non, Zanetto, restez le doux coureur d'avril,
 Que toujours, à travers les campagnes vermeilles,
 Bourdonne votre luth comme un essaim d'abeilles,
 Et, quand le ciel sera trop noir, allez-vous-en
 Chez le vieux châtelain ou le bon paysan,
 Et reprenez après votre éternel voyage.
 Enfin, si, traversant la place d'un village,
 Par un riant matin de la jeune saison,
 Vous voyez, travaillant au seuil de la maison,
 Une humble et pure enfant aux yeux de fiancée,
 C'est là qu'il faut borner la route commencée :
 Vivez-y les longs jours calmes d'un moissonneur,
 Et vous verrez, ami, que c'est là le bonheur.

.

Nous avons aujourd'hui l'habitude de vers semblables, qui nous caressent doucement l'oreille, et n'ont rien du coup de fouet des tirades de Hugo. Mais, en 1869, c'était du nouveau, de l'inattendu, et surtout de *l'inentendu*. C'était de l'eau fraîche, puisée à une source vive, coulant d'un rocher en plein bois, à travers la mousse.

Et les deux actrices ! Je ne crois pas qu'elles aient jamais si bien joué depuis. Elles s'entraînaient mutuellement, et leur cœur battait à l'unisson du jeune poète, et de tous les jeunes que nous étions, partout dans la salle. J'ai passé là une demi-heure de complète félicité idéale. Je suis encore reconnaissant envers le poète et ces deux femmes, qui m'ont procuré un de ces instants qu'on n'oublie plus, et desquels on dit : Oui, cela valait la peine de vivre ! Hélas ! qu'ils sont rares, ces moments, et comme l'horizon s'obscurcit dès qu'on a dépassé l'endroit indiqué par le poète :

Nel mezzo del cammin di nostra vita.

Je ne veux pas décrire l'enthousiasme des spectateurs à la fin de la pièce. Il était peut-être moins bruyant qu'on aurait pu le supposer. Mais il était d'autant plus profond. Chacun se disait : Un poète nous est né.

Albert Wolf, qui se trouvait à quelques pas devant moi, était ravi. Aussitôt la représentation terminée, il écrivit, dans un café voisin, je crois, une chronique pour le *Figaro*, où il proclamait le grand succès du *Passant*.

A 9 heures, comme dit Coppée, il n'était encore qu'un simple employé, rimant à tous ses loisirs. A 9¹/₂ heures, il était quelqu'un. Le lendemain, il était célèbre, et son nom courait toutes les bouches.

De bonnes fées ont bercé le poète. Cela est certain. Sans M^{lle} Agar, il eût, sans doute, percé moins vite, et d'une façon moins brillante. Personne mieux que lui, le charmant et doux conteur, ne le sait et ne s'en souvient. Cette aube de gloire a eu bien des lendemains. Mais, n'est-ce pas, cher poète, qui êtes maintenant arrivé au sommet, cette soirée du 14 janvier 1869, où vous débutiez, jeune et plein de longs espoirs, est encore un de vos plus doux souvenirs ? Elle l'est aussi pour moi, pour tous ceux qui vous applaudissaient, vous, l'inconnu d'alors, le poète aimé de tous aujourd'hui. Et nous avons pu constater combien il disait vrai, celui qui assurait que rien n'était plus doux que les premiers rayons d'une gloire naissante.

TH. DROZ.



Cloches de Salvan.



Salvan, la paroisse était sans cloches. Les anciennes avaient fait leur temps, elles dataient de 1250, et il y avait déjà cent ans que la dernière s'était fêlée en carillonnant un baptême.

Depuis vingt-cinq ans on parlait d'en faire de neuves.

Le curé s'adressa enfin à l'évêque, le châtelain à son conseil de commune. L'évêque répondit qu'il ferait son possible, le conseil qu'on verrait voir, — ce qui fut protocolé par le greffier et inscrit au procès-verbal. Enfin les gens s'aidèrent, après bien des paroles. Les cloches neuves furent commandées : deux belles cloches brillantes et sonores, une petite pour le carillon, une grosse pour sonner la volée; elles arrivèrent à la Chandeleur. On les monta par les bois, comme on put, la route était mauvaise, et l'on n'y passait guère qu'à mulet. Depuis longtemps aussi, il était question d'en faire une autre. Quant aux cloches, on dit dans le pays qu'il fallut quatorze hommes pour faire avancer la grosse, encore eurent-ils assez de peine. Mais lorsqu'il s'agit de les placer, le curé Guernon et le châtelain Marcolaz eurent chacun une idée, et malheureusement ce ne fut pas la même.

— Il faut placer la grosse cloche du côté du couchant, avait dit le châtelain, car par là, ça renvoie mieux le son, à cause de la bise.

— Au levant, c'est plus à l'abri de la pluie, et puis la charpente est plus solide, avait dit le curé.

Le fait est que la cure était au levant, et la maison du châtelain au couchant; l'un et l'autre étaient flattés d'entendre la grosse cloche appeler les gens à l'office et de la voir gaillardement sauter en branle rien qu'en levant la tête.

Chacun avait donc là son intérêt particulier ; s'ils parlaient de l'intérêt public, c'était par habitude. A Salvan, c'est un peu comme partout : on ne fait bien ses petites affaires qu'en ayant l'air uniquement occupé du bien de la commune.

Peut-être se seraient-ils entendus à la fin, mais le châtelain était soutenu par son greffier, et le curé avait pour lui le marguillier, Jean Renaud, puis sa servante Allyssie. Chacun persistait donc et soutenait son dire.

Voyant cela, Desbaillet, dit Paillasse, maçon de son état, et chargé de l'ouvrage, ne savait auquel entendre ; aussi depuis quinze jours passait-il le temps au cabaret, pour voir venir et laisser faire.

Pâques approchait, on était au dimanche des Rameaux, et les cloches n'étaient pas placées. Le curé tenta un coup de fortune, car il avait de la tête. On dit qu'il fit écrire par l'évêque au conseil de commune, bien que la chose fût niée plus tard par sa servante. Il est certain que les cloches furent montées au clocher la veille de Pâques, et que la grosse fut placée au levant. On l'entendait bien, si vous voulez, dans toute la vallée, mais depuis le jardin de la cure c'était plaisir de l'entendre.

Quant au châtelain Marcolaz, il conserva de cette affaire un ressentiment énorme ; s'il n'en montra rien au curé, ce fut par fierté seulement,

mais quand il rencontrait Allyssie sa servante, il fallait voir comme il tournait la tête !

Depuis ce jour, il se borna simplement à affirmer qu'on n'entendait pas bien la grosse cloche à cause de la bise. Ce lui fut consolation, aussi le disait-il par tous les temps et à tout venant. Deux ans après, étant un soir au cabaret de l'endroit, comme on parlait des impôts de commune et du petit prix des châtaignes, il dit, en regardant de travers le marguillier, qui buvait chopine, que ça n'irait jamais bien dans le pays tant que les répondeurs de messe et les moucheurs de chandelles tiendraient les deux cornes de la charrue. Mauvaise parole ! et qui fut rapportée à la cure le soir même. — Le marguillier en parla à la servante, la servante à son maître, et le curé se promit bien d'en rendre compte à l'évêque. En attendant, il fit son prône du dimanche, et tança l'esprit du malin qui rôde autour de la bergerie comme un loup dévorant. On remarqua qu'il se tournait avec intention du côté du banc d'œuvres où était assis, selon son habitude, le châtelain Marcolaz, son grand parapluie rouge entre les jambes. Celui-ci ne bougea, bien qu'il eût assez colère, mais, le curé venant ensuite à parler des soutiens de l'Eglise et de l'échelle de Jacob, le châtelain eut souvenance qu'il en avait justement prêté une le printemps dernier à la servante du curé, ses abeilles ayant essaimé sur le gros tilleul du cimetière, et qu'on

ne l'avait jamais rendue, cette échelle. Ainsi, dès le lendemain, il la fit reprendre.

Dans ce temps-là, le neveu du curé revint du service. C'était un joli garçon que le sergent Prosper, solide au travail, et le cœur sur la main. Dans l'endroit, toutes les filles lui trouvaient bonne grâce, et s'il eût voulu femme, il aurait pu choisir sans peine. Mais, comme dit le proverbe, où il n'y a pas de peine, il y a peu de plaisir. Il alla précisément s'adresser à la plus malaisée, Louise Marcolaz, la fille du châtelain. C'était, il faut bien le dire, une jolie brune, et puis gentille, et de bonne rencontre.

Quand ils furent d'accord, ils en parlèrent à leurs familles.

— Louise Marcolaz ! dit le curé à son neveu, à toi la fille du châtelain Marcolaz ! Jamais le père ne consentira, mon garçon.

— Pourquoi ?

— A cause des cloches. Et le curé raconta l'affaire.

— Tout ça n'empêche pas que Louise m'irait assez, dit le sergent.

— Tâche donc de l'avoir, répondit l'oncle.

Mais chez les Marcolaz, ce fut bien une autre affaire. Prosper Guernon ! s'écria le châtelain. Le neveu du..... — tu me parles d'un Guernon ! dit-il à sa fille, tu as donc oublié l'affaire des cloches, toi ?

— Les cloches ! quoi, les cloches ! est-ce que

c'est sa faute à ce garçon, lui qui était au service?

— Tais-toi, mauvaise! tu n'as que la langue. Ça ne te fait rien, à toi, qu'il vitupère le châtelain Marcolaz en pleine église, ça ne te fait rien, dis!...

— Mais puisqu'on s'aime! dit la pauvre fille en pleurant.

— Tais-toi, je te dis! grande dégradée! Sur ce mot, le châtelain prit brusquement son chapeau, et alla faire une promenade dans les bois de la commune. C'était sa ressource habituelle dans les moments de crise. Comme il sortait, les cloches sonnaient vêpres.


— Encore si ce n'était pas la grosse! pensait-il.

CHARLES DU BOIS-MELLY.

(Tiré des *Nouvelles Montagnardes*, publiées pour la première fois en 1856.)



Fragment de « Majorie. »

 U val de Munster les enfants s'appellent et se répondent de leurs voix joyeuses, tandis que les troupeaux broutent dans la prairie, que les clochettes se font entendre, et que partout les fleurs nouvelles, les chants d'oiseaux, les parfums des bois disent aux pauvres gens des montagnes que l'hiver a fui dans les glaciers, et que les beaux jours d'été sont enfin revenus.

Walti!... Walti!... Majorie !...

L'eau noire¹ qui descend des hauteurs gronde furieuse à deux cents pieds dans l'abîme : les siècles ont creusé là son étroit passage. Parfois les chèvres aventureuses se hasardent sur les premiers replats de ces rochers toujours dans l'ombre, toujours trempés de rosée, mais bientôt le sifflet des bergers les rappelle. L'onde ne peut être franchie en cet endroit, et les enfants d'Aernen ou de Mühlibach voient ainsi, sans jamais pouvoir les joindre, les fillettes de Bellwald

¹ Le Rhône.

qui se pourchassent à grands cris ou dansent en ronde sur les prés verts. Combien d'entre eux ont suivi des yeux, autrefois, ces rondes joyeuses ! que de noms, oubliés aujourd'hui, ont retenti sur l'alpage, à travers l'abîme !

Walti ! Walti au bonnet bleu, viens nous rejoindre !

— Je ne puis, Majorie !

Deux enfants s'appelaient ainsi, il y a bien des années. Un jeune garçon gardait alors le troupeau de son maître du côté de Mühlbach ; une fillette de dix ans à peine, coiffée de son grand mouchoir rouge, filait à la quenouille, conduisant les chèvres de Bellwald sur la lisière de la forêt.

Peut-être — comme il se trouve un pont à Munster — ces bergers s'étaient-ils rencontrés dans la vallée, peut-être aussi, comme la fileuse se montrait toujours la plus hardie du village, courant d'un air étrange après ses chevreaux jusqu'au bord de l'abîme, le garçon l'avait-il remarquée. Pour lui, comme il était seul le plus souvent sur la prairie, ce n'est pas merveille qu'une fillette y prît garde.

— Walti ! l'été s'en va..! voici les mauvais jours ! — Adieu l'alpage !... Adieu, toi aussi Majorie !

Que de pins de montagne ont blanchi de vieillesse et sont tombés sous la cognée depuis ces enfantines paroles !.. tant de printemps sont

passés ! tant d'enfants sont revenus sur ces bords !.. Pourtant jamais l'écho n'a redit ces noms qu'il semblait aimer :

Walti !... Majorie !...

CH. DU BOIS-MELLY.

(Majorie.)



Cœur de Soleil.

Je descendais la morne route de nos pleurs ;
 Le vent où persistait un souvenir de fleurs,
 Triomphant de la nuit comme d'un orgue immense,
 Formulait à l'aigu mon intime démente.
 Sous un ciel lourd, pareil à ce cœur outragé
 Dont tant de rêves ont tour à tour pris congé,
 J'allais, le pas navré, trébuchant aux ornières,
 Et distinguant à peine, en relevant le front,
 Les arbres de la voie, arc-boutés sur leur tronc,
 Qui me tendaient des poings hérissés de lanières.
 Que le terme était long ! Je sentais par instant
 Des vols de papillons sur mes cheveux flottants,
 Et j'entendais des voix chuchoter dans le sombre,
 D'où quelque doigt de mort accrochait mon manteau...
 Un frisson me perçait alors de son couteau,
 Et la peur jaillissait comme une source d'ombre.

Quand verrons-nous la fin ? Si nous n'arrivons pas
 Bientôt, ces pieds meurtris refuseront le pas,
 O mon âme, et le cœur ne pourra plus te suivre,
 Car nous sommes partis sans ce qu'il faut pour vivre,
 Sans autre qu'un bâton d'épine dans la main ;
 Vous m'avez oublié, Seigneur, en ce chemin.

L'aile du doute noir planait sur l'odyssée,
Une pierre d'angoisse émoussait ma pensée,
Quand un homme parut, venant on ne sait d'où,
Un homme au regard triste, aux traits graves et doux,
Et dont le chef portait un nimbe de misère.
C'était Jésus sous les haillons de Bélisaire,
Et mon cœur à sa vue eut un frémissement.
L'âpre essaim de mes deuils s'envola brusquement;
Un instant, j'oubliai mon mal devant cet autre....
Je versai devant lui du baume de pitié,
Ses yeux étaient en sang, et je les essuyai....
Le sourire éclaira son visage d'apôtre,
Et, bientôt il reprit sa course dans la nuit.
Mais chacun de ses pas changeait l'aspect des choses :
Le firmament de plomb muait en azur rose,
Quelque jour merveilleux s'annonçait avec bruit,
Et, comme si le doigt lumineux de l'aurore
Eût effleuré du même coup tout l'univers,
Le ciel d'encre, les rocs transis, les nids déserts,
Tout cela maintenant vibrait dans l'air sonore,
Et les arbres, tirés de l'engourdissement,
Semblaient des lyres d'un métal d'enchantement.

Or, pendant qu'entouré des rosiers de l'extase,
J'aspirais la beauté du monde comme un gaz,
Je vis, dans l'or encore endormi du matin,
Une Alpe dont le front de neige avait un voile,
Et que le voyageur ébloui du lointain
Eût pris pour un incomparable éclat d'étoile.
Sa pointe flamboyait d'une aigrette de feu
Qui peu à peu s'enfla, monta, gagna le bleu,
Et ce fut, quand rompit le dernier fil d'obstacle,
Un astre de féerie, un soleil de miracle
Dont le rayonnement embrasait l'infini.
La terre palpait sous un souffle béni,
Le mot d'amour passait des sillons aux fontaines ;
Il était dans la brise, il courait dans mes veines
Où se pressaient des flots ardents de charité,
Et, pour marquer son œuvre auguste de bonté,
Le soleil prit ensuite une forme suprême,
Il fut un cœur, le Cœur puissant et créateur

Dont chaque battement ajoutait au poème,
Soit un lot de parfums, soit un peuple chanteur,
Et, comme dégagé par la force divine,
Le cœur humain battit aux champs dans ma poitrine.

LOUIS DUCHOSAL.

(Le Rameau d'or.)



Intermède maternel.

Pour m'isoler un temps de l'angoisse hautaine,
Mère, dont rien n'a su tarir le cœur aimant,
Prends-moi sur tes genoux, berce-moi doucement,
Comme aux jours lumineux de l'enfance lointaine.

Roule, roule mon front las et décoloré
Entre les seins bénis qui m'ont versé la vie,
Et, pour me délivrer du mal et de l'envie,
Mets-y les frais baisers dont je suis altéré.

Pour que le sommeil vienne, il me faudrait entendre
Une vieille ballade, — oh ! mère, dis-la moi ;
Mais surtout pas d'amour, rien qui cause d'émoi,
Quelque chose de pur, de paisible, de tendre....

Lorsque tu m'endormais, jadis, par tes chansons,
Lisais-tu dans mes yeux naïfs la destinée ?
Entendais-tu vibrer dans ton âme étonnée
Le lamentable écho de mes futurs frissons ?

Devinais-tu qu'un jour ce fils que tu fis naître,
Cherchant la guérison de son spleen éternel,
Reviendrait implorer ton amour maternel,
Mère, et qu'il te faudrait deux fois lui donner l'être ?

Le vin de l'idéal a causé son tourment ;
 Son cœur porte on ne sait quelle plaie incertaine,
 Comme aux soirs étoilés de l'enfance lointaine ;
 Prends-le sur tes genoux, berce-le doucement....

LOUIS DUCHOSAL.

(*Le Livre de Thulé.*)



Paysage sentimental.

Un clocher monte à l'horizon doré,
 Comme une main tendue à la lumière,
 Et l'angelus égrène une prière.....
 Mon pauvre cœur, qu'avez-vous à pleurer ?

Les champs ont mis leur gazon d'espérance !
 De grands bœufs roux passent, troupeau sacré,
 Aspirant l'air comme une délivrance.....
 Mon pauvre cœur qu'avez-vous à pleurer ?

C'est un ruisseau qu'aurait chanté Virgile ;
 Sous l'herbe drue il va, cours désœuvré ;
 Le pâtre y vient baigner son pied agile.....
 Mon pauvre cœur, qu'avez-vous à pleurer ?

Et la maison qui semble avoir des lèvres
 Et les offrir au passant égaré ;
 Un doux soleil rit dans un ciel de Sèvres.....
 Mon pauvre cœur, qu'avez-vous à pleurer ?

Et, tout à coup, une fenêtre s'ouvre :
 Un profil blond de vierge s'est montré,
 Et la chaumière a pris des airs de Louvre ;
 Mon pauvre cœur qu'avez-vous à pleurer ?

Elle rayonne, elle jouit de vivre ;
 Elle regarde au ciel, aux bœufs, aux prés,
 Puis elle envoie un grand baiser, comme ivre,
 (Mon pauvre cœur qu'avez-vous à pleurer ?)

Au vol qui passe, et qu'elle aimerait suivre.....

LOUIS DUCHOSAL.

(*Le Rameau d'Or*)



A l'Enseigne exquise.

Homme, tes faibles mains sont faites pour donner,
 Et ton cœur, où le doigt de Dieu se lit encore,
 Ton cœur est l'instrument d'amour prédestiné ;
 Tes pas sont pour marcher du côté de l'aurore.

Ton rêve est pour monter plus haut que l'horizon,
 Et le conseil d'aimer sort de toutes les choses,
 Le ciel le dit aux mers, le vent le souffle aux roses...
 Nous avons sur l'amour bâti notre maison.

Elle est belle, le jour à longs flots y pénètre ;
 L'artiste de la vie a décoré les murs,
 La servante du bien travaille à la fenêtre,
 Et sa joie aux passants s'offre comme un fruit mûr.

La colombe a volé dans l'azur magnifique ;
 C'est l'auberge, à l'enseigne exquise de: Bonté,
 Où les obscurs marchands de la sainte tunique
 Ont oublié le Graal de la fraternité.

Nous t'attendons, l'esprit dévoré par la fièvre,
 Hôte innocent, cher Parsifal à l'œil de feu ;
 Ton doux règne commence, ô Petit manteau bleu !
 L'âme des temps nouveaux s'ouvre comme des lèvres.

LOUIS DUCHOSAL



Albert Rilliet.

Fragment d'une allocution à la Faculté d'histoire.



côté de connaissances multiples, attestées par la liste de ses œuvres, et d'un esprit pénétrant, qui aimait à reconstituer l'enchaînement des faits historiques, M. Rillet possédait à un haut degré deux qualités qu'on ne trouve que bien rarement associées, d'une part le sens critique le plus exercé et le plus sagace, de l'autre l'art de l'entente de la composition.

Il faut l'avoir vu travailler pour se rendre un compte exact de la conscience inouïe, du scrupule extraordinaire qu'il apportait dans tout ce qui touche à la recherche des matériaux, à la comparaison des sources, à la vérification attentive du plus mince détail, du renseignement en apparence le plus insignifiant. Pour lui, rien n'était inutile, rien n'était de trop dans cette poursuite passionnée de la vérité.

Dans la coordination des notes amassées à la longue, dans le parti qu'il savait en tirer, enfin

dans la trame du récit, le lettré reparaît tout entier. Il n'entendait point abandonner les traditions de style auxquelles il était demeuré constamment attaché, et il eût préféré ne pas prendre la plume, s'il n'avait pu donner à sa narration cette sobriété de bon goût et cette élégance qu'on ne saurait se lasser d'admirer. C'est là ce qui imprime à ses écrits un caractère tout particulier d'achèvement et de perfection; c'est là, croyons-nous, ce qui leur assure un retentissement prolongé.

Quant à ceux qui ont eu le privilège de pénétrer dans son intimité et d'en savourer le charme exquis, ils savent ce qu'ils ont perdu, et ils ne l'oublieront jamais. Leurs pensées se reporteront bien souvent vers cet ami fidèle et sûr, ce conseiller des bons comme des mauvais jours, — vers cette intelligence si haute et si sereine, ce cœur loyal et droit, — vers ce patriote qui suivait, jour après jour, avec un intérêt ardent, les destinées de son pays. Rien ne diminuera pour eux l'amertume de leur douleur, mais ils garderont du moins, comme un trésor précieux, le souvenir ineffaçable des heures passées avec celui qui n'est plus.

THÉOPHILE DUFOUR



✓ *Petits aphorismes.*



N n'aime vraiment une femme que quand on ne la connaît pas; on ne la connaît que quand on ne l'aime plus.

✽

Il ne faut pas étudier la femme par l'analyse, mais par la synthèse. Tout ce qu'on met en elle, elle l'est; rien de ce qu'on cherche en elle ne s'y trouve.

✽

Faites la cour, sans la compromettre, à une femme qui peut vous être utile; compromettez, sans lui faire la cour, une femme qui peut vous nuire.

✽

Il y a des femmes qui sont des fleurs sans parfum, et d'autres qui sont des parfums sans fleur.

✽

Les femmes aiment les compliments comme les bonbons : pour les mettre sur le devant de leur loge, et les manger en public.

✽

Tel se venge des femmes par le mépris. Qui se vengera d'elles par le silence ?

*

L'amour ne rend pas meilleur, il rend autre.


*

Lorsqu'on fait valoir ses droits à être aimé, c'est que déjà on n'est plus aimé.

LOUIS DUMUR.



L'Incendie du Pont du Rhône.

 EST avec une émotion patriotique que le Genevois traverse l'ancien quartier de l'Ile, s'arrêtant de préférence devant la tour de César, le plus vieux monument de Genève, qui lui rappelle l'odieuse immolation du martyr de ses libertés : Philibert Berthelier.

L'Ile est formée par le Rhône, à sa sortie du lac Léman, et c'est l'un des quartiers de la ville qui a subi le plus de changements. En 1670 les ponts qui reliaient l'Ile au quartier de Bel-Air d'un côté, et de l'autre à celui de Cornavin, étaient en bois, munis de portes gardées par des sentinelles, et solidement amarrés par des chaînes ; les maisons qui s'élevaient sur cette langue de terre

étaient des constructions légères offrant un coup d'œil original et pittoresque. Une partie importante de la population genevoise avait choisi ce quartier pour résidence ; plusieurs corps de métiers, auxquels une grande abondance d'eau était nécessaire, s'y étaient donné rendez-vous ; c'étaient les couteliers, tanneurs, chamoiseurs et épingliers. Chaque propriétaire s'était efforcé de donner à sa maison un caractère gracieux et un aspect agréable, en décorant la façade de peintures souvent fort originales, voire même de devises et de dédicaces. L'une d'elle portait cette inscription curieuse : *Je souhaite que tu subsistes jusqu'à ce qu'une fourmi ait bu toute l'eau de la mer, ou qu'une tortue ait fait le tour du monde.*

Hélas ! la nuit du 17 au 18 janvier 1670 devait être funeste à ce pittoresque quartier. A minuit le feu prit dans l'une des maisons. Semblable au voleur qui se glisse en rampant pour mieux consommer son larcin, l'incendie, après avoir longtemps couvé en silence, enveloppe et saisit sa proie...

Le silence régnait dans la vieille cité ; tout dormait. La nature même des constructions favorisait le développement de l'incendie ; chaque maison reposait sur des pilotis plongeant dans le lit du fleuve, offrant ainsi, sous chacune d'elles, de grands espaces vides, où l'air, circulant librement, donnait une grande prise au feu, tandis que les matières inflammables déposées dans les

caves, telles que huiles, graisses, eau-de-vie, papiers et chaux, aggravaient encore le danger. Le feu avait si bien commencé son œuvre secrète, qu'il éclata subitement, prenant aussitôt des proportions énormes, sans qu'il fût possible de l'arrêter.

Vous êtes-vous trouvé dans un incendie ? Avez-vous été réveillé en sursaut par la sinistre lueur ? Avez-vous vu votre demeure en feu, votre famille éperdue, votre salut presque impossible ? Avez-vous entendu les sourds crépitements de la flamme menaçante, les cris d'appel, la foule bruyante, l'arrivée des pompes ? Dans ce cas, vous pouvez vous faire une idée de l'angoisse et de la terreur qu'éprouvèrent les infortunés habitants du quartier de l'Île dans cette terrible nuit, au cœur même de l'hiver.

Toute communication avec la terre ferme était coupée, puisque le feu avait tout de suite envahi les ponts ; les malheureux n'avaient qu'une ressource, celle de se jeter à l'eau pour échapper à cette épouvantable fournaise, où les maisons s'engloutissaient les unes après les autres.

Les spectateurs impuissants de cette terrible catastrophe assistèrent alors à une scène navrante. Les gens fuyaient leurs demeures à demi nus, affolés ; les uns essayaient de gagner le pont, qui déjà manquait sous leurs pieds, les autres cherchaient à se sauver par les toits, qui s'effondraient en les entraînant dans leur chute ; des

enfants furent jetés d'une fenêtre à une autre ; ce n'était plus qu'un concert de lamentations et de gémissements. Cependant le danger lui-même excite le courage, et plusieurs citoyens font des prodiges d'héroïsme pour sauver ceux qu'ils peuvent atteindre. Un meunier saisit sa mère, la fait descendre dans l'eau, puis la soulève à bras le corps et la conduit en lieu sûr, en la soutenant à la nage. Un homme avait sauvé sa femme et ses enfants avec une échelle ; voyant celle-ci trop courte pour venir en aide à ses voisins, il la lève, la soutient sur ses deux mains et sauve ainsi deux personnes. D'autres échappèrent miraculeusement ; une femme malade se jeta par la fenêtre dans le lit du Rhône, et fut guérie par cette vive émotion. Un enfant de cinq ans s'enfuit seul à travers les poutres enflammées. Dans cette fatale nuit huit cents familles virent leurs demeures dévorées par les flammes, et cent vingt personnes trouvèrent la mort.

Dès que l'alarme fut donnée, les secours arrivèrent de tous les points de la ville, mais, hélas ! ils furent impuissants à combattre l'ardeur du feu. Bientôt le ciel fut obscurci par une prodigieuse colonne de fumée ; plusieurs habitants des quartiers voisins crurent leurs maisons en feu, les toits de la ville basse furent parsemés de cendres, de charbons incandescents, et d'une pluie de bluettes étincelantes qui ressemblaient à des étoiles filantes.

Les flancs du mont Salève, situé à deux lieues de Genève, semblaient avoir été changés en porphyre par la réverbération de l'incendie, dont l'éclat était tel qu'à trois heures de la ville on pouvait facilement discerner l'effigie d'une petite pièce de monnaie.

Les effets du feu furent si grands qu'ils eurent pour conséquence la destruction des pilotis en bois, à un pied au-dessous de l'eau, celle des habitations, et le dessèchement du canal du Rhône, sur une longueur de 280 pieds. Pendant vingt jours, les ruines continuèrent à fumer lentement, et pendant deux mois on fut occupé à rechercher les victimes ensevelies sous les décombres.

Les secours furent aussi prompts et aussi intelligents que possible : les Seigneurs de Genève, comme on appelait alors les syndics, mirent tous leurs soins à secourir les familles désolées, à reconstruire le pont, à ordonner une collecte générale pour les incendiés, et à créer un jour solennel de jeûne et d'humiliations.

La Providence empêcha, dit l'histoire, que le désastre s'étendît à la ville, d'abord en tenant les vents enchaînés, ce qui entrava la propagation du feu, puis en donnant aux personnes présentes de la force et de la résolution, et enfin en obligeant en quelque sorte l'incendie à rester confiné entre la tour de César et celle de la Monnaie.

EDOUARD DUNANT.

(Mélanges.)

Palais de deuil.

Le ciel n'a plus d'azur. De mon palais de deuil
Se ferment les battants d'ébène,
Et j'écoute les noirs violons de la peine
Pleurer la marche du cercueil.

Le grand parc, qui riait à mes désirs de feu,
S'étend sombre, morose, inculte,
Et le chant des oiseaux joyeux semble une insulte
A l'exilé du pays bleu.

Et bien loin du palais où le rêve vermeil
S'endort avec l'espoir de joie,
Je m'en vais, très lassée, et je cherche ma voie
Au labyrinthe sans soleil.

Mais avant de te fuir sans songer au retour,
Pour adoucir un peu ma peine,
Rouvre, ô palais de deuil, tes lourds battants d'ébène
Fermés sur ce passé d'amour.

M. DURAND.



Demi-teintes.

Dans le calme profond du soir qui s'auréole,
Très graves, nous rêvons, sans geste, sans parole,
Et notre cœur s'apaise, et notre âme s'envole.....

Oh! la paix du ciel bleu qui se voile à demi!

Les yeux n'ont plus de pleurs, les lèvres plus de plaintes,
Les dernières lueurs au couchant sont éteintes,
L'azur s'idéalise au flou des demi-teintes.

Oh! la paix de l'étang, sous les bois, endormi.

Nous nous sentons frôlés par l'aile du silence,
Notre être est envahi d'exquise nonchalance,
Le crépuscule gris nous verse l'oubliance.

Oh! la paix de rêver sur le cœur d'un ami!

Et dans la majesté de la nuit qui s'incline,
Graves, nous nous taisons; derrière la colline
Un pâle reflet d'or à peine se devine.....

Et sous l'immensité nul souffle ne frémit.

M. DURAND.



Vers le Bonheur.

Mon cœur n'a pas trouvé le bonheur dans l'amour :
L'amour n'est qu'un printemps qui fleurit notre vie,
Et l'angoisse demeure en l'âme inassouvie,
Car la joie est trop grande, et le rêve est trop court.

Je ne l'ai pas trouvé, le bonheur que j'espère,
En mettant dans ma main la main de l'amitié :
L'âme ici-bas jamais ne se livre en entier ;
Deux cœurs — un battement, — ce n'était que chimère.

J'ai cherché dans le rythme indolent et berceur
L'apaisement d'une heure à mes tristes pensées ;
En vain j'ai fait chanter les strophes cadencées,
Elles avaient l'oubli — mais non pas le bonheur.

J'ai marché, j'ai marché, sans repos et sans trêve,
Mais sans voir l'idéal que j'espérais trouver ;
Peut-être sera-t-il dans la paix de rêver —
J'ai rêvé.... le bonheur n'était pas dans le rêve.

Lasse, pour oublier j'ai prodigué mon cœur ;
De ma douleur j'ai fait un baume pour les peines ;
J'ai jeté, sans compter, ma tendresse à mains pleines,
Et, sans plus le chercher, j'ai trouvé le bonheur !

M. DURAND.



Colonos.

I

» Etranger ! la voici, l'âme de la vallée,
La blanche Colonos, où broute le coursier,
Où les gris oliviers cachent sous la feuillée
Les nids des rossignols à l'éclatant gosier.

» La fleur rouge du lierre y brille sur l'écorce,
Dans les taillis touffus, à l'abri du soleil ;
Le vent des noirs hivers y vient briser sa force,
Et la nature y dort d'un verdoyant sommeil.

» La vigne de Bacchus y pousse vigoureuse,
Sans crainte des ardeurs brûlantes de l'été,
Et le dieu, poursuivant sa course aventureuse,
Y mène triomphant son cortège effronté.

» Les nymphes de Koré cherchent dans la rosée
Les grappes du narcisse et les yeux du safran ;
L'eau circule partout, en canaux divisée,
Puisant un suc fécond dans le Céphise errant.

» De parfums pénétrants l'on respire la joie,
L'air est tout imprégné d'une obscure fraîcheur,
Et, sous les verts abris, il se peut bien qu'on voie
Les Muses et Cypris former en paix un chœur. »

II

Voilà ce qu'autrefois chantait la voix divine
D'un auguste vieillard qui s'en allait mourir ;
Il écrivait là-bas, sur la blanche colline,
Pour tromper sa douleur qui ne pouvait guérir.

De là se découvrait la verte Académie
Et les douze oliviers, orgueil de la forêt,
Vénéralbe présent de la déesse amie,
D'Athéné Promachos, dont le temple apparaît.

Là s'engloutit Œdipe, attiré par l'Erèbe,
Là sonnait de Platon la phrase aux longs replis,
Là, dans l'ombre des murs du Gymnase, l'éphèbe
Enlaçait un rival de ses bras assouplis.

Hélas ! de ce passé l'éclat n'est plus qu'un rêve
Dont il n'est demeuré qu'un triste souvenir ;
Les arbres de Minerve ont épuisé leur sève
Dans ces jardins qu'un Dieu ne vient plus rajeunir.

Sur le bord de la route une étroite chapelle
Prête un vieux sanctuaire au nouveau Constantin,
Et l'Albanais, qui passe avec sa fustanelle,
Des vieux chœurs de Sophocle est l'héritier lointain.

Ses champs sont arrosés des antiques rigoles
Dont le réseau remonte à près de trois mille ans,
Mais le safran n'est plus, ni les blanches corolles
Du narcisse à bouquets qui fleurit au printemps.

Il n'est plus de chevaux, ni même de prairies,
Mais l'air est calme et doux sur le bord des ruisseaux,
Le cri de la cigale endort mes rêveries,
Et je rentre en suivant le chemin des tombeaux.

J. DUVILLARD.



Zermatt.

C'était le grand matin ; le rêve disparu
Laisait mon âme errante en une teinte d'ombre ;
Le torrent élevait son murmure bourru
Qui descendait rageur dans la verdure sombre.

L'horizon était noir au cirque des grands monts ;
Aucun bruit familier ne trahissait la vie ;
Le ciel attendait bleu sa fête de rayons,
Se rappelant la veille, et sa rougeur ravie.

Un doux éclat soudain resplendit dans les airs ;
Le front blanc des glaciers s'illumine et se dore,
Et le Cervin surgit, pyramide d'éclairs
Dans l'espace, emportant les clartés de l'aurore.

C'est la terre qui prie, et veut gravir au ciel,
Laisant dans le bas-fond l'ombre de la souillure,
Et chantant au Seigneur l'hymne immatériel
D'une blancheur glacée, étincelante et pure.

Mon cœur monte avec elle en cet azur divin ;
Une larme de joie éclot sur ma paupière,
Et je me sens heureux de l'ardente lumière
Dont les clairs diamants descendent du Cervin.

J. DUVILLARD.



Vieux Amants.

Quand tu seras vieille et défaite,
Quand je serai défait et vieux,
Nous irons dans quelque retraite
Nous cacher loin de tous les yeux,

Veux-tu ? — Nous ferons bien les choses :
Nous aurons un domaine à nous ;
Tu pourras y cueillir des roses,
Et moi, j'y planterai des choux.

La maison sera chaude et gaie,
Et tout autour, de verts sentiers
S'en iront, en longeant la haie
De clématite et d'égliantiers ;

Et dans cet ilot de verdure,
Nous nous ferons, pour être heureux,
Un paradis en miniature,
Où nous vivrons en amoureux ;

Et j'aurai pour toi des tendresses,
Des soins discrets, — des soins constants ;
Et tu me rendras mes caresses,
Et nous aurons toujours vingt ans.

De l'amour joyeux invalides,
Nous oublierons de notre mieux,
Toi, mes douleurs, et moi tes rides :
Nous serons d'adorables vieux !

D'abord, nous vivrons de ménage,
Et nous n'aurons, si tu m'en crois,
Qu'une chambre au premier étage,...
La chambre intime d'autrefois !

La maison sera propre et nette,
Et le jardin bien arrosé.
Le matin, Madame, en cornette,
Et Monsieur, fraîchement rasé,

Déjeuneront en doux colloque,
A loisir, et quand il leur plaît,
De pain blanc, d'un œuf à la coque,
Et de café trempé de lait.

Puis, nous aurons beaucoup d'ouvrage :
Fleurs à soigner, fruits à cueillir ;
Lapins à mettre au pâturage ;
Le pot-au-feu, qui doit bouillir.

Et puis, des questions très graves :
La chatte, qui n'a pas mangé !
Ne faut-il pas semer les raves ?
Le baromètre a-t-il bougé ?...

— Mais par tes soins la table est mise,
Et nous allons commettre à deux
Le gros péché de gourmandise,
Ce suprême plaisir des vieux !

A table, c'est moi qui découpe,
Te servant les meilleurs morceaux,
Après avoir empli la coupe
De vieux bourgogne ou de bordeaux.

Et tu ne seras point sévère,
 Si mes baisers font trop de bruit ;
 Et nous boirons au même verre,
 Tâchant... de mordre au même fruit !

Puis, ayant fait, en sybarites,
 Un bout de sieste après dîner,
 Nous irons, amants émérites,
 Dans le jardin, sans nous gêner,

Sous les berceaux de clématite
 En tourtereaux nous becqueter,
 Ou bien cueillir la marguerite,
 Et gravement la consulter.

Enfin, le soir, mettant lunettes,
 — Car de si près il n'y voit pas, —
 Philémon lira les gazettes
 A Baucis, qui fera des bas.

Et gagnant notre lit bien tendre
 Ensemble, à l'heure du berger,
 Dans l'ombre, nous croirons entendre
 Les Amours joufflus voltiger.

Ainsi, dans nos rêves candides,
 Rajeunissant de notre mieux,
 En dépit des ans et des rides,
 Nous serons d'adorables vieux !

A. EGLI.



*Amour d'artiste.*¹

Lundi de Pâques, 18 avril 1892. — « Je suis bouleversée ! Que s'est-il passé ? Comment cela s'est-il fait ? Je ne sais rien, je ne saisis rien, je ne sens qu'une chose : un changement s'est fait en moi, à mon insu, involontaire. Mon cœur ému, transporté, impose silence à ma raison. Si quelque fée puissante m'apparaissait, je lui dirais : Faites que cela dure toujours ! Mais, qu'ai-je besoin des fées ? Dieu n'est-il pas là, plus puissant que tous les génies ? ne suis-je pas tombée à genoux plus de dix fois depuis hier, en lui criant : Que cette flamme ne s'éteigne plus !

» C'est le sermon d'hier qui m'a terrassée, vaincue. J'ai voulu me débattre, mais en vain. Je crois vraiment qu'un plus fort que moi m'avait prise. Dès le texte prononcé, un grand remuement s'est fait dans mon esprit : « Toi, suis-moi ! » Je ne voyais plus la foule, les traits du pasteur se brouillaient ; il me semblait que j'étais seule sous l'immense nef, et que la voix qui répétait : Suis-moi ! n'était

¹ Roman inédit.

plus la voix d'un homme. J'ai perdu pied tout de suite. C'est que c'était toute ma vie qui se déroulait là-haut, de la chaire sculptée! Vie d'inconscience morale, de foi traditionnelle, premiers bégaiements de l'enfant à son Dieu. La prière que me faisait répéter mon père, quand j'étais toute petite, me revint à la mémoire, foi d'enfant qui demande au bon Dieu le beau temps pour la promenade projetée, la guérison du chat préféré, la résurrection du canari mort. L'enfant grandit, la foi de tradition demeure à la base de son esprit; il ignore le doute, l'hésitation; il ignore surtout que d'autres doutent et que beaucoup ne croient plus.

» Lorsque dans ses blanches mousselines, la jeune fille incline sa tête devant l'église rassemblée pour déclarer à la face de tous : Je suis chrétienne! Ah! comme il nous emporte au ciel le coup d'aile de cette heure mystique, toute de poésie et d'émotion! La mort même apparaît comme l'ange le plus aimé d'entre les anges; ne possède-t-il pas seul le pouvoir d'arracher l'âme au corps qui la retient captive? Hélas! plus tard le ciel se voile, la vie brise les échelons de cette échelle que nous avons crue solide, et qui nous reliait au ciel. Tout chancelle, tout s'écroule! Jérusalem est détruite, il ne reste pas pierre sur pierre qui ne soit renversée.

» Le sac de la ville sainte est achevé; ensevelis sous les décombres, les cadavres tombent en

poussière; tout n'est que ruine, désolation, mort!
C'est alors que retentit la voix : « Toi, suis-moi!
Oui, relève-toi d'entre les morts, et suis-moi ! »

H. ESTIENNE.



*Extrait de « La Suisse ».*¹

C'est la saison d'amour, de joie et d'espérance
Qui murmure à chacun sa divine romance.
Couples ailés, chantez en construisant vos nids;
Embaumez, frais muguets, les grands bois rajeunis.
C'est l'heure du réveil : O nature ravie,
Sous l'effort du printemps, tu renais à la vie,
Et pour lui, tu revêts ta parure de fleurs.
On entend tressaillir au sein des profondeurs
Le glacier qui se fend, entr'ouvrant ses abîmes,
Tandis que l'avalanche accourt des hautes cimes.

Car le printemps gravit les forêts et les monts,
Jetant autour de lui le mot magique : « Aimons ! »
Il s'élançait déjà vers la neige éternelle.....
Mais un prince jaloux lui cherche alors querelle :
C'est le vent, ce tyran des hautes sommités
Qui défend son royaume, et vainqueur des étés,
Chasse le soleil d'or.

— « Ah ! ton impertinence
« A me venir troubler, mérite une vengeance.
« Ne suis-je pas ici le maître souverain ?
« Et d'où vient ton audace à disputer mon bien ?
« Les glaces, les cristaux sont ma pure atmosphère,
« A tes efforts ma neige oppose un lourd suaire,
« Redescends vers la plaine, et crains que dans mon cœur
« Nè s'allume à l'instant une juste fureur. »

H. ESTIENNE.

¹ Poème en vers. — Inédit.

Charité.

La charité se trouve au fond de toutes choses ;
Elle est dans la nature et dans l'humanité,
Dans la mousse des nids, dans le parfum des roses,
Et dans la goutte d'eau qui rafraîchit l'été.

La pudique forêt offre aux grandes détresses
L'aumône d'un peu d'ombre et d'un abri pieux,
La mer a des secrets, la brise a des caresses
Qui bercent la douleur et qui sèchent les yeux.

Les choses ont un cœur et des pitiés profondes ;
Quand la terre se voile et pleure sa beauté,
Le ciel compatissant lui verse à grandes ondes
Des torrents de lumière et de sérénité.

C'est la grande leçon ; — l'égoïsme, l'envie
Souillent le sol humain de leurs germes amers ;
Que ton souffle aux meurtris des fièvres de la vie
Rende force et santé comme le vent des mers.

Que ton cœur soit un nid pour toute aile ployée ;
Qu'il soit profond et doux comme le bois ombreux ;
Que ta main, à la foule en son effort broyée,
Offre le pain propice et le vin généreux,

Afin d'être fidèle à la loi de nature,
Et, quand la mort viendra, de descendre, le soir,
Comme un soleil de Juin dans l'ombre qui s'azure,
En laissant un sillon de lumière et d'espoir.

FAVON.



Aux riches.

Quand le peuple a froid, quand le peuple a faim,
Quand il tend vers vous sa main éperdue,
Cette forte main, cette main tendue
Demande un outil pour gagner du pain.

Noble charité, mère des détresses,
Toi qui guéris tout, la peine et l'affront,
Tu ne meurtris pas ceux que tu caresses,
Et tu n'as jamais fait rougir un front.

Le riche est heureux; honneur à qui donne!
Mais donner est doux, recevoir est dur;
Cherchons des bienfaits que l'honneur pardonne,
Et qui laissent l'homme énergique et pur.

Riche, la fierté du pauvre est auguste,
C'est ta sauvegarde et ta sûreté;
Ne place jamais la souffrance injuste
Entre la révolte et la lâcheté.

Donne à la misère un pain digne d'elle,
Transforme en travail l'or de tes coffrets;
Fais-toi des amis, et non des valets,
Un cœur avili n'est jamais fidèle.

Quand le peuple a froid, quand le peuple a faim,
Quand il tend vers toi sa main éperdue,
Cette forte main, cette main tendue
Demande un outil pour gagner du pain.

FAVON.



*Les Constitutions de la République
de Genève.*



GENÈVE l'œuvre de l'émancipation populaire s'est accomplie avec lenteur; elle a été troublée, entravée par de fréquentes réactions. Pendant près de trois siècles, les privilèges ecclésiastiques ou aristocratiques, l'esprit de caste, se sont mis en travers des réformes. L'Eglise, le point de vue religieux et théologique, ont joué dans notre histoire un rôle considérable, parfois prépondérant, et il serait puéril de contester que certaines formes, certaines restrictions d'origine ecclésiastique, ont directement influé sur les institutions politiques de l'ancienne Genève. Pour la première fois, en 1847, le législateur a proclamé le principe de l'Etat laïque; désormais la démocratie moderne ne peut plus être fondée sur la foi, qui est du domaine individuel, mais sur la science, qui est la résultante des efforts collectifs de l'humanité.

Nous n'avons eu d'autre but que de retracer les luttes séculaires dont Genève a été le théâtre, luttes de la liberté et de la démocratie contre le privilège. Comment ne pas admirer les patients efforts de cette vaillante lignée de patriotes, lut-

tant sans relâche pour la défense de leurs droits et pour la conquête de libertés nouvelles ! Nos annales à toutes les époques offrent de beaux exemples de vertu républicaine, de désintéressement et d'abnégation ; que notre jeunesse s'en inspire, ce sera pour elle la meilleure des instructions civiques. Au surplus on ne comprend réellement le présent qu'en étudiant le passé ; combien de faits contemporains ne s'expliquent que par la loi de l'atavisme ; les esprits les plus avancés ne sont-ils pas en quelque mesure tributaires du passé ?

Il ne peut plus être question de faire revivre la vieille Genève, celle que saluaient avec émotion les réfugiés huguenots, lorsqu'à la fin d'un périlleux voyage ils entrevoyaient les tours de Saint-Pierre ; les institutions de la république calviniste ont disparu, emportant avec elles d'impérissables souvenirs ; tout se transforme et, ajoutons-le, tout doit se transformer : c'est la loi de notre nature ; mais, au milieu des préoccupations variées de notre vie démocratique, attachons-nous à maintenir en nous le sentiment de notre individualité nationale, et dans ce but conservons précieusement l'indépendance d'esprit et d'allures qui a été pendant quatre siècles l'un des traits distinctifs du caractère genevois.

HENRI FAZY.

(Les Constitutions de la République de Genève, 1890.)

La Complainte de la guitare.

Dans les bas-fonds d'un réduit d'antiquaire
 Je la trouvai, vieux débris d'autrefois,
 Trainant aux murs sa lugubre misère,
 Et je voulus faire chanter sa voix.
 Mais, des parois de la cage sonore,
 Au lieu d'un chant, une plainte monta :
 Oh ! cette plainte ! en moi j'entends encore
 Ce qu'à mon cœur tout bas elle conta :

« Il fut un temps où, par plaine et montagne,
 Du Xénil clair à l'éclatant Douro,
 Je parcourais le bleu pays d'Espagne,
 Pendue au bras du barbier Figaro.
 — Que fais-je ici parmi ces vieilles choses
 Sur qui le temps a mis son seing poudreux ?..
 Emmène-moi dans les bosquets de roses
 Rire un instant sous des doigts amoureux !

Les soirs d'été, le long de quelque rive
 Où murmuraient les flots harmonieux,
 J'accompagnais la romance plaintive
 Qui s'égrenait en longs sanglots d'adieux.
 — Que fais-je ici ? Tout est mort et silence :
 Mon chant n'est plus qu'un douloureux soupir...
 Emmène-moi sur l'onde qui balance :
 Je veux vibrer aux frissons du zéphyr !

Combien de fois, près d'une hôtellerie,
 Lançant dans l'air un éclatant accord,
 J'ai fait bondir la danseuse attendrie
 Au tourbillon de ses écharpes d'or !

— Que fais-je ici ? Seul, un jour incolore
Fuit sur les murs comme un grand spectre blanc...
Emmène-moi sous le portique maure
Jeter le cri qui gronde dans mon flanc !

Sous les balcons des palais de Grenade,
J'ai murmuré, voix des jeunes amours,
Dans la nuit claire un air de sérénade
Pour la doña dont l'œil est de velours.
— Que fais-je ici ? Déjà de son suaire
La moisissure emprisonne mes sons...
Emmène-moi sous l'arche séculaire
Y retrouver l'écho de mes chansons ! »

Le chant fuyait, bruit de vague apaisée
Qu'après l'orage on entend quelquefois,
Quand tout à coup une corde épuisée
Avec un cri se rompit dans mes doigts :
Et ce cri sourd, le cri d'une agonie,
Redit encor comme un lointain soupir :
« Emmène-moi, ma plainte est finie,
Et c'est là-bas que je voudrais mourir. »

ALEXIS FRANÇOIS.



Au gré des choses.



.....

Les longues et sombres soirées d'hiver se passaient, quand on ne conduisait pas les jeunes filles dans le monde à Mâcon, dans la grande salle à manger du rez-de-chaussée, la seule qu'on pût chauffer convena-

blement. Ce vieux manoir de Rochebrune avait des pièces immenses, hautes et nues, avec des cheminées antiques, où un tronc d'arbre aurait brûlé à l'aise; les fenêtres disjointes laissaient entrer le vent, de grandes taches d'humidité sur les parois, correspondant à quelque dégradation des murs extérieurs, boursoufflaient en plusieurs endroits les tapisseries délabrées et dégageaient une fade odeur de moisi : tout cela rendait la maison difficile et coûteuse à chauffer. Aussi la famille se tenait-elle, par économie, dans la salle à manger, où un grand feu de bois à la vieille mode, flambait clair et haut. Là, M^{me} de Rochebrune, toujours frileuse, ses mains pâles enveloppées de mitaines, tricotait ou lisait un livre de piété. Odile apportait son ouvrage et piquait l'aiguille dans la toile ou la laine, des heures durant, sans desserrer les lèvres. Marie-Thérèse lisait en prenant des notes. Le comte, lui, s'était installé une table de travail dans l'embrasure d'une fenêtre, et, tandis que sa plume couvrait les grandes feuilles de sa large écriture, sa fille aînée, les yeux détournés de son livre, l'observait à la dérobée. Elle remarquait la teinte d'ivoire jauni dont se brouillait sa peau blanche, gravée de rides cruelles, qu'il ne prenait plus la peine de masquer. Elle le trouvait vieilli, et, avec sa taille courbée, son regard abattu, ses cheveux encore beaux qui grisonnaient, son air de grand vieillard, l'aimait mieux que lorsqu'il

essayait de tromper les années. Elle souffrait pour lui, plus que pour elle-même et pour les autres, des humiliations auxquelles leur croissante pauvreté les forçait. Cette salle commune où toute la famille se réunissait pour travailler, se chauffer, se distraire, où, à l'heure des repas, la bonne venait poser sur la table la nappe et les services, semblait, au père et à la fille, le premier échelon de la déchéance, le premier pas vers cette pauvreté qui rejette, lasse d'efforts, son dernier voile, et se montre enfin, dans sa vulgaire laideur. Marie-Thérèse, délicate et raffinée, consacrait quelques minutes, avant de se mettre à table, à faire disparaître de la salle toute trace de travail, mais elle ne put empêcher qu'Odile, dans un moment d'étourderie, ne vînt un soir prendre sa place, sur sa chaise au dossier armorié, le corsage encore tout bardé d'épingles qu'elle avait retirées d'une garniture de robe. Le regard navré de leur père fit plus d'impression sur les deux sœurs que ne l'auraient pu les plus mordants reproches. Marie-Thérèse surtout en fut bouleversée. Tenait-il à ce point à ces choses ? Pauvre père, dont elle avait rêvé d'entourer la vieillesse de tous les comforts que donnent la fortune et le rang ! Le cœur serré, elle toucha à peine à ce qui était dans son assiette ; elle n'avait jamais mieux remarqué la pauvreté de leur maison, la simplicité de la chère, les airs soucieux des parents. Une vision de la misère, de la vraie

misère, l'envahit tout à coup, en même temps qu'une pitié douloureuse, un grand besoin de se dévouer à eux tous. Personne ne parlait à cette morne table de famille : ne faudrait-il vraiment qu'un mot d'elle pour faire jaillir la joie ? Alors, quel égoïsme de sa part d'hésiter à le prononcer !

Elle offrit après le dîner le journal à son père. La table desservie, on posait sur un guéridon la lampe allumée. M^{me} de Rochebrune et Odile reprenaient leurs ouvrages ; le comte, affalé dans un fauteuil, les yeux mi-clos, ne sortait de l'immobilité de sa pose que pour tisonner d'une main fatiguée les braises croulantes, et Marie-Thérèse lisait des choses ennuyeuses de sa jeune voix grave. C'était un joli tableau familial, mais plein de mélancolie.

ANDRÉ GLADÈS.



L'Etoile filante.

A Isabelle Kaiser.

Dans les champs de l'azur une étoile a filé,
 Mon œil distrait n'a pu la suivre,
 Et mon cœur à sa vue un instant s'est troublé
 Frissonnant de se sentir vivre !

Dans les champs de l'azur une étoile a filé,
 Rappelant à mon âme avide
 Des bien-aimés perdus le sombre défilé
 Disparu dans le néant vide.

Dans les champs de l'azur une étoile a filé :
 File, douce étoile filante !
 Au bord de ma paupière une larme a perlé,
 Larme divine et consolante !

Dans les champs de l'azur une étoile a filé :
 Va, mon âme, vole à sa suite !
 Pour retrouver la Foi, mon cœur inconsolé
 Comme une aile d'oiseau palpite !

Il demande à l'azur où l'étoile a filé
 La route, la route inconnue
 Où pour toujours a fui cet astre mutilé,
 Mais il consulte en vain la nue !

Va, va, suivant la trace où l'étoile a filé,
 Va la rejoindre dans l'espace ;
 Et, comme le sillon par elle profilé,
 Pauvre cœur, à ton tour, passe !

ANTOINE GRANGER.



Légende de la petite ville.

L y avait dans un pays chrétien une petite ville chrétienne, dont le nom, jadis bien connu, est aujourd'hui universellement oublié.

Pendant longtemps, de graves dissensions dévastèrent l'Eglise de cette ville. Il en résulta un grand dommage pour la foi et pour la vie. Le sel

ayant perdu sa saveur, il y eut une effrayante corruption du cœur et de l'esprit.

Alors le Seigneur, attristé de tout ce qu'il entendait et voyait, descendit lui-même au milieu de ses disciples, et, parcourant leurs assemblées, il répéta partout ces simples mots : *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.*

Sa voix fut entendue. Les coupables reconnurent et déplorèrent leurs errements ; des mains longtemps séparées se joignirent dans une fraternelle étreinte ; les cœurs tremblèrent d'une même émotion ; et tous les chrétiens de la ville se trouvèrent réunis dans un même désir et dans une même pensée.

* * *

L'un d'eux s'écria : L'ennemi, c'est l'ignorance ! — Et tous de répondre : Nous ferons briller partout le flambeau de l'Évangile.

Un autre : L'ennemi, c'est le vice ! — Et chacun de dire : Formons une sainte ligue pour abattre le vice par le courage, l'exemple et l'amour.

Un troisième : L'ennemi, c'est l'idolâtrie renaissante ! — Mille voix répliquèrent : Si nous sommes fidèles, nos mains la renverseront pour toujours.

Un quatrième : L'ennemi, ce sont les abus qui déshonorent notre époque ! — Alors une immense rumeur retentit : L'Esprit du Seigneur viendra à bout de tout.

Et chacun se mit à l'œuvre, et ce fut un beau spectacle.

* * *

Cependant le diable, qui parcourait le monde, et qui se trouvait non loin de la petite ville, comprit qu'il se passait là quelque chose de contraire à ses intérêts. Il fronça le sourcil et devint inquiet, mais, comme il est fertile en expédients, il ne resta pas longtemps dans l'embarras. Prenant une forme humaine, il descendit à terre, et commença de se promener dans les rues, cherchant divers prétextes pour aborder les passants et même pour s'introduire dans les maisons.

Aux uns il disait : La tunique sans couture du Christ était blanche. Aux autres il disait : La tunique sans couture du Christ était bleue.

Quand il eut continué ce manège pendant tout un jour, il partit et poursuivit son voyage, l'œil brillant de joie, la bouche contractée par un rictus infernal.

* * *

Bientôt toute la ville était divisée de nouveau, et la guerre avait recommencé dans l'Eglise. Le parti des blancs anathématisait le parti des bleus, et le parti des bleus anathématisait le parti des blancs, et chacun se rangeait à droite ou à gauche, selon ses opinions et ses affinités. Quand les Mu-

sulmans, exécuteurs des jugements de l'Éternel, arrivèrent dans le pays, nul ne s'aperçut de leur approche, et ils prirent la ville presque sans coup férir, s'étonnant d'entendre, jusque sous les coups du cimeterre, d'étranges paroles sortir de la bouche de leurs victimes. En effet, les unes criaient en mourant : Elle était blanche ! — Et les autres : Non, elle était bleue !...

A. GUILLOT.



Léopold de Ranke

et la rénovation de l'histoire en Allemagne.



UR la fin de sa vie, M. de Ranke était un petit vieillard alerte et vif, qui occupait au n^o 40 de la Luisenstrasse à Berlin, un appartement couvert de livres jusqu'au plafond. Il menait une existence de cénobite. Veuf depuis près de vingt ans, ayant vu ses enfants partir du logis paternel les uns après les autres, il travaillait, disait-il, « par paresse, parce qu'il ne savait pas que faire d'autre. » C'était un vieillard de quatre-vingt-dix ans, doué d'une mémoire encore fraîche, qui dictait à deux secrétaires, se relayant l'un l'autre, une vaste histoire universelle qu'il espérait mener à bien. « Elle est écrite là,

disait-il en montrant son cerveau. Si Dieu me prête encore quelques années de vie, elle sera terminée ». Ce vieillard, on le voit, s'abandonnait aux longs espoirs et aux vastes pensées. Il comptait sans la mort. Au printemps de la même année, un refroidissement, bénin d'abord, dégénéra en fluxion de poitrine, et l'emporta en quelques jours.

L'Allemagne tout entière suivit avec une sorte d'angoisse les péripéties de la lutte. Jusqu'alors Léopold de Ranke n'avait guère été populaire. Cet historien d'esprit aristocratique, qui fut le commensal et l'ami du vieux roi Frédéric-Guillaume IV, était peu connu de la foule. Pour conquérir les suffrages de cette foule, il faut évidemment autre chose que des histoires diplomatiques. Mais ici, il y avait pour elle un fait merveilleux : un vieillard de quatre-vingt-dix ans écrivant une histoire universelle, dont dix-sept volumes déjà avaient paru. Et plein d'anxiété elle se demandait : « Pourra-t-il ou non continuer son œuvre ? » Et voilà pourquoi cet homme modeste, dont l'existence tout entière s'était écoulée entre son cabinet d'études et l'amphithéâtre de l'Université de Berlin, où il donnait ses cours, eut, à son tour, son quart d'heure de bruyante célébrité.

Il était arrivé à Berlin, soixante ans auparavant, appelé de Francfort sur l'Oder, où il professait au gymnase, par le subit retentissement

d'un ouvrage historique. L'Allemagne alors attendait son historien. Partout il en naissait en Europe. De l'autre côté du Rhin on était encore dans le royaume des gros in-octavo, bourrés d'érudition, à l'usage des seuls initiés. Et voici que, du fond de sa province, un inconnu envoie à un libraire de Berlin un récit clair, agréable, vivant de la Renaissance politique en Europe. On comprend que la haute société littéraire de Berlin, les Schlegel, les Alexandre de Humboldt, Varnhagen d'Ense, en vedette alors pour signaler à l'horizon l'homme qu'on attendait, ait accueilli avec enthousiasme le nouveau venu. « On compte sur moi, écrit-il à son frère, pour restaurer l'histoire en Allemagne. »

Cette histoire, en effet, il devait la restaurer, en ce sens qu'il allait en faire un art vraiment national.

Une histoire nationale n'est point nécessairement une histoire de la vie du pays de l'auteur. On peut être national, même en s'occupant des affaires de Rome, et Ranke allait le prouver une fois de plus en racontant l'histoire des *Peuples germaniques et romans, des Ottomans et de la monarchie espagnole et des Papes au XVI^{me} siècle*. Pour qu'elles fussent nationales, il suffisait que ces œuvres eussent un caractère qui reflétât bien l'esprit de la race, et qu'elles pussent devenir, pour la forme, un durable enrichissement de la littérature du pays.

Ce qui révèle l'esprit national chez Ranke, c'est, à côté de sa conception politique de la vie individuelle des peuples, la méthode d'investigation. Cette méthode était déjà bien celle des historiens allemands, qu'il s'agît d'écrivains politiques comme Niebuhr, de critiques littéraires comme les frères Grimm, ou de philologues comme Bœckh ou Ottfried Müller. Mais ces hommes n'étaient point des écrivains ; Ranke, au contraire, a une imagination vive et fraîche, un sens artistique affiné. Il ne peut se résigner à écrire des ouvrages pour quelques douzaines de lecteurs. Il lui faut le grand public. Or, ce grand public, comment l'atteindre ? Par la perfection de la forme. « Les choses que je fais, écrit-il en 1827, après la publication de son premier volume, ont encore un caractère trop savant. Elles sont incapables de devenir une lecture pour tout le monde... Ce que je voudrais, c'est écrire une œuvre que chacun pût lire, sans toutefois rien cacher de la vie complète de l'histoire. »

A ce point de vue, Berlin allait le servir à souhait. Ce n'est point que cette ville offrît alors les ressources de certains centres très cultivés de l'Allemagne, comme Weimar, Leipzig ou Munich. Elle avait bien une université en train de devenir la première du pays, mais, en Allemagne, une réunion de savants n'a jamais constitué une société. L'aristocratie prussienne était préoccupée de tout autre chose que de littérature,

et, s'il faut en croire un homme peu suspect de partialité en la matière, M. de Treitschke, elle avait souvent besoin « qu'on lui apprît le respect auquel ont droit les savants. »

Berlin était une ville au caractère à la fois militaire et philistin. Le vieux de Humboldt l'avait en horreur. Dans les rares passages qu'il y faisait entre ses séjours à Paris, on l'entendait murmurer en dialecte berlinois : « Berlin ik hev die dick en satt, du bist en blivst en Barenstadt » (Berlin, je suis saoul de toi, tu es, et tu restes une ville d'ours).

Mais, pourtant dans cette ville de militaires et de fonctionnaires, il y avait quelques salons, reste de la vie française du temps du grand Frédéric. Parmi ces salons, le plus fameux était celui de Varnhagen d'Ense, le mari de la fameuse Rahel. On y voyait toutes les célébrités berlinoises du temps, Bettina, Schlegel, d'autres encore. Pour un jeune professeur arrivant de province, et qui n'avait guère fréquenté que des maîtres d'école ou des fonctionnaires prussiens, ce monde réalisait la perfection de l'esprit et de l'élégance. Ranke, du moins, reconnaît, qu'au point de vue de la forme, l'influence de Berlin, fut pour lui décisive : « Le contact d'hommes supérieurs, dit-il, et la société de femmes distinguées, agirent sur moi d'une façon autrement efficace que ne pouvait le faire une ville de province de médiocre importance. » On le vit dans

la seconde œuvre, *les Ottomans et la monarchie espagnole*, pleine de frais tableaux et de portraits vivants. Dès lors Ranke est maître de sa forme, et il commence cette série d'œuvres artistiques, dont *l'Histoire des papes* est le chef-d'œuvre et qui sont certainement le plus bel ornement de la littérature historique allemande du dix-neuvième siècle.¹

ANTOINE GUILLAND.



Tableaux anglais.

I

A KENSINGTON GARDEN



Le parc n'était pas loin de Westbourne Grove; ils y passaient le meilleur de leur temps, sachant y découvrir de délicieux coins de pré. La foule a ses lieux de prédilection; ils évitaient le pavillon de l'orchestre, les allées fashionables au bord de la Serpentine, le Marbre Arch où les prédicateurs en plein air attirent les badauds, le Rotten Row,

¹ Extrait d'un volume en préparation : *Les historiens nationaux de l'Allemagne contemporaine.*

abandonné de ses cavaliers, mais où la *church parade* circule gravement avec une lourde allure de cortège, en grande toilette et le minuscule livre de prière à la main. Seul, l'écho de cette animation pénétrait dans les vastes plaines de Kensington Garden, la vraie campagne, les champs broutés par les moutons qui fuyaient en bonds éperdus à l'approche des fiancés. Car ceux-ci ne suivaient pas toujours les allées, l'herbe était trop tentante, et Phœbé, vive, légère ne craignait pas de franchir la barrière, à fleur du sol, qui l'entourait, se laissant aider uniquement pour faire plaisir à Lionel. Alors ils se promenaient en zigzag sous les grands arbres aux branches retombantes qui les cachaient, leur offrant des retraites d'ombre et de fraîcheur au milieu des prairies ensoleillées ; ils allaient au hasard, là où la solitude était la plus complète. La croix dorée du monument d'Albert, quelques sommets d'édifice, pignons, coupoles, flèches de clochers apparaissant par-dessus les verdure, rappelaient que la ville était proche, s'étendant comme une ceinture de poussière et de bruit, mais ils ne levaient pas les yeux si haut, ils les baissaient plutôt vers la terre, sur les brins de gazons, les mousses, les fleurettes d'avril dont ils cueillaient des bouquets. L'après-midi se passait ainsi, en errant d'un pas tranquille, s'asseyant sur les bancs, quelquefois sur l'herbe ; qu'importait, c'était si désert ! D'ailleurs quelque chose existait-il pour eux,

n'oubliaient-ils pas tout ? Le jardin public était leur domaine et s'étendait sans fin ; par les éclaircies entre les buissons ils n'en voyaient pas les parties plus animées, le *Brood Walk* plein de monde, le *Pond* portant sur sa nappe d'eau immobile toute une flottille de barques à voiles blanches que des enfants anxieux attendaient que le vent poussât au bord. Les feuillages n'étaient pas encore suffisamment épais pour cacher la Serpentine sillonnée de canots, la foule massée à ses places favorites, les groupes pressés aux abords du concert en plein vent. Des accords de musique militaire se mêlaient à une rumeur sourde, traversée des cris des paons excités par les promeneurs, mais tout ce tumulte, bien qu'à portée de la vue et de l'ouïe, présentait un tel contraste avec les étendues paisibles parcourues par Phœbé et Lionel, qu'on aurait dit que cette vie de tapage et de mouvement qui régnait tout autour, faisait partie d'un autre monde, pas bien loin, mais séparé.

.

Dans toutes les directions des lueurs passaient, comme des éclairs, avec un bruit sourd, vite dissipé, laissant derrière elles, encore plus noir que les cieux, un floconnement dont les volutes énormes s'élevaient lentement, de moins en moins distinctes. C'étaient les trains suburbains, dont plusieurs lignes coupaient les Wormwood Scrubbs.

Ils se suivaient, se croisaient sans laisser voir rien d'autre que les lanternes des locomotives traînant un long ruban de feu dessiné par les portières des wagons passant à toute vitesse; puis, aussitôt apparu, tout s'effaçait derrière une ombre quelconque impossible à reconnaître, une maison, un talus, une haie débordant la voie. Les fiancés ne s'arrêtèrent qu'à la lisière de la plaine devant une ligne ferrée défendue par une barrière de grosses poutres vermoulues sur lesquelles ils s'assirent, Phœbé fatiguée de la course, et bien installée, la tête sur l'épaule de Lionel, la taille toujours étreinte par son bras. Un peu d'inquiétude planait sur leur bonheur lorsqu'ils pensaient qu'il devait être tard, mais, le jeune homme ayant l'idée de regarder sa montre à la lueur du prochain train, il fallait bien l'attendre. Les ténèbres s'étendaient devant eux, impénétrables, puis un reflet sur les nuées basses du ciel prenait une teinte de plus en plus vive à mesure qu'ils le regardaient; l'éclairage de Londres montait dans un brouillard rougeoyant au-dessus de la ville, éclairant tout un côté de l'horizon; tandis que l'Ouest noircissait sur la campagne, la Tamise s'y dessinait seule comme un trait blanchâtre, semblable à un étroit miroir, prenant on ne sait où la clarté qui le rendait visible. Des ombres plus proches se dessinaient, des bâtiments massifs; une caserne, une prison à l'autre extrémité des Wormwood Scrubbs, et Lionel expli-

quait tout ce qu'il pouvait distinguer, dans un besoin de parler de choses indifférentes. Profondément troublé par l'étreinte prolongée qui l'attachait à Phœbé, il voulait se soustraire à son absorption amoureuse, sans cependant quitter sa place auprès de la jeune fille, engourdie contre lui par le même charme qu'il ressentait si fort, ni retirer le bras qui lui serrait la taille, ni ouvrir la main qui retenait ses doigts, et alors il causait, causait, s'étourdissant à décrire le paysage tel qu'il l'avait vu en plein jour.

.

II

LES PIGEONS DE SAINT-PAUL

Il était une heure, la chaleur du commencement de juin accablait; à peine si au souffle de l'air ou au passage des voitures, la poussière se soulevait de l'épais tapis jaunâtre qu'elle formait malgré les fréquents arrosages.....

Une mélancolique promenade que celle qui entoure l'église de Saint-Paul, faite d'un ancien cimetière, dont elle gardait le nom de *church yard*, et où se trouvaient encore quelques pierres tombales cachées sous les bosquets et les lierres! Le calme y était étrange; beaucoup de monde sur les bancs, sur les chaises; des ouvriers, des employés subalternes, des misérables y prenaient leur repas, tous gens tranquilles, alourdis par

l'air brûlant, écrasés par leur travail ; des épaules glissant sur les dossiers, des torses penchés languissamment par le sommeil dans les postures les plus incommodes, des chapeaux l'aile baissée jusqu'au nez, des mains elles-mêmes mal assurées, soutenant des têtes clochantes de fatigue, et les plus accablés dormant profondément, la bouche béante, le visage en plein soleil, les jambes étendues au travers des allées. Si peu de bruit autour de ces repos bien gagnés que l'orgue tout voisin y planait en sons graves ; toujours quelque service en musique ou des répétitions de chant en prévision des fêtes, de lents accords accompagnant les chœurs ; et ces calmes mélodies religieuses, traversant les vieux murs, surprenaient, entendues là, tandis que tout autour, immédiatement au delà de la grille du jardin, la City fourmillante retentissait d'agitation, les camions fracassant les pavés, les attelages pressés entre les véhicules piétinant sur place en masses confuses et tapageuses.

De vieux arbres, des buissons fleuris, d'étroites pelouses bordées d'arceaux de fer, des plates-bandes de jacinthes tardives, une véritable oasis dans le bruit, cet enclos de Saint-Paul, où une troupe de pigeons se promenaient tranquilles, enflant leur gorge rose, dressant leur huppe, traînant leur queue sur le sable ratissé, et picorant les miettes des dîners entre les jambes des dormeurs.

Ces familiers volatiles circulaient avec un calme imperturbable, sans effarement pour le vacarme d'alentour, se sentant en sûreté, bien chez eux. Et de fait, n'y sont-ils pas par droit d'ancienneté depuis des siècles et des siècles qu'ils nichent autour de la vaste coupole, dans les clochetons découpés, dans les recoins de la toiture, sous les fouillures des ornements? On ignore l'époque où ils élurent si singulièrement domicile au milieu même du tumulte, mais leur présence en cet endroit est déjà consacrée dans les archives de la cathédrale, par un édit de Ralph de Baldock, évêque de Londres, vers 1295, qui défend qu'on abatte les pigeons, soit à l'arc, soit à la fronde, dans tout le voisinage de la basilique. Aussi, usant de ce vieux privilège, qui, par extraordinaire, ne semble pas avoir été aboli depuis lors, il faut voir cette sécurité, cette hardiesse des oiseaux, becquetant dans les mains, se perchent sur les épaules; puis, soudain, sans raison apparente, dans un tourbillon d'ailes qui s'ouvrent, de plumes qui s'ébouriffent, toute la troupe qui prend son vol ensemble, décrit la même courbe et paraît se coller contre la muraille, la pénétrer peu à peu en se cachant derrière les sculptures, en se glissant entre les feuillages découpés dans la pierre, en se réfugiant tout en haut du fronton, jusque dans la barbe des trois apôtres aux gestes solennels, qui découpent en plein ciel leur silhouette grise de fumée. A peine si un œil vif,

si une huppe retroussée se laisse voir alors entre les chapiteaux des colonnes, dans l'enchevêtrement des guirlandes; parfois un roucoulement, une poursuite effarée, puis attirés par quelques graines répandues, de nouveau les volatiles s'abattent d'un seul coup au milieu du jardin, se perchent sur la fontaine de marbre rouge, se baignent dans ses deux bassins superposés en s'éclaboussant les uns les autres.

LOUIS GUÉRY.

(Le plus beau temps de la vie.)



La tentation de Louissette

LOUISSETTE aimait beaucoup ses grands-parents. Un de ses bonheurs était de passer les vacances avec eux, dans leur petite campagne au bord du lac. —

Ce jour-là, Louissette venait d'avoir un grand chagrin. Son père lui avait dit, le matin, pendant le déjeuner :

— Petite, tu n'iras pas à Morges, cette année; grand'maman est malade, et fait dire qu'elle ne peut pas te recevoir à présent.

Ne pas aller à Morges ! L'enfant resta atterrée. Depuis de longs mois, luisait à ses yeux la vision radieuse de ce bienheureux temps de paix et de liberté; et puis, elle n'oubliait pas non plus les

tendres caresses du grand-père, pour qui sa Lison était ce qu'il avait de plus précieux au monde.

Il faut dire qu'à la maison la fillette vivait dans une atmosphère bien différente.

Ici, elle pleurait souvent à l'ouïe de scènes de violence, suivies d'accès de larmes de sa pauvre mère, tandis que, là-bas, ses oreilles ne percevaient que des paroles de bienveillance et d'amour. Aussi aurait-elle voulu retenir ces radieuses journées de vacances qui s'enfuyaient si vite.

Le soir du même jour où son père lui avait transmis la fâcheuse nouvelle, Louissette se hâta de revenir de l'école. Qu'avait-elle donc de si pressé à faire ? La voilà, sortant d'une jolie papeterie une feuille de papier à lettres bleu de ciel, ornée d'une marguerite si naturelle, qu'on aurait voulu la cueillir. De sa grosse écriture bien ronde, bien appuyée, la fillette commença :

« Cher, cher grand-papa, »

Et chaque fois que la porte s'ouvrait, elle tressaillait, et cachait sous un cahier la belle feuille bleue, au grand risque de la couvrir de taches d'encre. Heureusement que son petit frère seul pénétrait ainsi dans la chambre ; occupé de son merveilleux cerf-volant aux couleurs fédérales, auquel il ne manquait que la queue, il avait autre chose en tête, vraiment, que les occupations de sa grande sœur.

La lettre achevée, il fallut songer à l'adresse. Ce n'était pas une petite affaire. Louissette craignait tant de perdre de la place sur l'enveloppe, qu'elle commença trop haut, et que le mot « Morges » se trouva au beau milieu.

Maintenant, le timbre ! car, sans ce petit morceau de papier rose, la lettre n'arriverait pas à sa destination. Après tant de peine, quel malheur si le projet allait échouer !

Serait-ce mal de prendre, pour acheter ce timbre, deux sous dans sa tirelire ? La tendre petite conscience se le demandait avec angoisse dans le silence de la nuit. Cet argent était bien à elle, pourtant ; économisé sou par sou, depuis des mois, pour acheter des étrennes à toute la famille. Dix centimes de moins ne ferait pas une grande différence, et puis le nouvel-an était encore si loin !

A l'école du dimanche, la semaine précédente, Louissette avait entendu le pasteur déclarer que les enfants ne devaient jamais rien cacher à leurs parents. Mais c'était si difficile ! Le pasteur ne savait pas, sans doute, comme Louissette tremblait, quand le père prenait sa grosse voix. Et sa mère, si fatiguée, si usée par la vie, lui répondait toujours, au moment des confidences :

— Bien, bien, enfant, je n'ai pas le temps de t'écouter.

Quand le sommeil vint enfin fermer les paupières de la petite fille, elle était tout à fait décidée.

Combien les jours lui parurent longs qui suivirent le grand événement ! Depuis l'instant où, respirant à peine, elle s'était dressée sur la pointe des pieds, et avait laissé tomber l'enveloppe dans la grande boîte noire, il semblait à Louissette que des mois s'étaient écoulés. Que de lettres il y avait dans cette boîte ! Pourvu que le facteur n'aille pas oublier la sienne !

Enfin, un soir, pendant le souper, l'enfant aperçut, dans la main de son père, une enveloppe portant le timbre bien connu. Le cœur lui battait bien fort, pauvre petite coupable ! lorsqu'elle entendit ces mots :

— Il paraît que ton grand-père a changé d'idée. Il m'écrit pour t'inviter à passer, comme à l'ordinaire, tes congés chez lui. Peut-être grand'maman va-t-elle mieux ? C'est singulier tout de même !

La fillette était bien rouge ; le remords paralysait dans son cœur la joie du succès. Que dirait papa s'il apprenait, un jour, la vraie raison de ce changement si extraordinaire ?

..... Le soleil de juillet brillait gaîment sur le lac ; il faisait étinceler les petites vagues bleues. De temps en temps, un poisson argenté donnait un coup de nageoire, arrivait à la surface, et Louissette, penchée sur le rebord du bateau à vapeur, était persuadée qu'il montait pour la regarder.

« Morgès ! Morgès ! » crie une voix forte.

L'enfant oublie les poissons, et ses regards cherchent sur le débarcadère une forme bien connue.

Voilà le vieux grand-père, vêtu de son paletot gris, le même, hiver et été ; elle le reconnaîtrait entre mille. D'un bond, elle franchit la planche et s'élançe dans les bras du vieillard.

— Alors ! tu ne pouvais pas te passer de Morgès, cette année, ma chérie ?

L'aïeul caresse doucement la joue de l'enfant et s'étonna de la sentir couverte de larmes.

— Comment ! des larmes ? lorsqu'on vient passer six semaines avec moi !

— Ce n'est pas pour cela ; c'est à cause de la lettre, sanglote la petite fille.

— Oui ! oui ! je comprends. N'en parlons plus ; je suis trop content d'avoir ma chérie pour moi tout seul. Je ne veux pas la retrouver changée en fontaine. Vite, allons à la maison.

Grand'maman, étendue sur le sofa, se déclare beaucoup mieux, en pleine convalescence. Si Louissette est raisonnable et sait se tirer d'affaire, tout marchera comme sur des roulettes.

— Viens-tu avec moi, petite ? demande le vieillard, après le repas.

Depuis trente ans, au moins, il fait sa « *constitutionnelle* » à la même heure, le long du même chemin. C'est un si joli chemin, suivant le bord du lac, et ombragé de vieux arbres dont les ra-

cines plongent dans l'eau ! De temps en temps, la fillette franchit une flaque laissée par les vagues, qui montent haut, bien haut, quand souffle la bise. Voici le bois charmant, tapissé de mousse, sous laquelle se cachent modestement les fraises, rougies par le soleil de juillet.

— Est-ce que je pourrai inviter Julia, grand-père ?

— Ah ! ah ! je m'attendais à cette question. Ton amie de cœur te manque, naturellement. Ce n'est pas le pauvre grand-père qui pourrait la remplacer.

— Oh ! grand-père ! tu sais bien que...

— Oui, je sais, ma Lison. Tu peux dire à ton inséparable de venir te trouver demain après-midi. Grand'maman découvrira bien dans ses armoires quelques friandises pour la dînette.

Julia et Louise s'aimaient tendrement, en effet. Quels transports de joie, quelles chaudes caresses, lorsqu'elles se retrouvaient enfin après une longue, longue année de séparation !

Le soir même, l'invitation fut faite, et, naturellement, acceptée avec bonheur.

Tout près de la maison s'élevait un joli pavillon s'ouvrant sur l'eau. Trois ou quatre marches conduisaient à la surface, marches mousues, verdâtres, usées par les flots et si glissantes, que défense était faite aux petites filles de s'y aventurer.

Sur la table du pavillon elles avaient arrangé

les tasses du ménage, des tasses blanches à filet or, les mêmes qui servaient autrefois à grand'maman lorsqu'elle était toute petite. Du pain et du lait sucré, mijotant dans une casserole, sur un fourneau microscopique, composaient le plat de résistance du festin. Les enfants préféraient cette panade à toute autre friandise.

— Ote la casserole avant qu'il y ait de la peau sur le lait, supplia Julia. Tu sais que je la déteste !

— Moi, j'adore la peau, s'écria son amie.

— On n'adore pas la peau, on adore Dieu ! déclara Julia d'un ton d'oracle.

Le festin achevé :

— Lavons les assiettes et les tasses dans le lac, proposa une des enfants. En les frottant bien, nous les rendrons propres !

Aussitôt dit, aussitôt fait. L'ouvrage était fatigant ; il fallait tant se baisser pour atteindre l'eau et rester si longtemps dans cette posture que Louissette prétendit avoir le dos tout courbaturé.

Oubliant la défense si souvent répétée, elle descend une marche, puis deux, et, tout à coup, pousse un cri aigu en se sentant glisser sur les pierres moussues.

Julia crie aussi et cache son visage avec ses deux mains pour ne pas voir son amie disparaître au fond de l'eau. Puis, toujours criant, elle se précipite du côté de la maison.

Quelques instants après, Louissette, pâle, ruisselante, se trouve dans les bras de son grand-père, aussi mouillé qu'elle et plus bouleversé encore. Lui, le plus fort nageur de son temps, n'a pas oublié, malgré son âge, ses prouesses d'antan. Saisir l'enfant, la ramener sur le bord, n'est qu'un jeu pour ses bras vigoureux.

— Il ne faut rien dire à grand'maman de cette aventure, cela pourrait l'agiter, remarque-t-il en portant, avec précaution, Louissette dans sa chambre. Je vais te mettre au lit; ensuite tu boiras une tasse de thé bouillant pour te réchauffer.

Avec une tendresse touchante, les mains ridées bordent le petit lit blanc et arrangent le grand oreiller.

— Remercie le bon Dieu, ma chérie, tu as été bien près de la mort aujourd'hui, dit le vieillard d'une voix tremblante.

— Oui, grand-père; quelle peur j'ai eue quand j'ai senti l'eau se refermer sur ma tête! J'ai pensé à la lettre que je t'avais envoyée sans permission. Crois-tu que le bon Dieu voulait me punir?

— Je ne sais pas. Peut-être t'avertissait-Il par ce moyen, qu'Il aime les lèvres franches et les cœurs droits, ma chérie.

— Et mon chapeau, grand-père? J'ai perdu mon chapeau!

Deux jours après, le chapeau en question fut

rapporté par un paysan, qui l'avait trouvé accroché aux branches d'un vieux saule. On le mit sécher sur un piquet, ce qui lui donna un faux air tyrolien des plus risibles. Louissette ne put jamais le remettre.

.

Bien des années après cette aventure, quand le bon grand-père fut couché, pour toujours, dans le paisible cimetière, la jeune fille revoyait encore, en frissonnant, ce moment terrible où les vagues bleues lui avaient caché le ciel. Alors, elle croyait entendre la voix grave du vieillard répéter comme autrefois :

« Dieu aime les lèvres franches et les cœurs droits, ma chérie. »

F. GUILLERMET.



Genève.

Stamboul où gîte
 Ce dieu-chef
 Le Kief,
 Gros sybarite
 Que rien n'irrite,
 Rien n'excite;
 Ton soleil
 Sollicite
 Le sommeil;
 Il m'ennuie
 Plus que la pluie
 Et le ciel gris
 De mon pays.

O Genève,
Où s'élève
Mon toit,
Je rêve
Sans trêve
A toi !
Mon âme
Réclame
Son nid
Béni ;
Salève,
Qui lève
Son gros
Bon dos
De phoque,
Provoque
Mes désirs,
Mes souvenirs
Et mes soupirs.
Saint-Pierre,
D'où monte aux cieux
La prière,
S'éclaire
A mes yeux
De feux
Radioux.
La lumière,
En flots joyeux,
Sur la pierre
Du Niton
Etincelle
Et ruisselle.
Le clocheton
Du petit pont
Me montre,
Quand vient le tard,
Sa montre
Au teint blafard,
Livide emblème,
Où se peint, blême,
La face même

Du temps qui fuit.
Le lac luit
Et sourit
Dans sa coupe
Au bord fleuri ;
Une troupe
De canots
Se découpe
Sur ses flots.
Les cygnes,
Le longs des quais,
Me font des signes
Coquets ;
Ma main leur jette
Mainte miette
De galette
Et de croquets,
Qu'ils attrapent
Le bec en l'air,
Et qu'il happent
Comme un éclair.
La tour de l'Ile,
Tranquille
Asile
De bien des nids,
Dort sur ses lits
De pilotis ;
Le Rhône agile
Chante ses doux
Glouglous
Et file
Au rendez-vous
Qu'amoureuse
De ses attraits,
L'Arve houleuse
Lui donne auprès
De la Bâtie,
Sans modestie
Ni pruderie.

O ma patrie,
O ma cité,
Rien n'égale
Ta beauté
Idéale :
Ta rivale
Orientale
En vain m'étale
Sous un ciel pâle
Sa mer d'opale,
Ses langueurs,
Ses ardeurs
Et ses splendeurs :
En vain, ailleurs,
Bébek exhale
Les senteurs
De ses fleurs ;
En vain l'aurore
Colore
Et dore
Le Bosphore
De son pinceau ;
Ce berceau
De mollesse
Est fort beau,
Je le confesse ;
Mais ma tendresse,
Mais mon souci
N'est point ici :
Mon âme
Réclame
Son nid
Béni ;
Genève,
Où s'élève
Mon toit,
Je rêve
Sans trêve
A toi !

A la Paix.

Sur l'Alpe où plane un austère silence
Que troublent seuls les orages des cieux,
D'où l'aigle altier vers l'infini s'élance,
Sondant l'azur d'un vol audacieux,
Un air plus pur gonfle notre poitrine,
La paix inspire au cœur son plus doux chant;
La rose ici ne connaît pas l'épine;
Sur les hauteurs nul homme n'est méchant.

O noble paix, la seule souveraine,
Dont nos aïeux ont défendu les droits,
Que nos cités soient aussi ton domaine!
Descends des monts, où les aigles sont rois.
Nous joignons tous nos mains sous ton égide,
De tes bienfaits nous avons hérité,
Le progrès marche, et tu lui sers de guide
Sous le drapeau de ta sœur Liberté.

O ma patrie, ô Suisse bien-aimée,
Humble, mais fière, au milieu des puissants;
Notre union, voilà ta renommée,
Rocher vainqueur des flots envahissants!
Dieu te choisit, sa faveur t'environne,
Devant Lui seul nos genoux fléchiront:
Garde la paix, c'est la seule couronne,
Qu'un peuple libre accepte sur ton front!

JOHN KAUFMANN.



Pensées.

CHACUN met sur un piédestal sa petite dignité personnelle. On condescend parfois à descendre de ce piédestal, mais seulement parce qu'on sait bien qu'on pourra toujours y remonter.

* * *

Les blessures de l'amour-propre, maladies secrètes de l'âme, sont d'autant plus cuisantes que la honte empêche d'en parler.

* * *

Regarder en face nos contrariétés et nos petites misères, c'est être à moitié consolé; vouloir s'en détourner, c'est en être poursuivi.

* * *

Beaucoup désireraient se rendre utiles qui ne voient pas les moyens de le faire ou qui s'en croient incapables. Trop de réflexion ou trop peu de réflexion chez eux paralyse l'action.

* * *

Quelques personnes se plaisent à étaler leurs souffrances morales; d'autres laissent au logis leur amertume et la retrouvent en y rentrant. Faire pitié ou faire envie... question de tempérament; l'essentiel c'est qu'on parle de votre malheur ou de votre bonheur.

* * *

Pour se consoler du modeste emploi qu'on remplit, on donne à penser que cet emploi, tout modeste qu'il paraisse, exige de hautes capacités.

AUG. LEMAITRE.



Berceuse d'une abandonnée.

(Imité du suédois.)

Dors, cher enfant, sur toi je veille!
 Dors, dors sans émoi,
 Ne crains rien, sommeille!
 La tempête gronde sur moi,
 Il ne faut pas qu'elle t'éveille.

Comme il a mal agi, ton père,
 Le jour qu'il partit,
 Délaissant ta mère.
 Oh! tu ne sais pas, mon petit,
 Combien grande est notre misère.

Et quand, ô créature aimée !
Tu demanderas :
Comment suis-je née ?
Ma réponse, tu la liras
Hélas ! sur ma joue enflammée.

Le cœur de ta maman déborde.
Dors, pauvre innocent !
Et que Dieu t'accorde
D'ignorer le remords cuisant !
Qu'il te fasse miséricorde !


Ah ! ce monde qui me déteste,
Sans plaindre ton sort,
Me fuit comme peste,
Mais mon petit doucement dort,
C'est un bon ange qui me reste.

AUG. LEMAITRE.



Le Trésor.

.....

E chapitre de Saint-Théodule était assemblé dans la salle qui précédait la chapelle. Les diverses questions concernant l'économie du couvent avaient toutes été discutées ; le prieur allait clore la séance lorsque la porte s'ouvrit, et frère Clément parut sur le seuil.

Le jeune moine s'avança au milieu de la grave assemblée, et, s'inclinant devant le prieur :

— Mes révérends pères, dit-il simplement, j'ai une communication à faire au chapitre. M'est-il permis de parler ?

— Frère Clément, dit le prieur, votre demande n'est pas tout à fait régulière. Vous auriez dû me l'adresser d'abord à moi, et j'aurais jugé si la chose était de nature à intéresser le chapitre. Cependant, parlez, mon fils.

Le moine déplia sur la table un ou deux vieux manuscrits ; puis se tournant vers le trésorier du couvent :

— En étudiant cet hiver, lui dit-il, les anciennes chroniques de Saint-Théodule, j'ai été frappé de l'importance qu'elles donnaient toutes au trésor. D'après ces documents, il paraît qu'aux xv^e et xvi^e siècles les étrangers venaient de fort loin visiter cette maison, connue pour la richesse et l'antiquité de ses vases et ornements sacrés. Or, vous savez que le trésor actuel est, au contraire, très pauvre pour une maison aussi importante que la nôtre. Je me suis donné pour tâche de chercher ce que pouvait être devenu l'ancien trésor, et, mes révérends pères, je crois l'avoir retrouvé.

Tous les regards étaient fixés sur le jeune frère, qui, déroulant lentement une feuille de parchemin, la plaça sous les yeux du prieur.

— Voici, continua-t-il un récit écrit en 1672

par le révérend père Gautier prieur de cette maison. Il porte sur une attaque de corsaires barbaresques dirigée contre le couvent en novembre 1671. Au moment où l'on pensait déjà à capituler, arriva un secours sur deux barques commandées par le sire d'Estérel. Dès lors le prieur s'occupa à mettre le trésor en sûreté. Bien lui en prit, car, quelques mois plus tard les corsaires revenus en plus grand nombre, étant parvenus à pénétrer de nuit dans le couvent, saccagèrent la chapelle et massacrèrent deux moines qui avaient voulu résister. Ayant ensuite forcé les caveaux du trésor, et les ayant trouvés vides, ils se bornèrent à emporter les candélabres de l'autel et un crucifix d'argent demeuré dans la cellule du prieur, qui s'était enfui avec les moines. Les corsaires, en se retirant, mirent le feu à la maison. Le prieur mourut bientôt après du choc qu'il avait éprouvé, et les frères furent reçus dans un couvent de Grasse. Ce n'est que dix ans plus tard que, Saint-Théodule ayant été rebâti, on y rétablit la communauté sous un autre prieur.

Tel est le récit que j'ai trouvé dans ce document. Il y manquait une page, mais j'ai eu le bonheur de la découvrir hier soir dans un volume de saint Augustin. Le père Gautier y raconte qu'après la première attaque des corsaires il avait fait enterrer le trésor.

Clément parlait avec calme, sans se laisser troubler par le murmure d'incrédulité de l'assemblée.

— Voilà, dit-il en désignant le plan que tenait le prieur, l'indication exacte de l'endroit où le trésor a été caché. C'est au nord du couvent, au pied du Rocher rouge. A deux toises à l'ouest du rocher, à une profondeur de quatre pieds, sont enterrés les deux coffres qui le contiennent. C'est là, mes révérends pères, ce que j'avais à vous dire.

Dès que Clément eut fini de parler, s'élevèrent des exclamations et des objections. Le prieur fit signe de la main :

— Mes frères, dit-il de sa voix douce, il est aisé de nous assurer de l'exactitude de ce que nous avons entendu. Demain matin nous ferons creuser sous nos yeux, à la place indiquée sur ce plan. D'ici là que chacun se retire dans sa cellule, et garde le silence sur cette affaire. N'en parlez pas même entre vous ! En tout cas, continua le prieur en se tournant vers Clément toujours debout devant le chapitre, nous ne pouvons que remercier notre frère de l'intérêt qu'il porte au bien de la maison où il a été accueilli. Frère Clément, demain, après l'office, nous vous prions de nous accompagner jusqu'au Rocher rouge. Maintenant, conclut-il en se levant, prions, mes frères !

Le lendemain matin, après l'office, le prieur sortait du couvent accompagné des moines, et se dirigeait le long de la côte vers le nord de la baie. Quelques serviteurs munis des outils nécessaires les attendaient près du Rocher.

Après que Clément eut pris avec soin les mesures indiquées sur le parchemin, le travail de déblaiement commença. Les ouvriers piochaient en silence, et avaient déjà creusé jusqu'à une profondeur de plusieurs pieds. Les moines se pressaient autour de l'excavation. On entendait retentir chaque coup de pioche, et, entre deux, la forte respiration des travailleurs. Soudain l'un d'eux poussa une exclamation. Son outil s'était engagé dans une planche à moitié pourrie et y demeurait fixé. On eut alors recours à des leviers. Les ouvriers, sans savoir de quoi il s'agissait, étaient tout aussi intrigués que les moines. On découvrit enfin un gros coffre de chêne, garni de serrures rouillées, que les six hommes eurent beaucoup de peine à tirer du fossé. Les serrures étaient encore solides, et il fallut les faire sauter avec le ciseau. Au moment où le couvercle retomba, on vit apparaître, tels qu'ils avaient été enfouis, soixante-quinze ans auparavant, les célèbres ostensoirs et les merveilleux ciboires enrichis d'émeraudes. Un cri s'éleva parmi les assistants, puis les ouvriers ressaisirent leurs pioches avec une ardeur nouvelle, pour chercher le second coffre. Deux heures plus tard, une lourde charrette de campagne, traînée par des bœufs, passait sous l'arcade du couvent, ramenant à Saint-Théodule le trésor si longtemps disparu.

Les moines se pressaient autour du frère Clément pour lui serrer la main, le féliciter et le remercier. Jusque-là il avait vécu presque ina-

perçu, s'acquittant de tous les devoirs de la vie monastique, parlant très peu et passant la plus grande partie de son temps dans sa cellule ou dans la bibliothèque. Pendant ce temps il n'avait eu d'autre confident que frère Anselme; mais, dès ce jour, chacun voulait sinon avoir été son ami, du moins le devenir.

M^{lle} MALAN.

(*Jacques de Fougereux.*)



Les deux Georges.



ECOUTEZ bien :
C'était en juin 1892 qu'une voiture de louage arrivait à Mont-du-Jour, maison isolée à quatre kilomètres du village de Vaumanoir, et s'arrêtait à la porte des Golay. Le devant de cette maison bien balayé, les fenêtres réjouies de vingt pots en pleine floraison, le bon état de la carapace de tavillons, imbriqués sur le mur comme des écailles, tout cela et autre chose encore, donnait à la très simple demeure, une physionomie avenante, et inspirait aux passants l'opinion la plus favorable sur ceux qui l'habitaient.

Au roulement de la voiture, une femme grande, forte, riche de corsage, coiffée du coquet chapeau vaudois à grappes de raisins blancs, quitta le bassin où, sous le flot chantant et clair, elle lavait des langes d'enfant, et, s'essuyant les mains à son tablier, s'avança vivement. En même temps, au rez-de-chaussée, un petit homme pâlot sous une épaisse chevelure brune, repoussait sur un établi son marteau et le cuir qu'il battait, et paraissait sur le seuil.

Le cocher ouvrit la portière. Personne ne descendit ; mais une femme voilée tendit un paquet blanc qu'Aline Golay reçut avec précaution. Le cocher posa sur le sol une corbeille, referma la portière, et, d'un coup de fouet, stimula ses chevaux. La voiture reprit sa course, et, cinq minutes plus tard, disparut sous les sapins qui bordent de leurs colonnades superposées une des plus belles routes du Jura.

Les Golay rentrèrent. La femme devant la fenêtre souleva un voile blanc qui entourait le paquet qu'elle avait reçu. Un nouveau-né, aux traits indécis et aux yeux vagues, remuait sous la gaze. Le mari ouvrit la corbeille. Il y trouva d'abord une enveloppe qu'il décacheta pour en retirer deux billets de banque de cent francs, puis une layette nombreuse et riche.

Tout était bien comme il avait été convenu. Des inconnus, qui voulaient rester inconnus, avaient offert à Aline Golay le nourrisson qui

lui arrivait. Elle devait recevoir deux cents francs de pension pour trois mois et, plus tard, au fur et à mesure des besoins croissants, un supplément en rapport avec ces besoins. Au bout de deux ans ou deux ans et demi, l'enfant serait repris.

Une chose cependant avait été oubliée, et, quand ils y pensèrent, Golay et sa femme se regardèrent étonnés. On ne leur avait laissé aucune indication d'Etat civil, pas d'acte de naissance, pas même le nom du petit être. Les parents s'apercevraient sans doute de l'omission, et répareraient leur négligence.

Aline Golay alla vers une alcôve qui tenait toute la largeur de la grande pièce boisée, dont le devant ouvert de quatre fenêtres était occupé par un long établi, et, écartant le rideau, coucha le nouveau venu entre une fillette de deux ans, son aînée, et un autre enfant de quelques semaines, son dernier né; elle devait, à son tour, mettre celui-ci en nourrice ou en pension, mais déjà il lui était venu à la pensée qu'elle pourrait peut-être le garder aussi et que personne assurément ne viendrait l'inquiéter à ce sujet. Du lait toujours frais et sain, il y en a assez à la montagne; elle s'en aiderait s'il était nécessaire.

Elle n'en eut nul besoin; elle était superbe de force et de santé, et c'était une merveille de la voir porter, avec une rare aisance, ses deux petits sur ses bras; elle eût pu les tendre un sur chaque

main et, au besoin, y joindre encore sa fillette. Son sein suffit donc aux deux appétits, et les deux garçonnets s'arrondirent à plaisir, roses et pleins, et tranquilles comme les nourrissons qui n'ont point de mal. Ne voyant venir aucun renseignement, elle avait fini par appeler le petit étranger Georges, du nom même de son propre fils. Cela lui faisait plaisir, et il devait la quitter si jeune, qu'il n'y avait là, ni pour le présent ni pour l'avenir, ombre d'inconvénient.

Les trois premiers trimestres arrivèrent régulièrement, mais le quatrième se fit attendre ; puis les irrégularités s'aggravèrent, et le chiffre des envois s'abaissa graduellement. Enfin, lorsque le petit Georges eut atteint ses 21 mois, ce fut fini. Plus rien. Il allait naître aux Golay un troisième enfant. La bouche étrangère mordait bien avant dans la miche commune. Le brave cordonnier, qui travaillait pour les maisons de gros de Vaultion, avait beau taper toute la journée et fort avant dans la soirée, il ne pouvait se faire quatre bras ; la brave mère, qui savait tailler les rubis, avait beau essayer de se remettre à l'établi avec sa petite lampe, ses pinces et sa cire, elle en était rappelée à chaque minute par les caprices de l'un, la faim de l'autre, les bobos et les savonnages. Bref, la pitance se faisait menue, un peu trop menue, et, pour rien au monde on n'eût sacrifié quelqu'un. Même les portions étaient toujours d'une égalité scrupuleuse. On réclama des

enquêtes ; on descendit parler au syndic de Vau-manoir ; on poussa jusqu'au juge de paix ; on n'y apprit rien ; on n'aboutit à rien.

Cependant le syndic, qui était un homme juste et compatissant, monta, un jour, appuyé de l'approbation unanime de son conseil, et assis près de Golay, lui dit :

— Vois-tu, Henri, — c'est le prénom de Golay, — on sait que tu te prives. Ne dis pas non ; on le sait. Il faut te débarrasser de cet enfant qui n'est pas des nôtres. Il y a moyen de s'arranger ; nous ferons des démarches pour le faire entrer aux orphelins.

Et jetant les yeux sur le groupe des petits qui se roulaient sur le plancher :

— Lequel est-ce ? demanda-t-il. Celui-ci ?

Golay leva les yeux, et vit sa femme très pâle. Sans plus d'explication, il ressentit aussi ce qu'elle éprouvait, et, résultat inattendu, l'attachement couvé lentement et à leur insu même dans le fond de leur cœur se révéla du même coup.

— Merci, dit-il d'un accent résolu. Quand il y a pour cinq, il y a pour six. Puis, voyez-vous, Monsieur le syndic, maintenant c'est trop tard, nous ne savons plus lequel c'est.

Le syndic les raisonna ; ils étaient sourds. Entre leurs deux Georges, d'égale taille, du même âge, ils ne voulaient pas distinguer ; ils ne pouvaient plus choisir, et le syndic dut se retirer sans avoir obtenu qu'on lui désignât le petit étranger.

On continua donc à se plier aux privations. Les enfants grandissant, la mère put donner un peu plus de son temps à son ouvrage, et, forts d'une inébranlable confiance en Dieu, reconnaissants d'une santé qui n'avait pas encore défailli, les Golay portèrent leur fardeau sans amertume et sans murmure.

Cependant, quoique traités avec un soin égal, enveloppés dans la même affection et présentés partout et toujours comme frères, l'ignorance où on avait entretenu les deux Georges en tout ce qui touchait à l'origine différente de chacun d'eux, ne fut bientôt plus assez complète et assez aveugle pour que quelques mots entendus çà et là, au village, à l'école où, malgré la distance, on devait les envoyer, n'éveillassent leur curiosité. Deux ou trois fois, quelque femme les arrêtant leur avait demandé : quel est le vrai Golay ? Et quand le maître les appelait Georges 1 et Georges 2, le sourire de la classe ne manquait pas de les embarrasser. Ils en parlèrent entre eux, se donnant les explications qui leur venaient, et finirent par dire à la maison qu'ils savaient bien qu'on leur cachait quelque chose.

Il y a peu de temps, quelques mois, ils atteignaient leurs onze ans, lorsqu'une lettre au timbre du notaire Lebois de Lyon jetait l'effroi dans la famille. Une femme, que du reste on ne nommait pas, réclamait son fils Raoul, confié dans les circonstances que l'on connaît aux époux

Golay. Le notaire ajoutait qu'il était chargé de verser entre leurs mains une somme à fixer pour les défrayer largement de leurs dépenses et de leurs soins. Il terminait en indiquant Ouchy et l'hôtel Beau-Rivage comme lieu du rendez-vous, et, comme jour, le jeudi suivant.

Les Golay furent bouleversés. Ils discutèrent, descendirent consulter le pasteur, mais se refusèrent encore catégoriquement à désigner l'enfant réclamé. Il était à eux aussi bien que l'autre. On l'avait abandonné onze ans durant, que venait-on maintenant le réclamer ? Qu'en voulait-on faire ? Qui le savait ? Non, non et non ! On leur arracherait le cœur plutôt que ce petit qu'ils avaient nourri de leur âme. Il était à eux ; il était à eux, et rien qu'à eux !

Et les Golay ne sortaient pas de là.

Pourtant, cette fois, ils convinrent de la nécessité de parler aux enfants. Comme le jour tombait, ils les appelèrent, et, sans les mettre directement en scène, en manière d'histoire intéressante, Golay leur raconta comment, un jour, on avait apporté, dans une maison, un tout petit bébé, comment ceux qui l'avaient apporté l'avaient ensuite laissé sans jamais plus s'occuper de lui, jamais plus ; comment alors ce bébé avait été élevé par les pauvres ouvriers qui l'avaient reçu ; comment il avait grandi à leur côté ; comment ensuite, sans rime ni raison, brusquement, on était venu le réclamer, tenter de l'en-

lever à ceux qui s'étaient faits pour lui vrai père et vraie mère, et enfin, leur douleur et leur résistance.

Golay et sa femme, assis l'un près de l'autre, tenaient entre eux les deux Georges qu'ils entouraient de leurs bras, et, tandis que l'homme avançait dans son récit, que sa voix tremblait et s'étranglait, la tête du mari et la tête de la femme se penchaient sur les têtes des deux garçons, et, par communication de sympathie, tous les quatre fondaient en larmes.

Et quand Golay, cherchant à affermir sa voix, eut dit : « Ces gens, c'est nous, et ce bébé, c'est l'un de vous », alors l'émotion et les larmes devinrent de la désolation, et, par un élan instinctif, l'un des deux s'écria :

— Ne dis pas lequel c'est, père, ne dis pas lequel c'est !

Et les deux enfants se tenant embrassés répétèrent :

— Ne dis pas lequel c'est, père, ne dis pas lequel c'est !

Aujourd'hui les Golay sont devant les tribunaux. Avant de les frapper, peut-être d'une de ces amendes quotidiennes qui ruinent, et de les saisir, on les sollicite, on essaie de les circonvenir, de leur arracher quelque aveu, quelque indication. Inébranlables, ils opposent une action en déchéance de paternité. Ils sont prêts à tout sacrifier, et, à tous les efforts, ne répondent

qu'un mot, un seul mot, toujours le même,
jusqu'à la fin des fins :

— Mais que voulez-vous ? puisqu'on vous dit
que nous ne savons plus lequel c'est.

H. MAYSTRE.



Voix de minuit.

A LA CATHÉDRALE.

A l'antique clocher des siècles solennels
Le temps, le vieux sonneur, chante ce soir son âme :
— « L'an défunt se consume aux bûchers éternels
Et l'an naissant paraît, s'élevant de la flamme. »

Et ce chant pleure et rit : c'est la messe des morts,
C'est le fol carillon que minuit dans l'air sème ;
Mais c'est le Ciel toujours que le cœur cherche, alors
Que minuit sonne en haut le glas et le baptême.

LOUIS MAYSTRE.

31 Déc. 1893 — 1^{er} Janv. 1894.



Au travail.

La lampe brûle auprès de ma fenêtre ouverte ;
C'est la nuit : c'est la nuit bénie, et bleue et verte,
La nuit calme, la nuit folle, la nuit d'été.
Il flotte dans l'air tiède un brouillard argenté.

Les vignes sont en fleur, et parfument la terre
 Qui dort sous un manteau de lune et de mystère.
 Je lis du droit romain et rêve. Pas un bruit.
 Strié de noir, de rose, un papillon de nuit
 Va, vient, passe et repasse, et se brûle à la flamme...
 Oh ! vers un point qui brille et m'illumine l'âme,
 M'élançant d'un essor candide et turbulent,
 Ne voir dans l'univers rien que ce point brillant,
 Dans l'obscur forêt que cet huis de chaumière,
 Me laisser fasciner par sa claire lumière,
 Le contempler en face, ébloui mais joyeux,
 M'en réchauffer le cœur et m'en dorer les yeux,
 A son éclat divin obscurcir ma pensée,
 Y courir follement tout droit, tête baissée,
 Et puis m'en approcher de si près, de si près,
 Qu'à la fin, y brûlant mon aile, je mourrais
 D'un supplice pareil à quelque apothéose,
 Comme toi, papillon de nuit, phalène rose !

PHILIPPE MONNIER.



Gavotte.

Dans le vieux salon bouton d'or
 Tout rempli de mélancolie,
 Où l'on dirait que le temps dort
 Depuis si longtemps qu'il s'oublie,

La vieille dame aux cheveux blancs,
 Parfilant l'or de quelque écharpe,
 Les soirs d'hiver tristes et lents,
 Parfois va découvrir sa harpe.

Alors, sous ses doigts effilés,
 Elle éparpille au loin les notes,
 Vibrant avec ces sons perlés
 Qu'avaient les antiques gavottes.

Elle redit tous les vieux airs
 De ce temps de fleurs et de fêtes,
 Où les salons bien moins déserts
 Étaient pleins de gens bien moins bêtes;

Où, rose et vert galant, l'Amour
 N'auscultait point son cœur phtisique,
 Où chacun lui faisait la cour,
 Jusqu'au vieux maître de musique;

Où les femmes vivant d'éther
 Pleuraient en chœur sur la souffrance
 Et la mort du jeune Werther;
 Où l'on faisait la révérence;

Où l'habit était de gala,
 Où les mots étaient moins sincères,
 Où cet affreux Monsieur Zola
 N'avait point écrit ses misères;

Où tout, où même la douleur
 Était discrète et bien apprise;
 Où l'on savait tendre une fleur,
 Mettre un gant et prendre une prise;

Où l'art ne remplissait pas l'air
 De cris et de grosse démente,
 Mais où règnait le style clair,
 Le pastel et puis la romance;

Où l'amour parlait à genoux,
 Où le cœur portait des dentelles,
 Où les soupirs étaient plus doux,
 Et les flammes plus immortelles.

Alors, revivant en esprit
 Le doux temps enfui comme un leurre,
 Sur la gavotte qui sourit
 Voici la dame en noir qui pleure.

PHILIPPE MONNIER

Chez Albert Dürer.

C'est le soir, l'angelus tinte ;
Aux coins du pauvre atelier,
L'ombre met sa demi-teinte
Douce au rêve familier.

Tout se calme et s'égalise
Dans le silence et la nuit :
Sauf les cloches de l'église,
On n'entend rien, pas un bruit.

Des cartons, des bouts d'étude,
Quelques vieux meubles fourbus
Peuplent cette solitude
De mémoire et de rebuts.

Un chat, aux yeux d'émeraude,
Glissant à pas assoupis
Comme une âme en peine rôde,
Le long des murs décrépits.

En bas la vieille servante
Ecume son pot au feu ;
Je suis seul dans l'épouvante
Morne du temps et du lieu.

L'œil vague et les doigts aux tempes,
Près d'un vieux meneau cassé,
Je regarde des estampes
Et me souviens du passé.

Sans que nulle fleur l'azure
 Mon rêve émeut lentement
 Le profil de la mesure
 Du naïf peintre allemand.

Le clocher se tait. Il neige.
 Le soir gris s'en est allé.
 Triste et las de son manège
 Le chat miaule au vent gelé.

Alors je crois que c'est l'âme
 De l'ancien maître endormi
 Qui revient et qui réclame,
 Et je le baise en ami.

Nuremberg.

PHILIPPE MONNIER.

(*Rimes d'écolier.*)



Baie de Rio.



PARMI les pays que nous avons eu le privilège de parcourir, il en est deux dans les régions les plus dissemblables, et sous des cieux différents, qui ont produit sur nous une impression ineffaçable, par la réunion et la simultanéité des mêmes caractères. Nous voulons parler des fjords de la Norvège et de la baie de Rio.

Ce qui constitue la beauté majestueuse et sévère des fjords norvégiens, c'est la fusion, dans

un même paysage, de la nature alpestre et de la nature maritime. Lorsqu'on remonte ces golfes étroits, dont quelques-uns s'avancent jusqu'à plus de 150 kilomètres dans l'intérieur des terres, que voit-on et qu'admire-t-on ? Une série de lacs salés, se succédant pittoresquement les uns aux autres, lacs profonds, sur les eaux desquels voiliers et vapeurs de haute mer glissent entre les montagnes qui les enserrent, et qui rappellent les Alpes par leurs abîmes, par leurs forêts de sapins entremêlés de bouleaux, et par les neiges et les glaciers qui les couronnent. Ce spectacle grandiose est grave et sombre, mais il est sublime dans sa solitude austère et silencieuse.

C'est aux mêmes causes que la baie de Rio doit sa réputation, que rien ne saurait exagérer. D'où vient l'enthousiaste admiration dont nous avons été saisi, chaque fois que nous l'avons contemplée ? De ce mélange de nature alpestre et maritime, enrichi d'un élément nouveau, la nature tropicale.

C'est bien la mer que nous avons devant nous et autour de nous. Du pont du paquebot qui a jeté l'ancre dans la rade, nous voyons une forêt de mâts et de cheminées, des navires semblables aux nôtres, et des voiliers de toute forme et de tout tonnage, dont le nombre n'a d'égal peut-être que celui des îles grandes et petites dont la baie est parsemée. Les barques de pêche rentrent au port chargées de poissons, et, de loin, nous

assistons aux ébats des requins, dont le dos noir apparaît au-dessus des vagues. Tout, autour de nous, nous dit : c'est la mer !

Mais levons les regards, et portons-les sur l'horizon qui enclôt la baie : partout des montagnes, des pics déchiquetés, des rocs abrupts, des blocs surplombants. Tout près, c'est le Corcovado (710^m), avec son chemin de fer à crémaillère ; plus loin, c'est la Tijuca (1025^m) avec ses cascades ; plus loin, c'est la chaîne des Orgues, la Serra da Estrella, et plus loin encore, la Serra da Mantiqueira, dont les plus hautes sommités atteignent près de 3000 mètres. Tout, autour de nous, nous crie : c'est la montagne, la haute montagne, comme nous aimons à dire en Suisse !

Mais détachons nos regards des sommets, et fixons-les sur les flancs des hauteurs : partout des forêts s'engouffrant dans les gorges, s'accrochant aux pentes inaccessibles, se suspendant aux abîmes, forêts de palmiers, de cocotiers et de toutes les essences équatoriales. Dans les vallées qui débouchent sur le rivage, des orangers, des bambous, des cactus, des aloès, et tous les arbustes, et toutes les plantes des pays chauds. Tout, autour de nous, nous dit : c'est la nature des tropiques !

EDOUARD MONTET.

(Brésil et Argentine.)



L'Auberge.

J'ai goûté tous les biens promis :
Des jours mauvais aux jours meilleurs
J'ai passé lentement, parmi
Tant de jours stériles d'ailleurs ;
Et voici : je sais autre chose.
Je sais la lourde porte close
Sur la révolte nécessaire,
Et sur l'impatience fière
Dont les volontés me poussèrent
Vers la route, en pleine poussière !

C'est l'Auberge posée au coude du chemin ;
Un tilleul plein de cris d'oiseaux étend sur elle
Le geste de ses longues branches maternelles,
Et l'odeur de ses fleurs enchante le chemin.

Ah ! l'orgueil des marches joyeuses !
L'orgueil d'adorer la lumière
Dans sa subtile et glorieuse
Magnificence coutumière !
Et l'orgueil d'être en liberté
Dans un domaine illimité
Dont la vision multiplie
Autour du voyageur pensif
Le charme et la mélancolie
De ses horizons successifs !

L'Auberge est au milieu de la plaine, si calme
Sous son toit aux larges auvents hospitaliers ;
Si calme avec le vieux tilleul, comme une palme,
Dont l'ombre rêve autour des hôtes familiers.

S'il me souvient d'avoir couru !
 Par la pluie ou le vent, toujours
 Epris des sites apparus,
 Toujours jaloux de tout amour,
 Je fus dans la plaine et les monts
 L'enthousiaste vagabond,
 Et j'eusse crié d'épouvante
 Si l'Auberge ou si la prison
 M'avaient proposé leur savante
 Et détestable trahison.

L'Auberge est dans un coin caché de la vallée ;
 La tempête autour d'elle outrage les sommets :
 Dans l'abri sûr, d'où toute angoisse est exilée,
 L'Auberge rit à la douceur des jours de mai.

S'il me souvient d'avoir vécu !
 Mon Dieu ! j'ai magnifiquement
 Dévoué mon cœur invaincu
 A la flamme et à l'élément ;
 J'ai largement versé ma vie
 Sur l'espérance inassouvie
 De tout connaître et de tout croire,
 Et, le long des chemins ouverts,
 J'ai inscrit ma joie et ma gloire
 Sur les reflets de l'univers.

L'Auberge, elle est posée au coude du chemin.
 Un rosier grimpe autour du banc où, chaque soir,
 L'hôte qui n'ose plus songer au lendemain,
 L'hôte pacifié et vieilli vient s'asseoir.

Hélas ! hélas ! la longue route
 A désespéré mes pas lents,
 Et l'Auberge m'appartient toute
 Avec son toit et ses murs blancs,

Et je lui appartiens aussi
Avec mon éternel souci,
Et, par la fenêtre entr'ouverte,
Je vois parfois sur le chemin
Ceux qui vont à la découverte
Des pays et des lendemains.

L'Auberge est au milieu du désert : oasis
Aux bois profonds pleins de parfums et de langueur,
Où va mourir l'écho des choses de jadis
Dans le consentement et dans l'oubli du cœur.

Ah ! je sais les passants qui passent !
Et je sais ceux dont les grands yeux,
Joyeux de regarder l'espace,
Reflètent la splendeur des cieux !
Ceux qui ne se reposent pas,
Et qui, jamais las, vont là-bas :
Moi ! j'ai goûté les biens promis,
Et l'Espérance satisfaite
A clos ses essors endormis
Sur les yeux ouverts du prophète.

Blanche, dans son immobilité consentie,
L'Auberge est au milieu de la vie : elle est l'île,
L'île en fleurs que les flots de la mer ont sertie
D'une houle innombrable et de récifs hostiles.

Jours triomphants, où j'attestai,
Pour celui qui pense et qui aime,
L'orgueilleuse nécessité
De vivre seul avec soi-même,
Jours d'extase, jours de prière,
Jours aussi de révolte fière,
C'est vous que je vois défilier
Devant la si triste maison,
Et dont les gestes désolés
Me montrent là-bas l'horizon !

C'est l'Auberge posée au coude du chemin.
 Le ciel si bleu s'étend sur son toit familier,
 Et les oiseaux en paix y viennent gazouiller,
 Et les fleurs du tilleul enchantent le chemin.

Mais je goûte les biens promis !...
 Ah ! nul bruit dans la maison close !
 Jamais les hasards ennemis
 N'y troublent d'ailleurs quelque chose,
 Car ceux qui marchent vont là-bas :
 Les aventures n'entrent pas !
 Et sur mon rêve négligé
 J'étends un voile de langueur,
 Afin de me prouver que j'ai
 La paix du cœur — la paix du cœur !

MATHIAS MORHARDT.



Un salon Louis XVI.

A M. H. de Baron.

Le temps est triste et sombre, et le monde maussade.

Mais par son gai pinceau ce salon réjoui
 Fait revivre à nos yeux un siècle évanoui,
 Un monde lumineux, et mon esprit s'évade.

O pays du velours, royaume du satin,
 Royaume d'élégance et de grâces exquis ;
 Jardins riants peuplés de rieuses marquises,
 De soubrettes au pied léger, à l'œil mutin !

O champêtres ébats ! gais déjeuners sur l'herbe !
O dinettes d'amour sous la tonnelle en fleurs
O peintre de la grâce ! O tableaux enchanteurs !...

Dans ce salon coquet il fait un temps superbe !

D. MORIAUD.



Leçon de patinage.

Même dans ses rigueurs l'hiver est indulgent,
Et sur l'étang glacé miroir de vieil argent
Glisse et joue un essaim de folles patineuses.

Les trembles dépouillés profilent sur l'azur
Leur ramure élégante et fine ; — du ciel pur
Le soleil verse à flots ses splendeurs lumineuses.

— Soutane retroussée, un abbé jeune et frais
Hésitant, trébuchant, vient d'entrer dans la lice ;
L'angoisse, la frayeur sont peintes sur ses traits.

Et deux jeunes beautés, l'œil brillant de malice
L'aident en ses débuts et se mettent en frais,
Mais leurs rires moqueurs redoublent son supplice.

D. MORIAUD.



Ma Plume.

- On me dit : « Brisez-la, cette plume indocile
» Qui se montre au calcul franchement inhabile ;
» La prose ni les vers ne donnent pas du pain.
» Chimérique est l'espoir que votre cœur caresse :
» En suivant le sentier qui mène à la détresse,
» Vous aurez à choisir l'hôpital ou la faim.
- » Reconnaissez l'erreur dont votre orgueil s'enivre :
» *Poète !* est-ce un *métier* qui jamais fasse vivre ?
» Pour chanter, il est bon d'être bien pourvu d'or,
» D'avoir de chauds habits, une maison bien close ;
» Là, l'inspiration devient couleur de rose,
» Et ne froisse personne en prenant son essor.
- » Tout est bien, bon, parfait dans le monde où nous sommes :
» Il faut, la plume en main, le démontrer aux hommes ;
» Les favoris du sort le diront mieux que vous...
» La prudence jamais ne fut égalitaire...
» S'il est quelques abus... il faut savoir les taire
» Pour ne pas exciter envieux et jaloux.
- » L'écrivain sans fortune, hélas ! n'a rien de stable.
» Madame, cherchez donc un travail profitable
» Qui relègue la plume en quelque coin obscur.
» Surtout que nulle erreur ne vous trompe et vous berce,
» Saisissez une aiguille, entrez dans le commerce,
» Si minime qu'il soit, votre gain sera sûr.

- » Souhaiter un grand nom !... Y pensez-vous, Madame ?
- » La gloire est un fardeau trop lourd pour une femme,
- » Genève d'écrivains est riche, Dieu merci !
- » En admirant l'éclat dont son passé rayonne,
- » Comptez tous les fleurons de sa jeune couronne,
- » Elle resplendira, n'en prenez nul souci.»

Quoi ! ce sont des amis qui parlent de la sorte !
« Vous avez du talent, de l'avenir... qu'importe ?
» Filez, cousez, brodez pour gagner de l'argent ;
» Si le feu créateur en votre âme s'allume,
» Gardez-vous de quitter l'aiguille pour la plume,
» Le gain n'est pas acquis au plus intelligent. »

Suivrai-je ces conseils ?... Contre ma destinée
Puis-je me révolter ? Si Dieu m'a condamnée
A mourir quelque jour sur un lit d'hôpital,
S'il veut que de la faim je sente les tortures
Pour les dépeindre mieux à toutes créatures,
Je suis prête à passer par ce chemin fatal.

Te briser, moi !... Jamais ! Sceptre de la pensée !
Tu ne t'échapperas que de ma main glacée,
Quand la Mort de son doigt aura scellé mon front.
Courage ! entrons en lutte, ô ma plume chérie !
Contre les coups du sort tu dois être aguerrie ;
Il faut par un succès effacer cet affront.

JEANNE MUSSARD.



A Sultan, lion d'Afrique.

Sultan, que penses-tu, dans ta cage enfermé,
Toi, le roi du désert, toi, dont la voix puissante
Répandait autrefois l'angoisse, l'épouvante,
Quand on suivait ton pas sur le sable imprimé ?

Captif, mais toujours roi jusque dans l'esclavage,
O fils du Sahara ! fier lion, rêves-tu
— A l'heure où nul ne peut te surprendre abattu —
De la verte oasis dans quelque lieu sauvage ?

Rêves-tu de la source où tu venais la nuit,
L'œil au guet, épier et dévorer la proie ?
Ici, plus de combats, plus d'amours, plus de joie
Derrière ces barreaux où le sommeil te fuit.

Quand l'homme, ce tyran dont tu subis l'empire
Exploitant ton malheur, t'expose à tous les yeux,
Attends-tu, rage au cœur, que cet audacieux
Se livre quelque jour, et sous ta griffe expire ?

Ou pour lui ne sens-tu que mépris et dédain ?
Non ! tu hais l'opresseur, qui, protégeant sa race,
T'enferme prudemment en trois mètres d'espace,
Et t'arrache à jamais de ton sol africain.

Oui, tu dois le haïr... Mais, dans la sotte foule
Que tu vois circuler à travers les barreaux,
S'il est des curieux, des niais, de froids bourreaux,
Tu comptes des amis dans cette humaine houle,

Des hommes que ton sort attriste; des penseurs
 Trop sages pour nier la divine étincelle
 Que tout être vivant en son cerveau recèle,
 Ecoute, ô fier lion ! tes hardis défenseurs :

« Tu seras homme un jour, courageux, invincible, »
 Disent-ils, « les héros ont été tes pareils.

» Celui qui parsema l'espace de soleils,

» Et créa le bacille à nos yeux invisible,

» A la loi du progrès a soumis l'Univers.

» Tu dois monter aussi, Sultan, monter encore,

» De tes destins futurs poindra bientôt l'aurore,

» Quand la mort pour toujours aura brisé tes fers. »

JEANNE MUSSARD.



La Raison.

Les lois de la nature attachent les uns
 aux autres les biens et les maux par
 des liens indissolubles. La raison qui
 nous engage à chercher ces lois, et qui doit nous
 faire comprendre leur nécessité, nous enjoint
 ensuite de les accepter et de nous y soumettre.
 On en sort quand on méconnaît les dépen-
 dances nécessaires, et qu'on prétend obtenir un
 bien sans les maux dont la nature a fait ses
 compagnons inévitables. Qui veut la fin veut

les moyens, dit un proverbe dans lequel la raison logique se reconnaît elle-même. Non pas sans doute que les moyens soient indifférents, non pas qu'une bonne fin les justifie tous. Il y a des moyens si cruels, si bas, si venimeux, si corrupteurs, qu'aucune fin ne saurait les excuser, et qu'on doit renoncer à viser un but lorsqu'on a reconnu l'impossibilité de l'atteindre sans en user. Mais qu'on ne prétende pas non plus se soustraire à la loi commune, et qu'on sache, quand il le faut, consentir à un mal moindre pour obtenir un bien plus grand. Il resterait toute sa vie un rêveur inutile, celui qui reculerait devant tous les actes dans les conditions ou les conséquences desquels il entreverrait pour lui ou pour d'autres quelques maux.

Ne nuire jamais en rien ni à soi ni aux autres, c'est la morale de l'inaction ; faire du bien, faire le plus de bien possible, même au prix de certains sacrifices, voilà le précepte viril et fécond. Et, quand on a mûrement pesé les avantages et les inconvénients, les conditions et les conséquences, les moyens et le but, et qu'après cela on a pris une décision consciencieuse, il faut savoir marcher avec fermeté dans le chemin tracé par la raison. Soutenu par l'espoir du bien plus grand auquel on aspire, il faut savoir s'imposer à soi-même, et imposer aux autres des efforts pénibles, exiger le renoncement à des biens qui semblent légitimes, courber les volon-

tés sous la discipline, consentir à être mal compris, mal jugé, en scandale à beaucoup de gens, et faire taire son cœur quand il crie au spectacle des maux prochains qu'engendre la poursuite d'un bien supérieur mais lointain. Les vrais bienfaiteurs de l'humanité ne sont pas ceux qui l'endorment dans le rêve d'un ciel sans nuages, mais ceux qui comprennent la nécessité de la tempête et lui enseignent à la braver. Le Prince de la paix n'a-t-il pas dit lui-même qu'il était venu dans le monde apporter la guerre ?

ADRIEN NAVILLE.

Extrait d'un article sur « La Raison ». *Bibliothèque universelle* 1891.



Beauté organique

L n'est pas vrai, comme l'enseigne une théorie devenue presque banale, que toute beauté, ni même toute beauté d'ordre supérieur soit expressive. L'esthétique ne peut pas admettre une simplification aussi contraire à la réalité. La vie spirituelle d'autrui nous est sans doute révélée souvent par les phénomènes expressifs, mais l'idée nous en est aussi

suggérée de plusieurs autres manières, spécialement par des traits, des attitudes et des mouvements qui sont le fondement de la beauté organique.

Le vol circulaire d'un grand oiseau de proie qui plane est un spectacle d'un effet esthétique incontestable.

Dire que ce mouvement du rapace à la recherche d'une nourriture est un phénomène d'expression, ce serait assurément donner aux mots une extension abusive. Et cependant la beauté consiste ici essentiellement dans l'idée d'impressions et de sentiments qui sont évoqués dans notre esprit. Nous nous disons plus ou moins consciemment : Que cet animal est heureux ! Quel sentiment de liberté, de puissance souveraine, de supériorité sur les quadrupèdes et les bipèdes rivés au sol doit éprouver un être à qui son organisme permet de voyager avec aisance et sécurité dans un élément où nous autres, pauvres humains, ne pouvons nous aventurer qu'au moyen d'appareils artificiels, compliqués, délicats et au péril de notre vie !

J'ai bien souvent éprouvé une impression analogue en voyant, sous le souffle d'un vent violent, des mouettes se laisser bercer par le mouvement de l'eau, disparaître dans les vallées liquides, et reparaître au sommet des grandes vagues qui, à quelques mètres de là, vont s'écrouler sur le rivage en mugissant. Quelle sérénité,

quelle liberté ! que l'on doit être paisible et se sentir dominateur, quand on porte dans son corps des rames et des ailes !

Les mêmes considérations s'appliquent à l'homme, et à la représentation de l'homme par les arts, avec cette différence toutefois qu'ici les phénomènes expressifs et la beauté qui leur est propre jouent un rôle beaucoup plus important que chez les animaux.

La beauté organique et la beauté expressive s'associent intimement, et, dans certaines œuvres, celles de Michel-Ange par exemple, la beauté sensible est refoulée, presque supprimée par ces deux éléments supérieurs. Non seulement les corps qu'il sculpte ou qu'il peint ne parlent pas à la sensualité charnelle, mais c'est à peine s'ils procurent à la vue le plaisir qu'elle aurait le droit d'attendre d'une œuvre d'art. Dans ces attitudes et ces gestes violents, tourmentés, on chercherait en vain la symétrie, les proportions régulières, la belle ordonnance des mouvements que les esthéticiens académiques vantent à l'envi dans l'organisme humain. Aussi leur intelligence est-elle difficile. Il faut avoir fait beaucoup d'expériences personnelles, et avoir pris l'habitude d'analyser ses propres impressions pour imaginer, même confusément, les sensations et les sentiments de tout genre que doivent procurer aux âmes les attitudes et les mouvements souvent étranges que le peintre de la Chapelle


Sixtine a représentés dans son « Jugement dernier ». La recherche savante de l'effet organique est ici poussé un peu loin et confine parfois au risible. Il y a là telle pose incroyable qui est presque de la caricature. Mais quelle œuvre admirable quand la même science et le même génie inventifs sont employés à des sujets nobles ! Regardez dans la même chapelle la sibylle érythréenne ou à Saint-Pierre-ès-liens la statue colossale de Moïse. Voilà des corps qui font envie et dans lesquels on voudrait s'incarner. Plus on les contemple, et plus on s'assimile par l'imagination l'impression de puissance presque divine, que doivent savourer ces êtres qui semblent pouvoir, d'un coup de pied ou d'un coup de main, renverser et balayer tous les obstacles.

ADRIEN NAVILLE.

Extraits modifiés d'un article sur la « Beauté organique ». *Revue philosophique* 1892.



L'école chrétienne et l'école laïque.

ASSEZ en revue toutes les œuvres bonnes, vous serez toujours renvoyés à l'éducation comme à la source même à laquelle il faut remonter. Toujours les hommes qui se préoccupent sérieusement du bien

public nous montrent l'école; mais laquelle? Non pas l'école où l'on enseigne seulement l'arithmétique, la grammaire, l'arpentage, et même les éléments du droit constitutionnel. Tout cela doit être enseigné aussi bien que possible, il faut que l'enfant apprenne ce qui lui sera nécessaire de savoir; mais l'instruction bornée aux éléments de cette nature n'est que le corps de l'école, ce n'est pas son âme. L'âme de l'école est contenue dans le sens profond de ce beau mot de la langue française : « *Elever l'enfant.* » L'enfance est naturellement religieuse; elle ne demande qu'à ouvrir ses ailes et à prendre son vol. Ce vol, il faut le guider; mais refuser à l'enfant les horizons célestes, couper ses ailes naissantes, ce n'est pas l'élever, c'est l'*abaisser*. Elever l'enfant, le prendre sur la terre pour lui imprimer un mouvement d'ascension vers le ciel, il n'est pas sous le soleil d'œuvre plus grande, plus digne du concours des hommes de bonne volonté.

ERNEST NAVILLE.

Fragment de *l'Ecole chrétienne et l'Ecole laïque*, publié en 1873. (Cherbuliez, à Genève.)



Discours sur la Vie éternelle.



LA parole de néant se répand dans le monde ; elle a ses clubs, ses journaux, sa propagande. C'est la voix des hommes de plaisir voulant jouir de la vie et chantant : Qui sait si nous serons demain ? C'est la voix des découragés disant : Nous avons heurté, et personne n'a ouvert ; le ciel est vide, ou Dieu est sourd. C'est la voix des savants qui, après avoir arraché toute espérance de nos cœurs, se proclament les seuls intelligents et les sages par excellence. Etrange concert, où la voix folle de l'orgie, l'accent plaintif de la tristesse et le sourire de la satisfaction se réunissent dans cette lugubre parole : « Il n'y a rien à espérer après la mort », et voudraient inscrire sur la porte de la vie les mots terribles que Dante place sur la porte de l'enfer : « Vous qui entrez, laissez toute espérance. »

Il faut, Messieurs, que ceux qui n'ont pas laissé toute espérance ; il faut que le pauvre et le riche, l'ignorant et le savant, celui qui a rencontré le Ressuscité dans la douleur et près de la mort, celui qui a rencontré le Sauveur dans le repentir, celui qui, dans l'étude, a vu la lu-


mière du Verbe éternel briller à ses regards, il faut que tous ceux qui croient encore à Dieu, à l'âme, au devoir, à la sainteté, à l'immortel avenir, se rapprochent, s'unissent, et, à la parole de néant qui va se répandant sur la terre, répondent avec fermeté : *La Vie éternelle*.

ERNEST NAVILLE.

Conclusions des *Discours sur la Vie Eternelle*, publiés, pour la première fois en juin 1861. (Cherbuliez, à Genève.)



La Réforme électorale en France.

ES grandes découvertes ont deux caractères : la simplicité de l'idée mise en lumière, et l'étendue de ses conséquences. Un liquide en ébullition soulève le couvercle du vase qui le renferme ; il y a donc une force dans la vapeur. C'est là une idée assurément fort simple, le résultat immédiat d'une observation journalière. Qui dira toute son influence sur le monde ? L'emploi de la vapeur n'a pas seulement modifié la production industrielle et facilité le commerce ; la promptitude des moyens de transport a rapproché les peuples et accéléré la circulation des idées. L'in-

fluence de la découverte de la vapeur se fait sentir dans tous les éléments de la civilisation morale aussi bien que de la civilisation matérielle. Voilà des conséquences bien étendues et qui sont loin d'être épuisées. En remontant à leur principe, nous ne trouvons que l'application d'une remarque qui peut se faire chaque jour dans la cuisine de chaque ménage.

Une idée nouvelle, relative au système des élections, a été mise en circulation dans le monde depuis quelques années, (il s'agit de substituer la représentation proportionnelle des divers groupes d'électeurs à la représentation exclusive de la majorité), cette idée est absolument simple. Ses partisans estiment qu'elle constitue une grande découverte dans l'ordre des questions sociales. S'ils ne se trompent pas, le vrai principe de la représentation, enseveli sous une couche épaisse d'habitudes et de préjugés, vient d'être reconnu; et, comme le système représentatif est le seul qui permette le développement sincère de la liberté politique, l'application du principe nouveau produira une réforme dont les conséquences seront assez étendues pour marquer une époque dans l'histoire de la civilisation.

ERNEST NAVILLE.

Introduction à *la Réforme électorale en France*, publiée en 1871. (Librairie académique Didier, à Paris.)



La Logique de l'hypothèse.



N a bien signalé la présence de l'hypothèse dans les constructions scientifiques, mais personne, me paraît-il, n'a signalé la portée générale de ce fait et indiqué ses conséquences. Affirmer la présence de l'hypothèse dans tous les éléments de la science sans exception me semble une thèse nouvelle. Cette thèse, en la supposant vraie, est de nature à modifier profondément la théorie de la méthode, et, par la théorie de la méthode, tout l'ensemble des conceptions philosophiques.

On se méprendrait gravement sur la nature de mon travail, si l'on pensait qu'il doit avoir pour effet de réhabiliter pratiquement l'hypothèse et d'encourager son emploi. Il est impossible d'augmenter l'emploi d'un procédé de la pensée toujours et nécessairement en exercice. Marquer la place de l'hypothèse, c'est donner aux savants la conscience claire de la méthode qu'ils emploient, et les rendre par là même attentifs à ses abus. Dans la vie morale, une passion est d'autant plus dangereuse qu'elle est ignorée ; la mettre en évidence, c'est engager à en surveiller les effets. De même, signaler l'action tou-

jours présente de la faculté de supposer, c'est appeler l'attention sur la nécessité de surveiller cette action pour la maintenir dans ses justes limites. Cette étude est particulièrement opportune dans la disposition actuelle des esprits. Après les synthèses brillantes et prématurées de la physique cartésienne, les sciences de la nature ont pris une marche plus analytique, et se sont préoccupées surtout de constater et de distinguer les phénomènes. De cette tendance poussée à l'excès sont nées la théorie de la multiplicité des fluides en physique, et la multiplication indéfinie des espèces en histoire naturelle. Par une réaction légitime dans son principe, mais excessive dans son développement, nombre de savants contemporains entrent de nouveau dans la voie où l'on rencontre les systèmes grandioses et prématurés. Le caractère spécial de ce mouvement de la pensée est que l'esprit systématique se présente sous la fausse apparence de l'empirisme. On ne prend plus, comme Descartes, de simples hypothèses pour des déductions *à priori*; on prend de simples hypothèses pour des inductions solides, pour des théories définitivement établies. Plusieurs se persuadent n'avoir pas quitté le sol ferme de l'expérience, tandis qu'ils voguent à pleines voiles sur la mer sans rives des conjectures. Il importe de rappeler à ces hardis navigateurs que, si les voiles ou la vapeur sont indispensables à la marche d'un navire, le

lest et le gouvernail ne sont pas moins nécessaires. La logique de l'hypothèse empêche d'oublier que nos idées scientifiques ne sont jamais dans l'origine que des suppositions, et n'ont d'autre valeur que celle qu'elles tirent de leur confirmation expérimentale. La leçon que donne cette logique est avant tout une leçon de prudence.


ERNEST NAVILLE.

Avant-Propos de *la Logique de l'hypothèse*, publiée, pour la première fois en 1880. (Germer Baillière, à Paris.)



Le Hasard.

.....

 LORS même qu'on ne voudrait reconnaître aucun rôle au hasard dans le monde physique, par la raison que tout, jusque dans ses moindres détails, y serait rigoureusement déterminé par des lois mathématiques, du moment que des êtres libres peuvent intervenir, par des actes plus ou moins téméraires, dans la trame serrée des phénomènes naturels, le hasard doit entrer avec eux sur la scène du monde avec toutes ses conséquences :

solutions de continuité dans la chaîne des faits, déviations, ruptures et accidents sans aucune gravité dans l'ensemble de la nature.

Comme l'araignée a bientôt réparé les déchirures faites à sa toile par le vol d'un insecte, la nature poursuit son œuvre sans se déconcerter pour si peu de chose. Pour l'homme il n'en est pas tout à fait de même. On n'entrevoit qu'en frissonnant les chances qu'il court dans le jeu redoutable des forces qui se déploient autour de lui. Avec sa courte sagesse et ses prévisions bornées, il s'avance sur une route obscure, semée de périls. Appelé à prendre un parti et à faire un choix entre un grand nombre d'éventualités possibles, il ne marche qu'à tâtons, semblable à celui qui, conduit par une lumière douteuse dans le labyrinthe d'un immense atelier, se verrait entouré de puissantes machines en mouvement, de roues, de pistons, de courroies de transmission, de volants gigantesques, et dont les cris de détresse seraient perdus au milieu du bruit infernal de la matière tourmentée, martelant ou martelée, menaçant de le broyer lui-même au passage. Le soldat obligé par le devoir, ou entraîné par son courage, à franchir un espace découvert sous la mitraille de l'ennemi, nous offre aussi une image saisissante de ces traits invisibles auxquels chacun peut être exposé d'un instant à l'autre et qui brisent tout à coup les existences les plus précieuses. L'immo-

bilité même et l'abstention ne sont pas des garanties efficaces contre les surprises de la nature. Un écroulement soudain, un coup de foudre, la terre qui s'ébranle sous nos pieds, tout peut nous renverser à l'improviste, et les progrès de la science ne sauraient jamais aller jusqu'à supprimer ces causes de hasard. Ne voyons-nous pas au contraire que plus les forces de la nature sont appropriées au service de l'homme à l'aide des machines les plus ingénieuses, plus aussi se multiplient les chances de formidables catastrophes ?

L'homme est, en outre, pour l'homme lui-même, une quantité indéterminable. Sa volonté se heurte constamment, dans les rapports sociaux, avec des volontés raisonnables ou non, franches ou équivoques, ou même perfidement voilées ; la société offre, à ce point de vue, l'image du jeu de colin-maillard ; plus d'une surprise désagréable attend celui qui s'attache, les yeux fermés, au premier individu tombé entre ses mains. Que de décisions ne prenons-nous pas à l'aveugle, quand nous devons choisir ceux à qui nous confions nos intérêts les plus chers, et de qui dépendra peut-être le bonheur ou le malheur de toute notre vie ! Un simple concours de circonstances, une rencontre inattendue décident, dans une foule de cas, de la naissance, de l'éducation, de la religion, de la carrière, du mariage, de la maladie et de la mort des individus.

A chaque pas que nous faisons dans la vie, notre destinée est liée à mille causes de nature diverse, entre lesquelles tout accord, tout concert est évidemment impossible. Nous sommes littéralement les jouets de la fortune.

En revanche, il faut le dire, les éventualités les plus fâcheuses offrent toujours de secrètes et bienfaisantes compensations ; même au milieu des coups les plus rudes du sort, il y a pour l'âme des joies inconnues du vulgaire, une paix profonde que les plus violents orages ne parviennent pas à troubler. Puis, les rudes secousses de la fortune sont incessamment ramenées à des oscillations de plus en plus faibles par des forces d'une nature supérieure qui rétablissent l'équilibre momentanément rompu. A côté et au-dessus des forces aveugles et implacables, il y a des puissances intellectuelles et morales, et ce sont elles, en définitive, qui gouvernent le monde. Il y a une raison qui s'élève contre tout ce qui est excessif et dépasse les bornes assignées à la nature des choses ; la raison finit toujours par avoir raison. Le mal physique n'est-il pas le résultat du déchaînement et du conflit de forces inintelligentes qui se déploient chacune de leur côté, avec l'impétuosité propre à leur essence distincte et indépendante ? Les désordres amenés par leurs chocs inévitables ne se réparent que sous l'action du temps. Aux forces momentanément vaincues dans la lutte, un inter-


valle est nécessaire pour se recueillir et reprendre lentement le dessus. Tant que la période du chaos n'est pas close, le hasard a son rôle à jouer, et il est considérable, dans les choses humaines comme dans la nature. Le jour où le cosmos sera réalisé dans toutes les sphères et à tous les degrés de la vie, le hasard ne sera plus, et, alors seulement, le mot pourra être rayé du dictionnaire des sciences philosophiques.

ANDRÉ OLTRAMARE.

(*Essai sur le hasard.*)



San Gennaro della Solfatara et ses reliques.

OUZOLES actuel occupe seulement une partie de l'ancienne cité romaine. La colline qui descend de la Solfatara à la mer, où prospèrent de nos jours l'olivier et la vigne, était, il y a quinze siècles, couverte d'édifices. La pioche du paysan découvre constamment aujourd'hui, dans ce sol si souvent remué, des morceaux de frise, des fragments de colonnes; elle se heurte sans cesse à des substructions. La banlieue de la ville com-

mençait, au nord, à la Solfatara. On y arrivait d'Antignano, par une voie romaine bordée de tombeaux, dont quelques-uns subsistent encore à l'heure qu'il est. Là, était, d'après la tradition, un temple de Vulcain. Il est très naturel, en effet, qu'on ait élevé un temple au dieu du feu sur cet ancien cratère, d'où, par une fissure du sol, ne cessent de sortir, avec un bruit de chaudière, des vapeurs sulfureuses.

Ce lieu peu fréquenté, excentrique, était bien choisi pour l'exécution des sentences capitales. Saint Janvier et les autres confesseurs y furent justiciés, selon la tradition, le 19 septembre 305. L'imagination peut rendre présente cette scène émouvante au passant qui, vers la fin du jour, s'en va par les collines de Pouzzoles au lac d'Agnano.

Une journée d'automne va finir, le pays est en pleine vendange. On respire l'odeur du vin nouveau près des maisons des paysans, le long des petits chemins bordés de murs qui sillonnent la campagne. La vue est admirable. Capri émerge de la mer bleue, avec ses sommités dorées par le soleil couchant. L'œil distingue encore à droite, dans la brume, Baïa, ses palais, ses bains, ses portiques de marbre. Le cap Misène et l'Epoméo d'Ischia élèvent, plus loin, leurs masses assombries. Les condamnés, couverts de liens, sortent de l'amphithéâtre. On leur fait hâter le pas, le temps presse, le supplice

doit avoir lieu avant la nuit. La route est déserte ; une exécution capitale, sans lutte, sans combat, n'intéresse pas les amateurs passionnés des jeux du cirque. Cette joie radieuse des confesseurs, dont les peintres inhabiles des catacombes surent cependant rendre l'expression sublime, brille sur le visage de ceux qui vont mourir. Socius se retourne ; à la vue de Misène, au souvenir de son long ministère, des âmes qu'il mena à Jésus-Christ, une larme mouille sa paupière. Les condamnés saluent une dernière fois du regard la belle et radieuse nature, puis ils entrent dans le sombre lieu du supplice, le front haut, le regard assuré. Les bourreaux s'en saisissent. On entend sept fois un bruit sourd. Il glace le cœur des chrétiens qui ont suivi les martyrs et se sont répandus sur les collines environnantes. Le pas régulier des soldats romains retentit ensuite sur la route. Ils retournent à Pouzzoles, après s'être acquittés sans arrière-pensée d'une tâche qu'ils ont faite cent fois. Le silence règne dans l'enceinte du cratère, l'obscurité de la nuit y est plus profonde qu'aux alentours. Sept cadavres encore chauds, la tête séparée du tronc, gisent sur le sol. Des ombres se glissent dans l'enceinte silencieuse ; on entend des sanglots, des gémissements, un bruit de baisers. Les chrétiens prennent, entre leurs mains, les têtes des martyrs et baisent pieusement leurs lèvres décolorées. Ils emportent

enfin, silencieux et mornes, ces restes mutilés, auxquels ils veulent donner une sépulture honorable.

L'Eglise a conservé, dans ces lieux mêmes, le souvenir des scènes émouvantes qui s'y sont passées. Un temple, dédié à saint Janvier, y fut élevé, peu d'années probablement après l'édit de Milan, par lequel Constantin accordait en 313 la tolérance au culte chrétien.

L'église de San Gennaro della Solfatara se trouve à l'endroit où l'enceinte du cratère s'abaisse, d'où la vue plane de Capri aux rivages lointains de Gaete. Un couvent de capucins lui est attenant. Le nouveau gouvernement, plus soucieux qu'on ne l'a cru de respecter les traditions religieuses, subventionne trois pères capucins comme chapelains de l'église. Il leur laisse la jouissance du bâtiment, des jardins et ne leur interdit pas de donner l'hospitalité aux religieux de leur ordre. Une petite famille d'enfants de saint François s'est donc peu à peu reformée, depuis 1860, à San Gennaro della Solfatara. Ils sont là une douzaine, pères, frères lais ayant fait des vœux perpétuels, quêteurs appartenant au tiers ordre, mais portant, comme les moines, la robe de saint François. Leur chef spirituel est un *molto reverendo priore*. Les religieux disent la messe, bêchent le jardin et sortent peu de chez eux.

La communauté vit du maigre subside de l'E-

tat et de charités privées. Deux quêteurs, après avoir entendu, à l'aube, la première messe, s'en vont mendier dans la contrée, et rentrent à l'angelus. Le couvent, du temps des Bourbons, donnait beaucoup aux pauvres ; il n'en a plus faculté aujourd'hui. La congrégation a été dépouillée de ses biens, la quête donne peu, les moines ont peine à vivre. Cependant, le pauvre qui tire leur sonnette ne s'en va jamais les mains vides. Le pas lent et régulier du solitaire fait résonner les longs corridors. La porte s'ouvre : ce qui est venu par la sacoche du quêteur s'en va dans le bissac du mendiant. Cette charité suffit pour rendre ces bons religieux aimables et respectables, mais que de superstition et d'ignorance !

Je les connais bien ; nous causons souvent ensemble, en février, lorsque je vais chercher la bruyère blanche sur les talus de l'ancien cratère. Un des quêteurs était fort de mes amis, il y a quelques années. Nous nous rencontrions avec plaisir ; le bonhomme, du plus loin qu'il me voyait, me saluait gaiement. Il arrêtait son âne, et, pendant que la bête broutait quelques chardons, il s'entretenait volontiers avec moi. Fra Giusto en était convaincu, ses supérieurs avaient la science suprême. Il n'avait pas besoin de chercher des idées, et n'avait qu'à leur en demander ; sa paresse d'esprit lui rendait la docilité facile. Un soir, il y a six ans, passant à la Solfa-

tara, j'entendis la cloche du couvent sonner le glas funèbre. Un convoi sortait de l'église, on portait en terre le pauvre frère. Je l'ai regretté, c'était un homme sincère et amusant. Il était vraiment curieux de l'entendre, scrupuleux à n'en pas omettre les plus petits détails, raconter les légendes auxquelles il croyait ferme. Avec quelle comique fierté il montrait les reliques de San Gennaro della Solfatara et racontait leurs prouesses ! Cette petite église blanchie à la chaux, fort proprement tenue, dont les autels sont toujours ornés de frais bouquets de roses, possède, en effet, des reliques très prisées dans le monde des dévots. Elles sont contenues dans deux armoires, en plein mur, à droite et à gauche de l'autel d'une petite chapelle latérale. Sur la porte de chacune d'elles est une sculpture dorée, à droite le reliquaire du sang, à gauche le martyr en habit d'évêque. Fra Giusto n'ouvrait jamais ces armoires sans émotion. La première renferme un petit bassin encastré dans la paroi. Il est de trachite, et paraît saupoudré d'une poussière rougeâtre. Le sang de saint Janvier, recueilli dans ce vase au moment de la décollation, lui a, d'après une tradition locale, donné cette teinte particulière. La couleur est inégale, certaines taches d'un gris sale, très probablement des gouttes de cire tombées des cierges, qu'on introduit par la grille du reliquaire pour voir le fond du bassin, apparaissent ça et là. Ces taches devien-

ment liquides et rouges au moment où le miracle se fait à Naples. Fra Giusto l'avait toujours vu ; si d'autres n'en avaient pas été témoins, quoique présents, hélas ! Dieu leur avait refusé cette grâce à cause de leurs péchés.

Un buste de saint Janvier, en marbre blanc, assez bien travaillé, est dans la seconde armoire. L'évêque a les épaules couvertes d'une chasuble brodée, il est mitré. Les yeux sont de marbre noir, mais la pupille est blanche. Ce buste avait fait et faisait encore, au dire de fra Giusto, des miracles incroyables, aussi était-il convaincu que *il molto reverendo priore* ne le troquerait pas contre les ampoules de la cathédrale de Naples. Ces mécréants de Sarrasins, qui désolèrent si longtemps les côtes d'Italie, débarquèrent, un jour, à Pouzzoles. Ils défoncèrent la porte d'une petite chapelle située au bord de la mer, le buste s'y trouvait. Les fils du diable s'amuserent à le frapper de leurs cimenterres, ébréchèrent son front, cassèrent son nez ; l'un d'eux ramassa ce précieux fragment et le jeta dans la mer.

Les Sarrasins partis, la chapelle fut rendue au culte. Saint Janvier vit revenir à lui ses adorateurs, mais le pauvre martyr n'avait plus son appendice nasal ; cela le rendait de mauvaise humeur, il n'était plus généreux comme par le passé ; fort heureusement le saint rentra en possession de son nez, ce qui lui rendit toute sa gé-

nérosité et sa bienveillance. Des pêcheurs de Baïa, l'année qui suivit l'incursion des Sarrasins, avaient jeté le grand filet à la mer. Ils eurent une peine extrême à le retirer; on aurait dit qu'un poulpe gigantesque, étendant ses grands bras dans les mailles, le retenait dans ses profondeurs. Chose étrange, le filet, amené sur le rivage, ne contenait qu'un petit morceau de marbre blanc. Un pêcheur fit, d'un tour de bras, ricocher sur l'eau ce joli caillou, et le filet fut jeté de nouveau. On le retira plus péniblement, le petit morceau de marbre s'y trouvait encore. Les gens impatientés le lancèrent, aussi loin que possible, dans la mer. O prodige! le filet retiré, pour la troisième fois, avec une difficulté plus grande encore, rapportait le petit morceau de marbre.

Les marins s'étonnèrent et s'effrayèrent. Ils soumièrent le cas au plus vieux prêtre du pays, respecté pour sa piété. Ce digne homme se mit en prière; il fut au bout d'une heure illuminé par le Saint-Esprit et s'écria: « Vous avez trouvé le nez de saint Janvier, rapportez-le-lui; il en aura grand plaisir, et vous pourrez compter sur sa reconnaissance. » Nos gens, sans plus tarder, prirent le chemin de Pouzzoles; sur la route, ils racontaient aux passants pourquoi ils s'étaient mis en voyage. Aussi, quelle foule les entourait, lorsqu'ils arrivèrent à la chapelle! Un vieux pêcheur, tenant à la main le morceau de marbre, entra le premier. « Et savez-vous ce qui arriva,

s'écriait à ce moment de sa narration fra Giusto transporté, le nez, enlevé de la main du vieillard par une force irrésistible, fut se mettre en place avec une telle violence, qu'il a toujours dès lors penché de côté. »

« Ah ! ce buste, disait fra Giusto en s'animant toujours plus, que de vertus il possède ! Pouzzoles, grâce à lui, fut délivré de la peste, il y a tout juste mille ans. La contrée souffrait cruellement, les gens mouraient comme des mouches, des familles entières étaient anéanties. Que faire ? on le comprit bien vite : saint Janvier fut porté en procession de la Solfatara à l'amphithéâtre. Ceux qui l'accompagnaient avaient, à la main, des cierges gros comme le bras. On s'était à peine mis en marche, qu'une tache ronde et jaunâtre apparut sur le cou du saint. Cette tache grandit et s'enfla à mesure qu'on descendit ; elle était, à mi-chemin, de la grosseur d'une noisette ; à l'amphithéâtre, comme une pêche de vigne. Dès qu'on y fut entré, elle se recroquevilla ; on l'entendit crépiter, comme une étoffe qui brûle ; il s'en exhala une odeur de roussi, un peu de fumée en sortit. Puis, le bubon s'aplatit, et il n'en resta qu'une petite tache jaune pâle, encore visible aujourd'hui. Tous les malades qui regardaient le buste, sur le passage de la procession, furent immédiatement guéris. Quelques jours après, la peste disparut de Pouzzoles, elle n'y revint jamais. » En

racontant cette histoire la figure de fra Giusto s'illuminait, le brave homme croyait vraiment que cela était arrivé.

« Aussi, ajoutait-il après un moment de silence, quelle fête nous faisons à notre saint patron ! Il fait beau voir alors la pauvre chapelle de la Solfatara. Nous avons des fleurs partout ; les roses, les lis tapissent les murs blancs, nos autels sont couverts de verdure sur laquelle ressortent les bouquets aux vives couleurs. On dit des messes toute la matinée. Monseigneur l'évêque de Pouzzoles monte, avec son clergé, prendre part à la procession. Nos pères leur offrent une collation dans le réfectoire. Et les gens des environs, en vient-il ! en vient-il ! L'île de Procida est déserte ce jour-là, à Ischia il ne reste presque personne. Les chapelets, les petits saint Janvier de plâtre se vendent sur la place de notre église, comme des pastèques en août. Les garçons mettent à leurs chapeaux des plumets verts, les filles ornent leurs corsages de cocardes en papier d'or et d'argent. Tout le monde est gai, content, on sent que saint Janvier nous regarde avec amour. »

Pauvre fra Giusto ! les reliques de la Solfatara ont bien perdu lorsqu'il mourut ; son successeur ne le vaut pas ; il a plus de fantaisie, mais infiniment moins de naïveté. Cependant j'aime toujours retourner à San Gennaro, on ne se lasse jamais de cette vue admirable ; la route qu'on parcourt en allant de Pouzzoles à la Sol-

fatara, fut celle du saint allant au martyr, enfin le terme de la course est l'endroit même où il fut décapité. Ceux qui connaissent l'histoire de saint Janvier feront cette promenade avec intérêt.

JOHN PETER.



Petite Maison.



ETITE maison basse, où, pour la première fois, j'ai véritablement aimé, je te conserve un culte toujours fervent et toujours sincère, car son âme et mon âme ont communiqué ensemble chez toi, par un merveilleux soir de mai, dans les parfums qu'épandaient les prés fleuris et les grappes de glycine encadrant ta fenêtre.

Par toi, je me rappelle mes meilleurs souvenirs : ceux d'amours chastes, alors que nos cœurs étaient purs comme des lys ; alors que, et je n'avais déjà la vie — je n'avais pour Elle qu'un ardent désir d'âme, qui, chez toi, fut complètement réalisé. Je t'aime, petite maison, et quand je passe devant ta façade grise, je frissonne comme au premier jour. Hier la fenêtre était ouverte, les glycines avaient écarté leurs corol-

les pâles, les prés sentaient bon ; je me suis cru au joyeux printemps d'autrefois..... Et cependant la tant aimée est partie, partie pour toujours, perdue à jamais...

..... Depuis une heure nous étions seuls, et nos bouches n'avaient pas encore parlé, et pourtant nos âmes blanches, palpitantes, s'étaient déjà données l'une à l'autre, par un accord tacite, qui sans doute était inéluctable. De ses cheveux un parfum presque insaisissable montait ; il flottait dans l'air attiédi où passaient comme des frôlements d'ailes, d'invisibles courants remuant et mêlant les atomes d'amour qui s'échappaient de nos corps. De la fenêtre on voyait un grand carré de ciel où les étoiles, comme des phares, éclairaient l'immensité, indiquant aux âmes immortelles vaguant dans l'espace le chemin du port suprême, et on entendait les vibrations d'une lointaine musique.....

Lentement, avec un insurmontable frisson, j'ai appuyé ma tête sur sa poitrine, et avec une toute petite voix, plus douce que celle que l'on prend pour parler aux enfants malades, avec une invisible et incolore voix de rêve, j'ai osé lui demander de m'aimer..... Alors pour toute réponse, celle qui était divinement bonne, celle qui était chastement belle, a mis ses lèvres sur mes yeux, et sa main contre ma bouche, voulant que mon regard se fermât sur cette vision, et que mon

cœur seul la remerciât. Puis, à mon tour, j'ai baisé ses chers yeux, ses yeux limpides, ses yeux qui ne regrettaient pas, et je n'ai plus rien dit, afin de respecter cette heure, où pour la première fois, j'ai senti battre mon cœur véritablement.


.....Et voilà pourquoi je t'aime, petite maison. Chaque année, quand Mai ouvre les corolles, je vais, le soir, en pèlerinage sous ta fenêtre enguirlandée de glycines, et je lève la tête, comme si je devais retrouver, parmi les grappes parfumées, le visage adoré de celle qui, maintenant, est perdue à jamais.

EUGÈNE PITTARD.

(1891)



Shelley à vingt-deux ans.

'ÉTAIT au mois de juillet 1814. Quelques semaines à peine s'étaient écoulées depuis la déchéance et l'abdication de Napoléon. Aussitôt l'ex-empereur embarqué pour l'île d'Elbe, le nouveau souverain avait fait son entrée dans le royaume de ses pères, amoindri mais restauré, et se dépêchait de travailler à la reconstruction de l'ancien régime.

La France cependant, sans se douter que sa convalescence allait être bientôt interrompue par une nouvelle crise, à la fois plus sanglante, plus impie et plus funeste que les précédentes, commençait à respirer.

Ce retour à la vie était marqué, entre autres signes, par une affluence soudaine et de plus en plus abondante d'étrangers de toutes nations qui accouraient visiter ce vaste champ d'expériences, fermé depuis de longues années à leur curiosité.

Des caravanes d'Anglais surtout, traversant le détroit, se lançaient à l'intérieur dans des excursions souvent un peu aventureuses. Ces insulaires, qui jetaient alors sur le continent les premiers fondements de leur réputation légendaire et passablement puérile d'excentricité, voyageaient dans tous les équipages, sans se soucier le moins du monde de l'opinion des naturels.

Un jeune couple, par exemple, quittant Paris à petites journées, se dirigeait vers la Suisse, l'homme réglant son pas sur l'allure pacifique d'un modeste baudet qui portait sa compagne.

Avec sa taille grêle et son teint frais, ses grands yeux innocents et hardis, rêveurs et amoureux tout ensemble, avec son regard étrange qui avait le loisir de se porter parfois, en une amère expression de tristesse méditative, sur les villages incendiés, les champs dévastés, les habitants appauvris, ou de se reposer, en un mélange d'ado-

ration et de bravoure révoltée, sur la jeune fille qui trottinait à ses côtés, le piéton semblait un adolescent, préposé à l'escorte d'une petite fée à peine nubile.

Ces deux enfants connaissaient pourtant déjà les drames de la vie ; c'étaient deux fugitifs, deux révolutionnaires, qui s'en allaient en exil, chargés des malédictions d'un père qui les abandonnait, d'une mère qui les poursuivait, d'une femme jadis adorée, aujourd'hui répudiée ; frappés, ou près de l'être, de toutes les foudres de l'école, de l'université, des tribunaux et de l'Eglise ; dénoncés comme exécrables et en scandale à leurs familles et à leur patrie ; destinés à voir bientôt le fil de leur bonheur tranché par une catastrophe épouvantable, effet manifeste de la vengeance divine.

Ils s'en allaient ainsi, pourvus des ressources les plus exigües, voir le monde et tenter de le réformer dans ses lois et dans ses mœurs ; contre tant d'attaques et pour tant de luttes, ils n'étendaient que l'égide de leur amour et de leurs convictions, aussi illusoires qu'enthousiastes ; ils s'avançaient la main dans la main, offrant un exemple presque unique d'une conformité aussi complète de tous les dons du ciel, jeunesse, beauté, intelligence, courage, foi sincère et enflammée, bien que les revendications en fussent si hardies et si dépouillées de tout ce qu'ils nommaient préjugés, que le vocabulaire actuel n'eût

pas hésité à les appeler radicales, anarchistes et nihilistes.

Aujourd'hui, bien qu'une ombre plane encore sur certaines particularités de la vie de ce touriste satanique, on s'accorde, dans son pays et au dehors, à reconnaître en lui un des poètes les plus purs et les plus élevés du siècle, un des chantres les plus sublimes de quelques-unes des plus hautes parmi les vérités éternelles jusqu'alors les moins aperçues.

L'un de ses derniers biographes, l'historien de tous les grands poètes britanniques, William Michaël Rossetti, après avoir consacré des années à l'étudier et à lui élever un autel, n'hésite pas à lui donner, dans le temple magnifique et sans rival de la poésie anglaise, l'une des quatre premières places.

A côté et au niveau de *Chancer*, le représentant le plus fidèle de l'esprit de sa race à la fin du XIV^{me} siècle, — à côté de *Shakespeare*, ce miroir du monde et de l'humanité au début de l'ère moderne, — à côté de *Milton*, le champion de l'indépendance religieuse, il place en effet *Shelley*, comme l'incarnation de tout ce qu'il y a de plus extrême, mais en même temps de plus désintéressé et de plus éthéré, dans l'expression poétique des revendications de la Révolution en politique, en religion et en morale.

Or Shelley, c'est l'adolescent vagabond dont nous allons essayer d'analyser, de pénétrer et de

réduire à l'unité l'œuvre harmonieuse et les angoissantes contradictions.

EMILE REDARD.

Extrait d'une étude inédite sur la Vie et les Ouvrages de *Percy Bysshe Shelley* (1886).



A Théophile Gautier, poète.

SONNET.

Aux romantiques jours la liberté naissante
N'eut pas de champion plus fougueux, plus altier ;
A l'art tu te donnas, à l'art seul, tout entier.
Mais c'est en vain que luit ta phrase éblouissante ;

La forme est achevée, et la pensée absente.
Doutes, foi, sentiments, passions, ô Gautier,
Tu sertis ces bijoux en parfait bijoutier ;
Ton esprit peint l'amour, sans que ton cœur le sente ;

En maître tu choisis les couleurs et les mots,
Tu fouilles le camée et flambes les émaux,
Mais l'âme reste sourde à ta muse idolâtre !


Le cristal transparent que taillent les hivers,
Leurs étoiles de neige et leurs givres d'albâtre
Sont moins purs, il est vrai, mais moins froids que tes vers !

ÉMILE REDARD.

1893



Aux Femmes.

UAND on a dépassé le méridien de la vie, et qu'on jette en arrière un coup d'œil d'ensemble, ce qu'on regrette, c'est moins de n'avoir pas été un auteur acclamé, un poète de grande envolée, un artiste créateur de symphonies, de statues et de tableaux, un philanthrope heureux, que plutôt de n'avoir pas assez compris le sérieux et le charme infini de la tâche toute simple d'épouse, de mère, et j'ajouterai de ménagère, à laquelle la plupart d'entre nous sont appelées.

Jamais nous n'aurons trop d'esprit, jamais nous n'en aurons assez pour la bien remplir.

La puissance de la femme, qui la contesterait ?...

Elle n'a pas besoin de rédiger des paragraphes enflammés dans quelque feuille subversive, de se mêler directement de la chose publique, d'avoir un siège à l'Hôtel-de-ville ou au Palais Bourbon. Là, entre quatre yeux, *intra muros*, elle trouve sa Chambre et son Sénat, et elle jouit d'une royauté qui s'exerce même en République, que le suffrage universel n'affermirait pas et risquerait de compromettre.

Ah ! laissons-la s'en bien pénétrer, pour que la réclamation de ses droits ne l'arrache pas à ses devoirs ; n'agissons pas trop à ses oreilles les grelots de la place publique.

Si l'homme est tenu de se montrer au grand jour, de se faire sa place au soleil, d'étendre son envergure, de dire moi à tous les points de l'horizon, de devenir enfin tout ce qu'il peut être ; — si, s'affirmer pour ou contre est « son service raisonnable » — tout autre est le rôle de la femme.

N'agir qu'indirectement, ne se manifester qu'à travers et pour autrui, se transvaser, s'incarner si l'on peut ainsi dire, perpétuellement, — voilà ce que lui commande sa nature, quelques-uns diraient ce à quoi elle la condamne.

Qui montrerait à la terre cette grande chose qui s'appelle le dévouement, l'humilité, la vie cachée, si elle cessait d'en vouloir ?

Qui donc rendrait « sensible au cœur » l'admirable paradoxe évangélique : « Perdre sa vie pour la retrouver », si elle ne s'en charge ?

...Qu'est-ce que cet être impersonnel qui s'installe avec nous chez nous, que nous faisons à notre image, et qui nous façonne à son tour, qui a de muettes, mais quotidiennes et continuelles exigences, et qu'on ne saurait négliger sans que tout pâtît à l'entour ?...

Vous l'avez nommé : la maison, — avec ce qu'elle a de visible, les lieux, les pièces de l'ap-

partement, et leurs destinations diverses, simple et avec l'atmosphère invisible qui y circule: activité, paix, vie, bonne humeur, bonne grâce qu'on y respire sans s'en douter et sans se rendre compte peut-être d'où elle émane; — la maison, qui exerce une si grande influence sur la santé, sur le développement, sur le caractère de tous ceux qui l'habitent; — la maison, la maison paternelle dont le souvenir fait verser des larmes aux absents, aux éloignés, à ceux qui ont vu le foyer s'en éteindre.

Eh bien! la maison, la tenue de la maison, occupe-t-elle dans l'enseignement de l'école, et dans la préparation maternelle, la place qu'elle devrait occuper?

... Mais ce n'est pas seulement une bonne tête administrative que la maison réclamerait de nous, c'est encore un sens esthétique et un sens moral également exercés.

Un sens esthétique, ai-je dit.

Il y a cent manières d'arranger les choses dans un intérieur. Si l'ordre et la commodité doivent être les premiers consultés, l'agrément, le bon goût ont aussi leur mot à dire.

Le choix des couleurs, la disposition des meubles, des tableaux et des gravures, les plantes et les fleurs quand on peut s'en permettre, la propreté qui ne va pas sans quotidiens efforts... tout sous une main diligente et délicate peut prendre un aspect aimable et donner aux hôtes du logis

des impressions harmonieuses, éveiller en eux des goûts relevés, qui sait ? même déterminer plus tard des aptitudes.

Les choses d'ailleurs ne sont point si choses que ça ; à le bien prendre, il n'y a rien d'inanimé... Je crois, et vous aussi sans doute, aux fluides impondérables ; croyons aussi à la valeur des riens.

L'importance de tout ce qui est petit et le respect de tout ce qui est faible se touchent de près, c'est aux femmes de sentir et d'inculquer l'un et l'autre. Leur tâche administrative, où le détail occupe une place prépondérante, les y prépare naturellement. Elles voient chaque jour que le bon ordre dépend d'un ensemble de soins et d'habitudes minuscules, que l'économie est faite de sous et de centimes, que le temps peut s'envoler en minutes perdues, que la vigilance ne doit pas laisser la plus imperceptible fissure sans la boucher.

Gérants scrupuleux du bien commun, avocats d'office des moindres causes, défenseurs des humbles, témoins de l'invisible, voilà ce que font d'elles tous ces petits devoirs consciencieusement remplis.

Nos messieurs, nos chers messieurs, si occupés, si fatigués par les exigences de leur carrière, ont besoin de se retremper dans un chez soi qui sache pour eux se rafraîchir sans cesse, où une femme ingénieuse applique son grain d'imagi-

nation à tout renouveler, — sa propre personne, d'une fleur ou d'un ruban piqué à propos... et le reste.

Tout aimer, tout vivifier, tout poétiser, est-ce donc si difficile ?

La lampe suspendue qui éclaire la table de famille s'attribue volontiers la petite âme luisante que nous lui prêtons ; la bouilloire qui chante au foyer a d'intimes petites mélodies pour qui sait entendre. En vérité, il n'y a de muet et de banal que ce que nous ne prenons pas la peine d'animer de notre souffle, d'honorer de notre attention.

Une femme aussi qui a le tact des nuances s'appliquera, autant que faire se peut, à mettre l'apparence de son intérieur d'accord avec sa position réelle. Elle n'imitera personne, et surtout pas la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf. Elle ressuscitera pour elle-même et pour les siens un peu de ces lois somptuaires, peut-être trop abolies de nos jours, où un certain niveau d'élégance, pas toujours justifiée, tend à tout uniformiser.

Se donner l'air juste de ce qu'on est ne serait pas si facile qu'il semble, et vaudrait la peine d'être tenté.

Eh ! Mesdames, ce que nous faisons pour elle, la maison nous le rend à son tour. Le caractère se forme par ce gouvernement sagement ordonné, sans relâchement ni coupable négligence, sur-

tout sans impatience et sans humeur. Jamais on ne saurait trop recommander ni trop priser une qualité peut-être assez rare : l'enjouement. C'est une grande force que l'optimisme. Il assure le bon vouloir et le concours de tout l'entourage, c'est la meilleure huile dans les rouages. Une plaisanterie, le petit mot pour rire, une petite tape sur la joue, — et les malentendus se dissipent, et les nuages se dispersent, et l'on soulèverait des montagnes.

Se plaindre et se faire plaindre, — tentation féminine à laquelle on ne saurait trop résister dès la jeunesse.

Le vrai sérieux n'a point nécessairement la cravate empesée ni la mine morose.

... Laquelle d'entre nous ne serait flattée d'être considérée comme une magicienne dont la baguette a le pouvoir de transformer en petits biens tous les petits maux, et de faire, comme on dit, la pluie et le beau temps. Elle acquerrait à cet exercice un charme personnel et croissant, s'il est vrai, comme on l'a si bien dit, qu'on finit toujours par avoir la figure qu'on mérite.

Impressionnables comme la nature nous a faites, parce qu'il nous faut voir courir le vent, deviner ce qui se passe sous la peau des autres, — il est impossible que notre baromètre demeure à beau fixe. Il y aura toujours des hauts et des bas, des dépressions et des orages dans l'atmosphère de notre âme, et bien téméraire ou

bien incomplète celle qui les nierait ou ne les éprouverait jamais!

L'effort seul ne suffit pas à dominer cette variabilité involontaire, — il y faut certains ménagements, et se supporter et se soigner soi-même sans trop marchander. Le *self-possess* si fort prisé de nos voisins britanniques s'acquiert moins par la volonté que par beaucoup de menue sagesse et de bonne entente des lois de la vie.

On cesse d'être maître de soi, et chacune de nous en a fait l'épreuve, quand on s'est surmené et surchargé. Savoir choisir est une des nécessités de l'existence, choisir même entre ses devoirs, quand, à les prétendre tous remplir, on négligerait le principal, qui est de se maintenir dans le calme, le calme bienfaisant et contagieux.

On est si nerveux dans cette fin de siècle, il y a si peu de visages reposés et détendus, qu'il vaudrait la peine de chercher par tous les moyens à appartenir à cette gracieuse élite.

Le laboureur soigne son bœuf et son âne, il les nourrit, il les étrille, il les fait paître et reposer; le mécanicien graisse et frotte sa machine; — traitons notre santé, notre humeur, comme des serviteurs qui ont droit à leur salaire, accordons-nous la détente, voire même la distraction qui nous seraient salutaires.

... Aux enfants il n'importe que tout soit toujours réglé en papier de musique; dans le moins confortable des logis, ils se trouveraient heu-

reux, pourvu que la mère sourie, que son œil les caresse, que son front n'ait pas de pli, et qu'elle trouve du temps à leur donner.

« Grand'mère, disait un petit-fils, pourquoi es-tu toujours si pressée? »

Cette naïve observation, et très fondée, a fait réfléchir la grand-mère, et ses souvenirs ont évoqué l'image des bonnes aïeules du bon vieux temps qu'on trouvait toujours aux mêmes heures dans le même fauteuil, qui ne se laissaient pas agiter « de mille soins divers », qui savaient tenir leur place et se tenir en place, et dont la silhouette reposée planait si calme et si tutélaire sur toute la demeure.

CLAUDE RÉMY (Cécile Rey).



Fragment d'une allocution

PRONONCÉE LE 8 JUILLET 1895

(Promotions du Collège et de l'École professionnelle.)



« HOMME dans l'élève », on l'a souvent dit, voilà le but de l'école. La formule paraît exacte. Et cependant l'homme, identique à lui-même dans tous les temps, reste toujours l'être ondoyant et divers par excellence, difficile à définir et à diriger parce qu'il

subit la pression de tout ce qui l'entoure. Aux époques de déformation sociale les règles de l'éducation, plus aisées dans les périodes où la foi domine, doivent évoluer en vue du secours à porter aux parties menacées. Or, aucun temps fut-il plus agité que le nôtre, non par des guerres meurtrières, mais par des soucis plus cruels encore, parce que le nombre des esprits en état de résister est relativement faible? Ce dont nous souffrons depuis le renversement du principe d'autorité externe, c'est de l'absence d'une force intérieure, d'un moteur interne. Nous marchons à une forme différente de civilisation, je le veux bien — nous sortirons de la phase négative actuelle, je le désire — mais pour soulever ce monde nouveau, où poserons-nous le levier? L'intérêt individuel est impuissant à créer seul l'unité et le progrès collectifs, il glisse à l'égoïsme — d'autre part l'intérêt général étouffe la personnalité et tarit les sources de son activité. Matérialisme et instabilité, voilà ce que tous deux produiront, aussi longtemps qu'on ne sera pas parvenu à unir ces deux forces, l'élément générique et l'élément individuel.

La science nous donne-t-elle le point d'appui si ardemment désiré? Ses merveilles ont augmenté le capital de l'humanité, et consolidé l'existence physiologique de chaque être, en pliant à son service des forces puissantes, des énergies autrefois indisciplinées. Mais elle reste muette sur

les éternels problèmes de l'origine et de la destinée de l'âme qui intéressent à un si haut degré la pédagogie — et il serait inéquitable de lui reprocher de ne les avoir pas résolus.

Le dogme religieux ? il fut longtemps l'agent civilisateur des peuples — et demeure encore le directeur d'un grand nombre de consciences cherchant la vérité, — mais il a perdu une partie de son autorité. Et, dans le désarroi de l'heure présente, l'indécision, l'insécurité, l'indifférentisme affaiblissent toujours davantage les caractères, et introduisent l'accoutumance de la vie au jour le jour. — D'où vient donc ce mal profond ? De ce que le sentiment de la solidarité entre les hommes et de leur responsabilité réciproque a disparu.

Que faire ? La loi humaine étant l'action, il faut à tout prix refaire des volontés et des persévérances, il faut provoquer une formidable levée de consciences ! Mais comment y parvenir, sinon par la reconstitution de l'esprit de la famille, le retour à la tendresse et à la confiance mutuelles entre parents et enfants, par le réveil chez tous de la sensibilité singulièrement émoussée ?

L'école et les pères doivent s'y employer ensemble, au lieu d'agir séparément comme cela arrive trop souvent aujourd'hui — et même de se combattre, ce qui n'est pas rare. Seul, l'Etat échouerait à cette tâche qui veut de l'amour et une infinie patience. Amenez donc l'enfant progres-

sivement à l'effort continu et permanent, qu'il en acquière le goût, le désir, qu'il en savoure le plaisir. — Apprenez-lui à ne pas se contenter de bonnes intentions, mais à *savoir vouloir entièrement* et à persévérer, à prendre possession de soi-même, — *compos sui*. Montrez enfin le lien qui unit tout en ce monde — et vous lui aurez rendu le service le plus utile et le plus durable en lui communiquant la force philosophique indispensable à la conduite de la vie.

On parle beaucoup maintenant du krach de la jeunesse, mais si vraiment il est, à qui en remonte la faute? N'est-ce pas à la famille actuelle? Si la fleur tombe, si le fruit dessèche, c'est que l'arbre a perdu sa sève. Cet immense danger, Spencer l'avait prévu quand il prophétisait que « bientôt l'unité sociale ne serait plus dans la famille, ni dans l'individu arrivé à l'âge mûr, mais dans l'enfant! » Or, si à son tour l'enfant dévoyé par la mauvaise éducation ne nous offre plus cette suprême ressource, qu'adviendra-t-il de l'humanité même?

Les avertissements les plus pressants n'auront certes pas manqué aux parents les moins éclairés. Tout leur a été dit sur l'utilité et les moyens d'éducation; des savants illustres, des génies bienfaisants ont écrit des traités et dressé des plans célèbres. Et cependant on se demande parfois si ces cœurs enthousiastes, comme portés sur des ailes de feu, ne se sont pas trompés dans

leurs conseils, puisqu'ils sont si mal compris et si peu suivis. Entraîné dans le tourbillon des affaires, par la ronde folle de l'argent, la recherche du plaisir ou le choc des ambitions, quel exemple pourra-t-il donner à ses enfants, ce père toujours absorbé ? A-t-il jamais eu le loisir de songer que si les soins d'un jardinier sont nécessaires à la culture d'une plante ou d'un arbre, il est aussi des règles indispensables à la culture de l'homme ? Cet enfant, de qui nous attendons le salut social, que deviendra-t-il s'il voit ses parents mobiles, agités, incessants grondeurs, énervés ou ennuyés, fantaisistes et frivoles ? Comprendra-t-il jamais l'unité de la vie, si ceux qui l'entourent sont désunis, égoïstes ou dirigés par de basses pensées ? — Oh ! sans doute la partie n'est pas encore perdue ! Que de pères se sentent revivre dans leurs enfants, et se confondent en eux ! Que de mères accomplissent avec un admirable dévouement leur tâche éducatrice ; l'enfant est leur rêve, leur paradis ! Luttant contre la fatigue du soir ou bravant le froid du premier matin, elles font répéter les leçons, elles les apprennent même pour assurer l'instruction de leur chéri. Femmes de devoir, elles cimentent l'union de la mère et de l'enfant ; — fuyant les vanités du monde, elles conservent, dans la sérénité de leur âme droite, sans bruit et modestement, la vertu de la famille au foyer domestique, à ce foyer qu'illumine pour elles celui qui dès sa naissance fut un petit

homme, auquel elles sont si heureuses de prodiguer les trésors d'une inépuisable affection.

L'école et la famille doivent encore s'associer pour une autre œuvre également bienfaisante : la lutte contre les préjugés consacrés qui sont en obstacle au plein et normal développement de la personnalité, préjugés qu'on ne partage pas toujours, mais auxquels on cède cependant, parce qu'ils sont la loi de la majorité, ou qu'ils sont à la mode et gouvernent l'opinion. Si donc nous voulons pénétrer au cœur de la place, c'est à la crainte de l'opinion qu'il faut nous attaquer, puisqu'elle nous met en méfiance vis-à-vis de nous-mêmes, et nous incite à résister aux impulsions généreuses, et même à la conscience quand celle-ci nous incline à un acte qui n'est pas absolument ordinaire.

Elle est terrible, il est vrai, l'opinion, pour tout ce qui dépasse la médiocrité générale ! elle traite aisément d'insensés les hardis penseurs et les héros, les enthousiastes et les chevaleresques. Elle veut bien répandre son admiration sur quelques-uns de ceux qui ne sont plus là pour gêner les ambitions grimpantes, — ou sur ceux qui ont le rare privilège d'être de leur vivant classés et étiquetés dans son catalogue de préférés, mais en dehors de ce cercle restreint elle n'est qu'envie et malveillance. Malheur à toi qui la crains ou la courtises ! — tu es condamné à ne jamais rien

faire autrement que la foule. Elle dénature les plus nobles mouvements, empoisonne les plus pures intentions, discrédite les mobiles les plus honnêtes. C'est une puissance tyrannique et mauvaise, qui paralyse les bonnes volontés, et dont on pourrait dire à l'inverse de la charité : « l'opinion n'est point patiente, l'opinion est envieuse, elle ne soupçonne point le bien, elle n'excuse rien, elle ne croit rien, elle ne supporte rien ! » Aussi est-elle redoutée en proportion de sa malignité !

Qui pourrait dénombrer tous les élans sincères et généreux qu'elle a étouffés et réprimés en chacun de nous ! — Que de fois n'avons-nous pas été sur le point de proférer une parole d'affection, une déclaration franche et courageuse, même un humiliant aveu, — de dire enfin une parole digne d'un homme, et celle-ci est restée à la gorge étreinte à la seule pensée du qu'en dira-t-on ! Ah ! ne parviendrons-nous donc jamais à nous affranchir de cette sujétion déraisonnable, irréfléchie, capricieuse et autoritaire ? Quel triomphe ce serait ! Arracher nos enfants, ces futurs hommes, à son joug, quel service à leur rendre ! Ne dites pas que c'est impossible, car nous le pouvons, parents ! — vous le pouvez, maîtres ! Parents, par un exercice plus rationnel de notre devoir de surveillance sur leurs actes, leurs paroles, leurs pensées. Quand nous les reprenons, ne leur disons pas : que penserait telle ou telle personne de ta


conduite? ou bien : que va-t-on penser de toi? — mais adressons-nous directement à leur conscience, sans intermédiaire, à leur sentiment de dignité naissante, et partant de responsabilité. L'intervention de la crainte de l'opinion est fatale, même quand ses jugements seraient fondés. Elle ne peut produire que la servitude, la dissimulation ou la révolte.

Maîtres ! arrêtez au passage toute réponse qui témoigne de l'acceptation passive d'une opinion toute faite, forcez l'élève à en dire le pourquoi, obligez-le à un travail de critique simple et toujours clair. Prenez cette opinion publique en faute devant lui, habituez-le à l'indépendance, à trouver en soi-même la sanction de ses actes — et, pour cela, ne craignez pas de faire briller à ses yeux la joie intime que donne la satisfaction du devoir accompli en dépit de toutes les appréciations erronées d'autrui.

EUGÈNE RICHARD,
Conseiller d'État.



Etudes généalogiques à Genève.

ES études généalogiques ont été cultivées à Genève, avec un certain esprit de suite; depuis plus de cent ans, quatre générations de généalogistes se sont succédé. Les premiers ont laissé leurs travaux manuscrits. De 1829 à 1836, M. Galiffe fit paraître ses *Notices généalogiques sur les familles genevoises*. C'était une idée hardie que de faire pour la bourgeoisie de notre ville une de ces publications généalogiques qu'on réserve ailleurs aux souverains et à la noblesse. C'était aussi une idée heureuse : l'ouvrage de M. Galiffe est très apprécié; on l'a continué après lui.

Chaque famille attache de l'intérêt à ses origines, à la succession des individus et des couples qui lui ont appartenu. A notre époque, où l'on imprime tant de choses qui sortent au courant de la plume, et qui ne méritent pas d'être conservées et relues, il est naturel que l'on mette à l'abri du feu, et des autres chances de perte, les renseignements qu'on a laborieusement recueillis en dépouillant les registres originaux de naissances ou de baptêmes, de mariages et de morts, ces registres eux-mêmes pouvant être un jour

anéantis, comme on l'a vu à Paris en 1871, dans un jour de conflagration. Mais en dehors du petit cercle de la parenté, on peut être assez indifférent à ces interminables dénombrements de bourgeois obscurs, classés par ordre de filiation ; et surtout à l'étranger, on ne voudra entendre parler que de ceux qui se sont fait un nom. On remarquera que les hommes que Genève s'honore d'avoir possédés, se classent généalogiquement en quatre catégories :

1. Les uns, comme Calvin, Théodore de Bèze, Abauzit, et dans notre siècle, Rossi, sont des étrangers qui sont venus se fixer à Genève, quelquefois jusqu'à leur mort ; ils ont obtenu la bourgeoisie de notre ville ; et quelques-uns, Rossi par exemple, ont épousé des Genevoises.

2. D'autres, comme Tœpffer, Amiel, sont Genevois de naissance et d'éducation. Leurs père et mère, et quelquefois les grands-parents, étaient établis à Genève avant leur naissance ; mais en remontant dans leur arbre généalogique, on voit que toutes les branches de leur ascendance vont au delà des frontières de l'ancien diocèse de Genève ; ils sont de souche entièrement étrangère.

3. D'autres, comme Rousseau, Necker, de Saussure, de Candolle, appartiennent à des familles venues de l'étranger, de France le plus souvent ; mais par leur ascendance féminine, ils se rattachent à des familles de notre pays. Par

exemple, Didier Rousseau, de Paris, quardaïeul de Jean-Jacques, avait épousé en 1569 Mie Miège, fille d'un paysan de Contamine en Faucigny ; et la mère du philosophe de Genève, Suzanne Bernard, était d'une famille originaire d'Arare, petit village entre notre ville et le Salève.

4. D'autres enfin, comme Charles Bonnet, les Pictet, M. Ernest Naville, appartiennent à des familles de notre pays. En remontant dans leur ascendance de mâle en mâle, on arrive à des familles de paysans ou de propriétaires, établies dans quelque'une des localités de nos environs.

Un des noms qui viennent d'être cités nous sera un exemple des conclusions intéressantes auxquelles peuvent conduire les recherches généalogiques.

Le grand-père de Tœpffer était né en 1734 à Schweinfurt, en Franconie, ville libre de l'empire d'Allemagne. C'était un tailleur qui vint s'établir à Genève, où il épousa une jeune vaudoise, Marguerite Dubochet, qui, elle, était née dans la riante contrée de Vevey, au bord du lac Léman. Leur fils fut un peintre de talent, Adam Tœpffer, lequel à son tour se maria avec une demoiselle Counis, fille de Samuel Cuniz, de Cœlleda en Thuringe, et de Rose Stuki, Bernoise. Ainsi l'ascendance de Rodolphe Tœpffer est essentiellement germanique ; et si j'ajoute que la mère de Marguerite Dubochet portait un nom (Esther Widmer) qui indique une origine alle-

mande, on voit que l'élément velche, dans cette ascendance, se réduit à un demi-quart.

L'étude des phénomènes et des lois de l'hérédité est encore peu avancée. On ne connaît pas bien le rôle qu'elle joue dans le genre humain. La science n'a pas ajouté grand'chose à ce que les hommes judicieux, dans chaque génération, ont su voir par eux-mêmes. Aujourd'hui encore, avec de bons yeux, un jugement sain, une finesse native, une expérience longue et variée, l'observateur sagace en sait plus qu'il ne pourrait apprendre dans les livres. Ce qui caractérise au contraire une science bien constituée, l'algèbre ou la botanique, par exemple, c'est que les vérités que recueille dans le cours de ses recherches un individu isolé, les découvertes qu'il peut faire, sont peu de chose à côté de tout ce que les livres enseignent, de tout ce que la science a lentement accumulé.

Je suis persuadé que l'on saura un jour, dans les membres et les traits d'un individu humain, reconnaître les apports, et déterminer le mélange des races diverses qui se sont croisées dans les mariages dont il est issu, comme l'on reconnaît et l'on détermine, dans une page de français ou d'anglais, les mots d'étymologie latine, grecque ou germanique.

On sait distinguer aux Etats-Unis les nègres, les mulâtres, les quarterons; les races y sont si dissemblables, et les mélanges y sont de date

si récente, que tout devient facile. Sur notre vieux sol européen, c'est autre chose.

Quand on passe des caractères corporels aux qualités de l'esprit et du cœur, le problème devient plus difficile. Le courage, par exemple, est héréditaire sans doute; mais on ne peut pas le mesurer comme on mesure la taille ou l'angle facial. On peut apprécier les nuances de la couleur des yeux, plus exactement que telle disposition morale, tel penchant vicieux, qui sont héréditaires aussi, témoin le proverbe qui dit:

De bon plant plante ta vigne,
De bonne mère prends la fille.

Ce distique est vieux, puisqu'il date d'une époque où, dans la poésie française, la rime n'avait pas encore remplacé l'assonance; mais depuis le moyen âge jusqu'à nous, la tradition l'a conservé, parce que l'idée est vraie.

Si l'influence de l'hérédité est chose incontestable, elle peut cependant être contrariée, elle peut être contrainte de céder à l'action d'une force plus grande; et, comme c'est précisément le cas de Tœpffer, c'est ce qui donne du prix aux recherches généalogiques que je viens de résumer. Un aimable littérateur neuchâtelois, M. Fritz Berthoud, à qui je les avais communiquées, m'écrivait à ce sujet: « C'est très curieux! Les » apôtres de l'hérédité absolue, quand même, » de tous les détails moraux et physiques de

» notre être, en devraient être un peu troublés,
 » si les systèmes et les systématiques se trou-
 » blaient jamais de rien. Est-il rien de plus gene-
 » vois que Tœpffer, de plus velche et romand ?
 » Défauts et qualités, tout y est, les qualités sur-
 » tout, cela va sans dire, avec la saveur du cru
 » et le goût du terroir. L'homme se façonne
 » par l'éducation et par le milieu. » On peut rap-
 procher de ces paroles ce que disait un jour
 M. Ernest Renan : « Les races sont des moules
 » d'éducation morale encore plus qu'une affaire
 » de sang... Les petites sociétés républicaines,
 » fondées sur les mœurs, sont les plus tyran-
 » niques de toutes, celles où l'individu est le plus
 » impérieusement pris, formé, élevé, surveillé
 » par la communauté. »

Parmi les moules d'éducation morale étroite et ferme que le monde a connus, parmi les sociétés républicaines et tyranniques — ces deux adjectifs s'accordent quelquefois l'un avec l'autre — parmi les groupes qui prennent, façonnent, élèvent et surveillent l'individu, Genève sans doute a sa place, que ne lui contestera aucun de ceux qui connaissent la cité de Calvin.

Quand Calvin revint à Genève après son exil, il avait fait ses conditions : « Il protesta, dit Théodore de Bèze, de n'accepter point la charge de cette Eglise, sinon qu'il y eût consistoire ordonné, et discipline ecclésiastique convenable, pour ce qu'il voyait que telles brides étaient né-

cessaires. » Les brides ont été tenues par des mains assez rudes, et pendant assez longtemps pour que nous les sentions encore.

Sans doute, quand les grands-parents de Rodolphe Tœpffer arrivèrent à Genève les uns après les autres, à un moment où Voltaire harcelait le clergé de la cité puritaine, et en provoquait les habitants à une vie plus libre et légère, on respirait déjà un autre air, il y avait quelque détente. Mais les malheurs des temps de la Révolution et de l'Empire, en ramenant la pauvreté et la gêne, favorisèrent ce qui restait de l'antique austérité. La ville avait gardé ses murailles ; les Genevois demeuraient parqués dans leurs rues étroites.

Et aujourd'hui même, que les remparts sont tombés, que James Fazy, plus puissant à Genève que Voltaire, y a régné quinze ans, et a jeté au vent les souvenirs du temps de nos syndics, est-ce que tous les angles du caractère genevois sont émoussés, et ce caractère a-t-il perdu son nerf ? Tel qu'il est, n'est-il pas assez robuste pour mettre son empreinte, une empreinte assez marquée, sur ceux qui passent à Genève leur enfance, leur jeunesse, et toute leur vie ?

Le peintre Adam Tœpffer, M^{lle} Counis qui devint sa femme, et leur fils Rodolphe, étaient tous trois bien nés, richement doués : nous pouvons en juger nous-mêmes pour l'artiste et l'écrivain, et quant à M^{mc} Adam Tœpffer,

nous pouvons nous en rapporter au choix de son mari, et au fait qu'elle a été la mère de son fils. Tous trois ont vu le jour à Genève; et, s'ils n'avaient pas une seule goutte de sang genevois, ils ont été baignés toute leur vie dans l'atmosphère genevoise. Ils se sont assimilés les éléments ambiants, sans que l'originalité native ait disparu. En définitive, soixante ans se sont écoulés, depuis le moment où les grands-parents de Tœpffer s'étaient établis dans les murs de Genève, jusqu'au temps où il écrivit ses premiers essais. Ces soixante ans n'ont pas été perdus. Il est donc tout simple que le naturel genevois se retrouve chez Tœpffer; il est tout simple aussi qu'il lui soit resté quelque chose de ses origines allemandes.

EUGÈNE RITTER.



Chant national suisse.

Air du « Rufst du, mein Vaterland ».

O monts indépendants,
 Répétez nos accents,
 Nos libres chants.
 A toi, patrie,
 Suisse chérie,
 Le sang, la vie
 De tes enfants!

Nous voulons nous unir,
Nous voulons tous mourir
Pour te servir.
O notre mère,
De nous sois fière ;
Sous ta bannière
Tous vont partir.

Pour nous est le Dieu fort !
Tous, affrontons la mort
Avec transport.
Entre nous frères,
Plus de barrières !
Comme nos pères
Marchons d'accord.

Gardons avec fierté
L'arbre au Grütli planté,
La liberté.
Que d'âge en âge,
Malgré l'orage,
Cet héritage
Soit respecté !

Pour nous, fermes soldats,
Nous ne broncherons pas
Dans les combats.
Que pour la Suisse,
O Dieu propice,
Ta voix unisse
Nos cœurs, nos bras.

Tu soutins nos aïeux ;
Tu nous rendras comme eux
Victorieux.
Vers toi s'élançe
Notre espérance ;
La délivrance
Descend des cieux.

Le Pacte du 1^{er} Août 1291

OU

Notre programme.

Fragment.



NE ne connais dans le monde de la nature rien de plus grandiose, de plus imposant, de plus digne d'une sainte et légitime admiration que ces montagnes majestueuses qui forment comme les assises et les remparts de notre Suisse. Qu'elles sont belles et que nous les aimons, ces Alpes aux falaises hardies et aux vallées fécondes, ces Alpes où l'on respire l'air le plus pur, et où les ouragans font éclater toutes leurs solennelles fureurs, ces Alpes aux prairies souriantes, aux forêts sévères, aux torrents impétueux, ces Alpes dont les fiers sommets, couverts d'une neige immaculée, se dessinent dans le bleu firmament et permettent au regard de se perdre dans l'horizon lointain! Ah! certes, nous comprenons qu'elles aient inspiré ce besoin d'indépendance

et de solidarité, ces mâles et énergiques volontés, ces saintes et inébranlables ambitions !

Et néanmoins, il est quelque chose de plus grand qu'elles, c'est le pacte même dont elles ont été le berceau. — Ce pacte, mais n'est-ce pas lui qui rend ces Alpes plus belles, plus grandioses encore ? N'est-ce pas lui qui nous permet de les aimer d'un pur et inaltérable amour ? N'est-ce pas lui qui, nous rappelant que ces montagnards de la Suisse primitive étaient des hommes, et entendaient rester des hommes, nous permet de contempler ces sommets plus fiers et plus élevés encore de la vie morale, devant lesquels s'abaissent les cimes les plus hardies ?

Oui, frères, tout est grand dans le pacte de 1291, et ce qui fait sa grandeur, c'est qu'il pose les immortelles assises du progrès moral et social de l'humanité même. — Ici, point de menaces arrogantes, point d'ambitieuses conjurations ; c'est la simple et calme affirmation du droit à la vie et à l'indépendance ; c'est un petit peuple disant : Nous voulons faire nos affaires nous-mêmes, et nous formons une famille de frères. — Ici, la personnalité humaine s'efface devant les principes ; l'histoire même nous tait les noms de ces hommes de sens et de cœur qui, n'ayant en vue que l'intérêt de tous, méditèrent et conçurent l'alliance. — Ici, c'est le lien fédéral qui unit, dans un même sentiment de responsabilité et de fraternité trois petits Etats de

condition politique différente, mais en même temps, c'est le respect de l'idée cantonale ; à chaque Etat de pourvoir à sa vie propre et de régler les formes de sa constitution intérieure. — Ici, c'est l'honnêteté qui est proclamée, c'est la moralité qui est demandée de tous, c'est enfin, car ils ont bien compris, nos pères, qu'il faut à la liberté et à la vie morale une base et un aliment, c'est enfin la foi en Dieu, la foi inébranlable comme le granit des Alpes, la foi qui dirige et inspire la vie nationale comme la vie des individus, et cette foi, c'est elle qui planait, comme un ange protecteur, et sur le tranquille foyer, et sur les fêtes populaires, et sur les champs de bataille.

Ah ! nous aimons le contempler encore, enveloppé du lumineux rayonnement de nos vieilles traditions, ce type impérissable du libérateur national, ce Guillaume Tell, qui, plutôt que de courber la tête devant l'étranger, accepte, après avoir prié Dieu, de transpercer une pomme sur la tête de son enfant, et garde l'autre flèche dans son pourpoint, pour anéantir le despote. Il a tiré droit et juste ! Il a sauvé son fils ! Il a sauvé son peuple !

Impérissable image de ce qu'ont fait les fiers Waldstæten ! Oui, en proclamant, en face de la force brutale et violente, ces immortels principes qui font les vraies démocraties, ils ont tiré droit et juste. Ils ont sauvé leurs fils ! Ils ont fait notre Suisse !

Et c'est grâce à ces principes que notre Suisse a grandi et se maintient ; c'est grâce à ces principes que nos cantons, quoique d'origine, de langues et d'éducation différentes, se regardent malgré tout comme un peuple de frères ; c'est grâce à ces principes que notre petite Confédération occupe une si grande place dans l'histoire de l'Europe et de l'humanité, et a toujours été l'asile des martyrs de toutes les saintes causes ; c'est grâce à ces principes que nos institutions républicaines se développent dans le sens d'une démocratie toujours plus réelle, et que, le 5 juillet dernier, notre peuple, toujours plus conscient de ses droits et de ses devoirs, a, par son vote, proclamé son droit d'initiative.

Qu'est-ce qui arrêtera ce mouvement ? Les glaciers qui recouvraient la Suisse primitive se fondent et se retirent ; les eaux qui descendent des hauts sommets se rencontrent pour arroser nos forêts et féconder nos vallées, et de là, elles s'en vont au loin portant la vie dans leurs flots.

O peuples de la terre, arrêtez, dans leur cours, si vous le pouvez, les principes de liberté, de fraternité et de foi qui descendent des hautes vallées et des cimes des Waldstættén ! Ce sont eux que le monde attend ; ce sont eux qui assurent la vie et le développement des nations ; ce sont eux qui fécondent tous les efforts, tous les labeurs, toutes les aspirations. Imposez-leur des barrières, et le ruisseau tranquille se transfor-

mera en torrent dévastateur. Arrêtez-le, si vous le pouvez ! L'œuvre commencée, c'est l'œuvre *de la paix et de la bienveillance.*

H. ROEHRICH.

Fragment du discours prononcé dans la cathédrale de St-Pierre, le dimanche 2 août 1891.



Journal d'un Voyageur.



.....

LA mer fuit, toujours changeante; toujours la même. Les frissons de ses bleus infinis courent jusqu'au bout d'un inaccessible horizon, où se traînent, le soir, les chimériques incendies du couchant. La nuit tombe amicale, quelquefois sans étoiles. Je suis à mon banc de quart, l'œil fixé sur le mystère qui m'entoure, la poitrine ouverte aux souffles frais qui passent dans l'air, l'oreille battue par le roulis monotone du vaisseau. J'y marche d'abord, refaisant cent fois les mêmes pas; puis je m'arrête, je reste immobile; peu à peu, mon immobilité devient rigide,

comme si une force étrangère arrêta le jeu des nerfs et des muscles, comme si j'étais hypnotisé par je ne sais quel lointain regard vainqueur d'un œil invisible pesant sur moi. Alors, toute sensation disparaît : c'est comme un néant dont j'aurais l'obscur conscience, un néant qui absorbe mes sens, tandis que la plus secrète part de moi-même continue à vivre d'une vie intense et multipliée dans l'éloignement de l'espace et du temps, évoquant des minutes lointaines qui ne reviendront jamais, en appelant d'autres, inconnues encore, avec une intensité de désir qui, pour une seconde, les revêt d'une réalité fantasque, évanouie aussitôt. Il me semble que je me replie, que je me resserre, que je me contracte ; mes pieds ne sentent plus le plancher qui me porte, mes mains ne sentent plus la balustrade où elles s'appuient, mes yeux ne distinguent plus la nuit. Tout ce qui est moi se concentre en un point unique, en un seul foyer intérieur qui me consume en brûlant. Est-ce souffrance ou joie ? Je ne sais, je ne sais ; mais, ensuite, je voudrais revivre éternellement ces heures, auxquelles doivent ressembler les extases des mystiques ou les rêves des mangeurs d'opium... Ah ! vogue le navire, viennent les rivages inconnus, les plantes folles des tropiques, les grands papillons rouges innommés, les paysages nouveaux qui m'attendent ; j'emporte en moi des fleurs plus belles, des horizons plus vastes, tout un monde de pensées

qui bravent les mots, que je n'exprimerai pas, mais à travers lesquelles je puis errer et me perdre plus sûrement que dans les forêts vierges, en des ivresses plus belles que celles des plus merveilleux parfums!...

J'ai aimé les spectacles de la terre. Mes yeux, jadis, se sont repus des jeux de la lumière, de l'éclat des fleurs, de la majesté des lignes, de la grandeur ou du charme des paysages. J'aimais aussi le bruit du silence dans les solitudes : par moments mon cœur se dilatait d'une joie infinie, sans qu'il eût pour s'égayer d'autres causes que la pression très douce, mystérieusement sympathique des choses. Je ne connais plus cette joie. Hélas ! je ne suis plus l'esclave, l'heureux esclave de ces fugaces impressions que les sens déposent en nous, qu'efface un souffle de vent ! J'ai vis-à-vis du monde extérieur une âpre indépendance dont je ne puis me délivrer. J'appartiens à mes pensées. C'est de moi-même que surgissent les images dont la contemplation fait mes extases. Ce ne sont plus les formes variées, capricieuses et belles de la création : ce sont des souvenirs, ce sont des espérances, si frêles, toujours prêtes à s'évanouir, que je retiens, que je savoure, que je caresse. Ces sentiments fugitifs revêtent dans ma pensée je ne sais quel caractère d'éternité, d'une éternité plus durable que celle des choses qui, pourtant, nous survivent, que celle des mers qui ne tarissent pas, des fleuves dont l'eau se renou-

velle toujours, des continents qui bravent les secousses du globe. C'est ainsi que je vais, à travers des pays inconnus, sans rien voir que ce qu'il y a dans mon miroir intérieur...

Dieu!... je veux croire en Lui!... J'ai besoin qu'il existe... Je le vois, je le sens, non pas dans la splendeur des décors terrestres, où le cherchent quelques esprits grossiers, mais en moi-même, par delà les pensées dont les jeux monotones recommencent chaque matin, au bout de mes rêves, dont je ne veux pas la fin, que Lui seul peut fixer en dehors du siècle. Par un chemin très lent, tortueux, semé d'obstacles, je m'avance vers Lui. L'insignifiance du monde m'en rapproche. Peut-être en suis-je plus près déjà que des sables où mes pieds enfoncent, que des eaux où je me plonge pour chercher la fraîcheur. Je l'appelle de toute ma soif d'éternité. Je voudrais me sentir dans sa main ; j'y serais dégagé de tout, de liens qui me pèsent!... Et voici que d'inexprimables cantiques commencent à chanter dans mon cœur.


EDOUARD ROD.

(Le Silence.)



Larmes d'enfant.

.

 E feu baissait, la chambre devenait obscure ; par instant, une lueur s'accrochait aux plis des rideaux lourds, glissait sur les fauteuils de peluche mordorée.

Etendu devant la cheminée, la tête dans la main, Richard feuilletait un livre d'images.

Ses longues boucles châtain foncé, illuminées par les rayons dansants, s'ébouriffaient en soie d'or rouge.

Seuls les pétilllements troublaient le silence.

— Richard ! dit une voix faible.

Il se leva d'un bond, assourdit ses pas en traversant la chambre, et doucement s'agenouilla devant le canapé.

Un reflet, jouant sur les coussins, détachait de l'ombre une forme grêle qui s'abandonnait, un visage de cire, des mains allongées.

Les yeux de Richard se fixèrent sur sa mère, agrandis d'un étonnement douloureux. Qu'avait-elle donc, maman, ce soir ? Jamais encore il ne l'avait vue si pâle, ces deux taches pourpre aux

joues; et ses yeux, ils brillèrent comme des étoiles... une crainte vague serra le cœur du petit garçon. C'était cette obscurité, bien sûr, qui la changeait.

— Veux-tu que je demande la lampe, maman ?

— Mais Richard, nous aimons tant notre heure de nous deux, comme tu l'appelles.

Tout de suite la voix de sa mère le rassura; déjà distrait, il retirait du doigt amaigri la bague trop grande, et, entre ses vives menottes, le diamant s'irisait d'étincelles. Comment pouvait-on découper un si petit morceau de verre ?

— Tu seras content, Richard, d'embrasser papa !

— Papa ! il arrive ! quel bonheur ! Il y a si longtemps qu'il n'est pas venu. Je crois bien que... je ne me rappelle plus sa figure.

— Déjà !

Un sourire entr'ouvrait les lèvres de M^{me} Coulon, mais sa voix, d'une tristesse indicible, se brisa.

— Richard, tu l'as vu il y a quatre semaines !

— Je me souviens bien de sa moustache et de ses bottes qui craquent, mais pas du reste, dit-il, pensif. Puis il bondit, transporté de joie.

— Maman ! Demain ? Viendra-t-il demain ?

— Peut-être, mon Richard, et il t'emmènera à Paris.

— Oh ! c'est encore bien plus amusant ! cria-

t-il, enthousiasmé. Et il commençait à danser une sarabande triomphale, lorsqu'il se rappela l'épuisement de sa mère. Il revint s'agenouiller près du sofa, et, levant sur elle ses yeux étincelants, vit qu'elle pleurait.

— Maman ! dit-il stupéfait.

— Ecoute-moi, mon Richard, tu iras avec papa, seul ; je... je ne pourrai pas être auprès de vous.

— Seul ? Alors je reste ; nous irons quand tu seras guérie, dit le petit garçon, l'accent un peu triste, mais souriant pour cacher son regret.

— Non, Richard, je vais partir et... je ne puis t'emmener.

Il la regardait, ne comprenant pas.

— Vois-tu, mon chéri, continua-t-elle, plus tendre encore, maman doit faire un grand voyage, aller très loin, très loin d'ici, et te laisser...

— Oh ! prends-moi avec, toi maman !

— Richard ! tu seras heureux là-bas, papa t'aimera, lui aussi.

— Mais je t'aime mieux que tout !

— Vois-tu, mon petit ange, c'est pour le bien de ta maman. Voudrais-tu me voir souffrir comme ces derniers jours ? Là où je vais, je serai guérie et heureuse.

— Mais je voudrais aller aussi ! supplia la voix entrecoupée.

Il se calma cependant, bercé par les tendresses de sa mère.

— Et ce pauvre papa, Richard ?

— Il viendrait aussi, répliqua-t-il avec insistance. Nous irons tous, dis ?

M^{me} Coulon releva son pâle visage. Oh ! la torture d'expliquer qu'elle allait mourir ! Sa main caressant les boucles, elle regardait les flammes qui baissaient, et cherchait à se représenter l'existence de Richard auprès de son père. Elle évoqua, dans une bourgade perdue des Vosges, puis à Tunis, ses années de mariage. Robert la voulait économe et minutieuse autant que lui ; elle entendait encore le reproche qui revenait sans cesse, « enfant gâtée ». Lorsqu'elle fut rappelée en France, à travers son chagrin de laisser Robert seul, si loin, elle ressentit une grande douceur à reprendre, à Nantes, auprès de son père qui l'adorait, sa vie large et facile de jeune fille. Et il fallait mourir, laisser Richard à l'homme qu'elle irritait, elle, si patiente ; comment supporterait-il un enfant, qui ne savait encore souffrir, et se taire, et s'oublier ? La petite âme ardente et délicate se briserait.

M^{me} Coulon défaillait à cette pensée. Elle joignit les mains et pria. Non, tout n'était pas désespéré. Le père s'éprendrait de cet enfant si affectueux, si gai, et, peut-être, saurait-il le rendre heureux.

Elle releva la tête, surprise du grand silence. Le fin visage endormi se laissait aller dans les plis de sa robe ; Richard respirait par saccades,

comme s'il sanglotait en rêve; des larmes brillaient sur ses joues.

— Mon pauvre enfant, mon bien-aimé... murmura la mère. Ecartant les boucles soyeuses, elle se pencha sur le front immobile, et passionnément le baisa.

.

NOËLLE ROGER.

(Extrait de : *Larmes d'enfant*, 1896).



Une île bretonne.

BELLE est bien petite et bien ignorée l'île de Batz, près de la côte bretonne. Sur la carte on la voit à peine parmi les nombreuses terres qui forment le prolongement de ce rivage tout frangé de récifs et de rochers de granit. Les *Guides* qui ne cherchent que riches églises et vieux châteaux lui accordent seulement quelques lignes. En une heure environ, on la parcourt dans toute sa longueur; un quart d'heure suffit pour la traverser dans l'autre sens. Il est vrai que son étendue varie avec la marée. Lorsque la mer se retire, on voit apparaître tout autour de l'île des rochers

rouges, des plages de sable, des grèves de pierre sur lesquelles se montre la sombre verdure du goémon. Çà et là des enfants demi-nus, des femmes, la jupe retroussée, pêchent des crevettes dans les flaques d'eau ou recueillent des coquillages. Au loin, on entend le bruit sourd des flots qui montent à l'assaut des rochers solitaires ou charrient les galets.

L'île est assez accidentée. A l'ouest, sur une colline, se dresse un phare de premier ordre, énorme tour d'un blanc mat, haute de 40 mètres; son fanal lance de minute en minute un puissant jet de lumière, visible jusqu'à près de 40 kilomètres en mer. Du haut de la tour, la vue porte sur un espace immense : au sud et à l'est, c'est la Bretagne dont le sol s'élève lentement jusqu'aux monts d'Arrée, faible massif de 300 à 400 mètres de hauteur qui constitue l'ossature de la Bretagne occidentale; au nord et à l'ouest, la mer s'étend sans bornes; le ciel seul limite l'immense nappe bleue dont la teinte se fonce près de l'horizon. Aucun rocher, aucune terre ne fixe l'attention; vers l'ouest il n'y a plus rien jusqu'à l'Amérique; çà et là une voile ou le panache de fumée d'un paquebot.

Lorsque, après avoir contemplé ce panorama, le regard retombe sur l'île, elle paraît plus chétive encore. Les criques bordées de sable blanc la pénètrent de tout côté. Dans les dépressions, on entrevoit les eaux noires à demi-cachées au

milieu des ajoncs et des bruyères. Autour du phare s'étend le damier des cultures. Les champs aux teintes diverses sont séparés les uns des autres par de longs murs sombres, formés de terre et de grosses pierres entassées. Quelques moulins à vent agitent dans l'air leurs grands bras. Les maisons, les unes blanchies à la chaux, les autres grises et couvertes de chaume, sont petites et portent une cheminée à chaque extrémité. La plupart sont construites le long du rivage méridional; aucune n'est établie sur le versant nord. Au sud, les insulaires sont à l'abri des vents violents et froids du nord-est; ils y jouissent du soleil et de la vue de la terre ferme; de même, les montagnards des Alpes choisissent pour construire leurs chalets le côté le plus ensoleillé de leur vallée.

Les habitants de l'île, les Iliens, comme on les appelle, au nombre d'environ 1200, se distinguent des gens de la terre ferme par leur haute taille et leur blonde chevelure; le type est réellement plus beau. Le costume diffère aussi. Celui des hommes, toujours foncé, ne présente guère d'originalité. Celui des femmes est plus remarquable; la coiffe encadre bien le visage. Le dimanche, et surtout le jour du pardon, les élégantes portent un corsage en velours gaufré d'un assez bel effet. La population est calme, honnête, complaisante, mais sobre de compliments et de courbettes. La causerie de ces marins est inté-

ressante ; leur instruction est bornée, mais leurs idées sont claires, leur jugement sain. Ces grands hommes, maigres, droits, au teint bruni par l'air de la mer, sont agréables à voir. Leur visage respire la droiture et la santé. L'île de Batz est heureuse, car elle peut se passer de docteur ; si quelqu'un est malade, ce qui est rare, on va chez la « sœur » qui donne un médicament. Lorsque le cas est grave, le médecin de Saint-Pol est appelé ; quelquefois la mer est dure, la nuit très noire, cependant le docteur n'hésite jamais. Du reste, il appartient lui-même à une famille aisée de l'île. Il y a là, par conséquent, pour lui, une question de fraternelle solidarité.

L'île fournit chaque année à la marine de guerre un certain nombre de jeunes gens qui font leur service, soit comme matelots sur les vaisseaux de l'escadre, soit comme soldats de marine. Ils vont parcourir les mers lointaines où les grandes nations entretiennent des navires en station pour affirmer la toute-puissance de l'Europe ; ils prennent part aux guerres dans les colonies, au Sénégal, au Tonkin, à Madagascar. Il n'est pas d'Ilien qui n'ait à raconter quelque lutte dans les pays d'outre-mer, quelque combat dans les vallées de l'Atlas ou sur les fleuves de l'Indo-Chine, quelque chasse dans la jungle ou dans le désert. Nombreux sont les insulaires qui portent le ruban de la Légion d'honneur, et cette décoration n'a pas été obtenue par faveur, pour

quelques années passées dans un bureau de l'Etat, ou pour avoir fait les démarches nécessaires; ils l'ont gagnée sur le champ de bataille dans la lutte contre les Africains et les Asiatiques, lutte terrible, cruelle, sans quartier, faite de ruse et de violence. « Il ne faisait pas bon au siège de Bac-Ninh, me raconte un Ilien; nous savions que si nous étions faits prisonniers, nous péririons dans d'atroces tortures. Quelques-uns d'entre nous étant tombés vivants entre les mains de l'ennemi, on leur arracha les ongles, on leur coupa le nez, les oreilles, et ainsi mutilés, ils furent promenés dans une cage à travers les rues de la ville. Une foule déchaînée les accompagnait dans ce sinistre voyage, les injuriant, les maltraitant de toute manière. De nos lignes, nous pouvions voir cette scène avec la longue-vue et nos cœurs saignaient au spectacle de tant de souffrances. Douloureusement ému, notre commandant ordonna de tirer à coups de canon sur la cage même afin de hâter la mort de nos malheureux compagnons d'armes. »

Le service obligatoire terminé, un très petit nombre de matelots et de soldats se réengagent dans la marine de l'Etat; d'autres se font matelots sur les navires de commerce, où quelques-uns, montant de grade en grade, arrivent à la situation enviée de capitaine au long cours; la plupart vont sur *la rivière*, c'est-à-dire sur la Seine, faire le service des bateaux entre Paris et

le Hâvre. Bien peu reviennent au pays s'établir comme agriculteurs. Il est d'ancienne tradition à l'île de Batz que les hommes sont marins, et que les femmes cultivent la terre. Tous les deux ou trois ans, les marins viennent passer quelques semaines près de leur femme et de leurs enfants ; puis ils repartent, et l'on n'a que de loin en loin de leurs nouvelles. Les Iliennes semblent prendre leur parti de ces absences prolongées, puisqu'elles ne consentent à accepter comme époux que des marins. « Ecoutez, Monsieur, me disait l'une d'elles, les hommes qui restent au pays passent leur temps à boire, et nous font faire tout le travail. Ceux qui partent nous laissent tranquilles. Il est vrai que nous ne savons pas ce qu'ils font au loin ; mais au moins nous ne les voyons pas s'enivrer, et, quand ils viennent se reposer, ils apportent leurs économies que nous plaçons pour les mauvais jours. »

Malheureusement l'existence du marin est pleine de périls. La mer moissonne les vies. Que de veuves et de mères en deuil à l'île de Batz ! Que de femmes qui attendent depuis des années le retour de leur époux ! Le cimetière renferme bien des tombes qu'on pourrait appeler tombes de souvenir, car le cadavre manque ; il n'a pas été retrouvé, et la pierre noire porte cette inscription : « Disparu en mer. »

Peu à peu les hommes diminuent en nombre. Les gens de la terre ferme le savent bien. Une

lente émigration se produit des côtes voisines vers l'île. Des cultivateurs y achètent une maison, un jardin et vont s'y établir avec leur famille. Les Iliens ne les aiment guère, et leur font grise mine; toutefois ils ne peuvent rien contre eux. L'île se transforme donc, non pas physiquement, car elle sera toujours rocheuse, nue et sans arbres, mais au point de vue social; son isolement diminue, sa population se fond graduellement avec celle de la terre voisine et perd son caractère. Ainsi le veut la loi naturelle.

W. ROSIER.



La légende de Rousseau à Meillerie.

LE bleu du lac, intense. Un tournant de route, une croix de chêne noirci : au pied une pelotte, immobile, roulée là dans l'ocre poudreux du chemin; à mon approche la pelotte lentement s'anime avec un bruit sec d'ossements qui craquent, un chapeau sans forme se relève, une tête apparaît, si jaunie, si mangée par le soleil, si ravinée par l'âge qu'on la dirait taillée dans quelque crosse de buis très ancien. Au fond, par delà les lignes moirées du

lac, des pincées de craie blanche, Vevey, Montreux, Veytaux, perdus dans un poudroïement de lumière; à droite, dominant la route, les grandes falaises violacées de la moraine éventrée par les coups de mines des carriers.

— Je vous dérange, mon brave. On me dit que vous avez des souvenirs intéressants sur Jean-Jacques Rousseau ! Est-il vrai qu'il a habité Meillerie ?

Le vieillard, de son vrai nom Mathias Sache, sembla se réveiller d'un sommeil lointain, et, me fixant de ses yeux gris perdus sous les rides des paupières :

— Ah ! ce vieux fou ! parbleu, s'il a demeuré ici ! oh ! il y a longtemps de ça, bien longtemps ; même ment qu'il logeait chez la *mé*¹. Je suis né en 1801, Monsieur ! Vous voyez que c'est des histoires anciennes. *Las oui*, il est resté plusieurs semaines chez nous ! C'était un vieil original, nous racontait la *mé*, il avait des manies ; je ne me souviens pas de tout ce qu'on disait quand j'étais jeune, mais enfin, c'est lui.... Tenez ! il faisait lui-même sa cuisine, il épluchait le légume...

J'écoutais sans laisser rien voir de mon incrédulité.

— Ainsi Rousseau a logé chez vous ?

— *Que oui*, et la maison est restée la même, on n'y a rien changé.

¹ La *mé*, la grand'mère, en patois du pays.

Je lui demandai alors s'il y aurait de l'indiscrétion à l'accompagner chez lui.

— Mais non, mon bon Monsieur, mais non ! venez seulement !

Il se leva cahin-caha, s'appuya sur sa canne, et, dressant sa stature élevée et sèche :

— Mais non, il n'y a pas de dérangement, mon bon Monsieur, venez avec moi, je vous ferai voir sa chambre.

Quittant la route calcinée par le soleil, nous nous engageons dans un labyrinthe de masures sombres et fraîches, rongées de mousses, lézardées par le temps, avec des galeries disloquées, des escaliers herbeux, des avant-toits garnis de gerbes de maïs et de filets, et puis, de-ci, de-là, entre deux pans de murs, des trouées sur le bleu violent du lac. Quel pittoresque, quelle couleur ! derrière chaque seuil, dans les profondeurs mystérieuses des taudis, c'est un murmure précipité de rouets en marche, de quenouilles tirant sur le chanvre ou la *rite*, un bruit confus de métiers en branle autour desquels s'envolent des bouts de chansons vieillottes et mélancoliques :

Quand au temple nous serons,
Agenouillés nous ferons
Les dévots, selon la guise
De ceux qui, pour prier Dieu
Humbles se courbent au lieu,
Le plus profond de l'église !

— Mais c'est du Ronsard, ma parole ! j'entre-

vois entre une touffe croulante de géranium, et la torsade fleurie d'un volubilis, deux grands yeux noirs qui flambent comme des braises sous les poutrelles enfumées d'une cheminée : Ronsard chez Téniers ! le tableautin est charmant avec cette musique qui n'est ni gaie ni triste, mais qui a plus de trois siècles, et qui dans ce cadre devient absolument curieuse, bien en place et empreinte d'une rare poésie. Dis-moi la musique que tu préfères et je te dirai qui tu es ! celui qui ne se sentirait pas quelque émotion à pareille surprise serait certainement un piètre artiste.

— Nous voici arrivés ! me dit mon compagnon. La maison date de loin, son âge est marqué à la lourdeur des maçonneries, aux craquelures de la façade, à l'usure des grès, à la rouille des ferronneries qui treillissent lourdement les judas du plain-pied. Au-dessus de la porte la date de 1737, toute effacée par le temps ; l'entrée est noire, l'escalier en bois vermoulu, plus noir encore ; le vieux la gravit lentement, s'arrêtant à chaque marche pour reprendre haleine : « Prenez garde, Monsieur, c'est un peu sombre ! encore un pas, nous y voici ». Nous nous trouvons dans une cuisine peu éclairée, avec des briques branlantes pour plancher et, dans un coin, la traditionnelle cheminée à trapon.

— C'est ici que ce vieil huguenot faisait son fricot, et pour logement la *mé* lui avait donné la chambre à côté, celle-ci, — et le vieux m'ouvre

un réduit à araignées et à poussière percé d'un quart-d'œil du côté du lac.

C'est là qu'il passait de longues heures tout seul à regarder avec un *microscope* le pays de Montreux où il avait sa belle!

— Et combien de temps est-il resté ici?

— Peuh, cinq mois environ, disait la *mé*.

Je soupçonnais le père Sache de me répéter un boniment ressassé des années durant aux voyageurs égarés à Meillerie. Je pus voir un instant après que je m'étais trompé.

— Mais alors, lui dis-je, vous avez peut-être conservé quelque bibelot de cette époque?

— Oh! ma foi non, pourquoi faire? puis se ravisant tout à coup..... « Pourtant, attendez, il est resté dans le grenier l'un des deux landiers en fer qu'il avait apportés pour cuisiner; on en a volé un; l'autre doit être encore par là, je m'en vais voir..... »

Le vieux disparut un instant dans un tohu-bohu de choses informes écroulées dans un enfoncement, puis revint bientôt en tirant à lui une lourde pièce de fer forgé incontestablement très ancienne. C'était bien le landier des musées d'archéologie avec son trépied et sa crémaillère.

— Le voici, me dit le vieillard; il avait fait venir la paire de Genève, il les plaçait là sur le foyer et faisait rôtir ainsi sa viande sur le feu. Un brave homme, paraît-il, quand on savait le prendre, mais bien original et un peu fou!

J'examinai de plus près le landier ; le nonagénaire me dit fort simplement :

— Oh ! si cela peut vous faire plaisir, prenez-le, nous ne nous en servons plus, de ces choses-là.

Et comme je voulais le lui payer :

— Mais non, mais non, ça ne vaut pas la peine, Monsieur, c'est du vieux fer !

Ce n'est que quelques jours après que je pus, sous une forme indirecte, lui faire accepter le prix de cette pièce curieuse.

Le père Mathias Sache était donc sincère dans son récit, et comme tous les vieux de Meillerie, il était bien persuadé que Rousseau avait vécu un certain temps dans la localité. Le cas était assez curieux à noter : il s'agit là, en effet, d'un phénomène inverse de celui qui crée habituellement les légendes. Les légendes locales renferment très généralement un noyau de vérité et de faits historiques incontestables ; avec le temps ce noyau se déforme en se développant, il s'accroît peu à peu des inventions fantaisistes dont l'entourent les générations les unes après les autres, et il finit, à force de transformations, par devenir un conte de toutes pièces fort éloigné de la donnée historique, mais le noyau subsiste et représente le fond de vérité de la légende. Dans le cas particulier, nous voyons que les faits se sont passés absolument en sens contraire : la légende, celle-ci de toutes pièces, puisqu'il s'agit

d'une fiction de la Nouvelle Héloïse, est venue du dehors, apportée par les touristes, et ce sont les gens de l'endroit, les vieux qui la comprenant mal, et se la racontant mal, l'ont transformée en fait historique, dont l'authenticité est si bien admise par les petits-fils qu'ils en arrivent à vous montrer de bonne foi une chambre, une fenêtre, des meubles et autres documents irréfutables. Or, cette chambre, cette fenêtre-perchoir, ces longues heures passées à regarder de loin Montreux, elles ont bien existé, mais c'était dans le roman de Rousseau, et celui qui a habité Meillerie, ce n'est pas le grand écrivain genevois, mais Saint-Preux, Saint-Preux qui s'était retiré quelque temps dans ce coin perdu pour apaiser le père de Julie, tout aux dévotions de M. de Wolmar. Et c'est cette fiction de roman qui, recueillie par des oreilles incultes, est devenue pour la population de Meillerie un article de foi avéré.

Jean-Jacques n'a donc jamais vécu dans cette retraite d'eau et de rocs, et, s'il l'a connue, ce qui est certain, ce ne fut que pour quelques heures, lors du voyage qu'il fit autour du lac, du 22 au 29 septembre 1754, en compagnie de Thérèse Le Vasseur et de la famille De Luc.¹

CHARLES ROSSELET.

¹ Voir le *Genevois* du 23 et du 24 août 1895.

Naples!

A M. Adolphe Ribaux.

(Près du tombeau de Virgile.)

Naples dormait ; la nuit, mystérieuse et sombre
Avait semé le ciel de lumières sans nombre,
Egarant dans la mer leurs mystiques rayons.
On pouvait suivre au loin les constellations
Que les Anciens aimaient à prendre pour amies.
Nul bruit, sinon du soir les vastes harmonies,
Le chant plaintif du vent dans le palmier qui dort,
Le cri de quelque oiseau de mer, ou, dans le port,
D'un canot attardé la cadence des rames.
Le Vésuve lançait sa colonne de flammes,
Et le cercle éclatant qui couronnait son front
Semblait donner la vie à l'impassible mont.
Naples dormait ; ainsi qu'une belle, lassée,
Pour suivre une chimère en son âme bercée,
Laisse flotter son cœur loin des pensers amers,
Telle tu reposais, ô Naples magnifique,
Paisible et pure ainsi que la Sirène antique
Par qui tu pus surgir du sein profond des mers.
Soudain, vers Ischia que la vague lutine,
L'île aux bords fortunés que chanta Lamartine,
La lune s'éleva dans l'éther radieux,
Et tout sembla briller d'un éclat merveilleux.
La mer, sous les baisers de la pâle égarée,
Eut de mille frissons sa surface effleurée ;
Les coupoles, d'argent semblèrent se franger,
Et la brise plus douce, au parfum d'oranger,
Jusqu'à moi mollement exhala son haleine.
Alors, dans cette nuit immuable et sereine,

Oh ! grandes Ombres du Passé,
Vous, qui sur terre avez laissé
L'empreinte d'un puissant génie,
Vous, dont la mémoire bénie
Resplendit à travers les siècles étonnés,
Vous m'êtes apparus de gloire environnés.
Vos âmes à mon âme un instant confondues,
Laissèrent s'entr'ouvrir l'immensité des nues,
Et je vous vis, le front ceint des lauriers sacrés,
Accordant votre luth aux accents vénérés ;
La mer était ce luth aux cordes infinies ;
La nature à vos chants mêlait ses harmonies,
Et nulle voix n'osait — ô moment précieux ! —
Se mêler au concert de ces chantres des dieux.
Et je compris alors, ô Tasse, ô doux Virgile,
Combien peu fut pour vous l'enveloppe fragile
Que la mort dessécha de son souffle glacé.
Les fleurs ont crû sur vous et les ans ont passé ;
De vos corps il ne reste aujourd'hui que poussière,
Mais votre âme en ces lieux habite tout entière ;
Votre pensée emplit d'un divin souvenir
Les bords qui vous ont vus : « Naître, vivre et mourir. »
O Poètes ! Déjà les saisons écoulées
De milliers de berceaux ont fait des mausolées,
Car l'homme de ses mains élève son tombeau,
De cent peuples fameux s'est éteint le flambeau,
Mais alors que tout change, hommes, choses, nature,
Votre gloire à jamais reste éclatante et pure.

PAUL RUDHARDT.

Naples, janvier 1893.



Les Petits Bonheurs.

LE bonheur est, dit-on, chose relative. Pour ma part, je suis entièrement de cet avis. Ce qui fait la joie de Paul ennuerait considérablement Pierre; ce qui suffit à Jacques semblerait un comble d'infortune à Jean! Aux uns il faut le bruit, les fêtes, le plaisir à grand orchestre, tandis que d'autres fuient comme peste la foule et le vacarme. J'avoue être de ces derniers. Je trouve cela horripilant, j'étouffe, j'en attrape la migraine, et ne me sens renaître qu'en rentrant chez moi, où je pousse, en mettant mes pantoufles, un profond soupir de soulagement qui peut se traduire par: Enfin! je n'entends plus de bruit, quelle chance!

Certes, en ce monde, chacun son goût, liberté pleine et entière est de rigueur, et je serais mal venu de critiquer celui dont le tempérament recherche l'éclat et le monde; mais je n'admets pas, — ce qui arrive souvent — que les assoifés de tapage en tous genres traitent de limaçons ou de philistins ceux de leurs congénères pour lesquels le calme est l'élément indispensable. Admettons que bals, noces et festins, faste mon-

dain, etc., constituent de grands bonheurs; je le veux bien, cela m'est parfaitement égal, mais admettez aussi, Messieurs et Mesdames, que les petits bonheurs ont bien leur prix!

C'est peut-être délicieux pour vous une réception de ministère: cinq heures en *sifflet*, ganté et cravaté de blanc, poussé, bousculé par mille personnes, passant le temps à faire des courbettes sur toutes les faces; mais il est charmant pour moi de rester chez moi, au coin de mon feu, de m'offrir une soirée-pantoufle, la pipe aux dents, à déguster un auteur favori.—Grandiose une chasse à courre, en habit rouge, avec cors, chevaux et chiens, curée aux flambeaux, et tout ce qui s'ensuit; mais je vous donne toutes les chasses à courre passées, présentes, à venir pour une tranquille après-midi de pêche à la ligne, au bord d'une petite rivière, sans autre compagnie que mes asticots, sans autre témoin que les saules du rivage. Eblouissantes, les soirées du grand monde, d'accord, mais il faut prendre le thé debout, et passer sa vie à rectifier l'équilibre de sa tasse sous peine d'en asperger la robe de sa voisine. Moi, d'abord, je n'aime pas le thé, mais quand le malheur veut que je sois forcé d'en passer par ce liquide jaune, j'aime assez subir ma peine assis, et poser mon récipient sur quelque chose; je trouve cela plus pratique. Que voulez-vous, chacun son goût!

Vous ne comprendrez jamais, gens étincelants, le petit bonheur que l'on éprouve à rapporter

chez soi le livre depuis longtemps convoité, ou la gravure qui vous faisait envie !

C'est bourgeois, c'est pot-au-feu, c'est tout ce que vous voudrez, mais on prend son plaisir où on le trouve.


Pour ma part, il n'y a pas de girandole ou de lanterne vénitienne qui vaille un clair de lune dans l'eau ; pas de palais qui vaille un grand bois sombre ! Aux réunions à grand fracas, je préfère un petit cercle d'amis qui ne font pas trop de calembours ; aux grands dîners en habit noir où l'on apporte des bols bleus à la fin, j'ai l'audace de préférer le petit souper sans prétentions où l'on peut mettre ses coudes sur la table et débou-tonner son gilet au dessert... sans bols bleus. Je ne tiens pas du tout au grand serin de valet qui écoute ce que je dis pour aller le répéter à l'office, et je me sers très bien moi-même, soit dit sans offenser Lafleur ou Bourguignon !

Ah ! la vie simplifiée ! ceux qui sont de mon bord savent seuls ce qu'elle contient de petits bonheurs qui ne font de mal à personne ; aussi, quoi qu'en disent les tumultueux, je maintiens que les petits bonheurs sont la graine du vrai bonheur.

A. SCHNÉEGANS. .



Chez les hommes jaunes.

NE visite nocturne au quartier chinois figure nécessairement au programme de tous les voyageurs de passage à San-Francisco.

..... Mon compagnon de voyage et moi, nous nous mettons en route vers les dix heures du soir, sous la conduite d'un jeune belge, agent d'une compagnie de chemin de fer, lequel connaît son « *Frisco* » comme s'il y avait vécu toute sa vie.

Après avoir gravi la pente assez raide d'une de ces larges avenues en ligne droite qui partagent en blocs carrés à l'américaine la ville aux cent collines, nous tournons à droite dans une rue transversale plus obscure.

Nous y sommes ! Le témoignage de notre appareil olfactif suffit à nous l'indiquer dès l'abord. Immédiatement l'on se sent le cœur soulevé par l'écœurante puanteur de l'humanité jaune, mêlée aux odeurs de pourriture de toutes les immondices qui encombrent les ruisseaux, la rue et jusqu'au trottoir où le pied glisse à chaque pas sur des objets sans nom.

Environ trente mille Chinois — et cinq cents Chinoises seulement — vivent là empilés en trois ou quatre rues étroites, reliées par de sombres et sinistres impasses. Ce fut autrefois un des quartiers les plus élégants de la ville : quelques maisons n'auraient pas mauvaise apparence, si elles n'étaient noircies par cette lèpre de crasse qui souille les murs comme le pavé.

A cette heure tardive, on voit encore, par les portes ouvertes sur le trottoir, les ouvriers jaunes travailler en leurs échoppes, grandes à peine comme des cellules de prison. Leurs fronts rasés au-dessus des tempes, jaunes comme des billes de vieil ivoire, restent penchés immobiles sur des besognes obstinées à la lueur vacillante d'une lampe semblable à celle des mineurs. Seules, les mains s'agitent agiles et souples, de longues mains décharnées aux ongles crochus, des mains de squelettes qui saisissent les outils, les remuent, les reposent sans faire aucun bruit. Jamais on ne voit ces silencieux travailleurs aux mouvements d'automates détourner un instant les yeux de leur ouvrage.

Quelques marchands ont simplement établi leur boutique sur le trottoir, à l'abri d'un auvent ; au-dessus, une caisse en bois, de la dimension d'un cercueil, est fixée à la muraille ; c'est leur chambre à coucher. Il n'ont pas d'autre domicile et cela leur suffit.

La rue fourmille de promeneurs silencieux. Ils

passent comme des ombres, enveloppés de leurs blouses noires; leurs sandales, à pas comptés, se posent sans bruit sur le sol; un léger dandinement de leurs corps désossés fait frétiler les longues tresses dont l'extrémité, perchée comme une queue de rat, vient battre les talons.

* * *

Comme il se doit, nous allons rendre visite à Confucius, en son sanctuaire : une vaste salle, ornée de merveilleuses boiseries dorées, où l'on voit sculptés en haut-relief d'un art très délicat, des arbres, des fleurs, des animaux, d'étranges monstres et des personnages figurant des scènes historiques. Au fond, le dieu, affreux magot, grimace en une niche obscure, à demi caché sous des rideaux de soie. Devant lui se consomment, avec de légers filets de fumée bleuâtre, des baguettes de bois odoriférant dont la cendre est précieusement recueillie en des brûle-parfums, comme témoignage de la dévotion des fidèles.

Nul recueillement mystique en ce saint lieu. On y entre le chapeau sur la tête, on y cause tout haut, on y fume, on y chique, on y crache partout à la barbe de Confucius le débonnaire. A la porte un bonze, figure tannée et ridée de vieille femme, délivre des tickets d'entrée à raison de 25 cents par personne, et fait en outre un petit commerce de bibelots chinois.

Les murs du temple sont tapissés de banderol-

les de papier rouge portant, en caractères noirs, les noms des fidèles qui sont venus, selon la coutume, le jour du nouvel-an du calendrier chinois, consulter l'oracle du dieu. Le vieux bonze vient me proposer de me révéler les mystères de ma destinée. Il peut nous offrir des oracles variés et à tous les prix, depuis 50 cents jusqu'à 1000 dollars. Je me contente du petit jeu de 50 cents.

Le bonze s'avance à pas lents et cadencés vers l'autel, et fait trois révérences devant la statue de Confucius. Puis, après avoir allumé deux bâtons d'encens, il frappe à coups redoublés sur un gong dans le but d'obtenir l'attention du dieu. Il glisse une lettre dans une enveloppe, et s'en va la brûler en un fourneau, afin que la fumée monte vers les demeures célestes. C'est, paraît-il, la manière de correspondre avec Confucius et de réclamer la faveur de ses oracles.

Voici donc Confucius mis en demeure de me dire la bonne aventure. Le prêtre recommence ses révérences, s'agenouille devant l'autel, prend un gobelet rempli de longues fiches en bois et le secoue en cadence. Au bout d'un instant une fiche paraît sortir d'elle même et tombe à terre. C'est la réponse du dieu !

Toutes les fiches sont numérotées, et les numéros correspondent aux pages d'un grand livre. Le bonze mouille son index du bout de la langue et tourne soigneusement les pages du grand livre du destin.

Puis il prononce :

« Confucius vous fait dire que vous êtes un brave homme et qu'il vous aime beaucoup...

» Vous gagnerez beaucoup de dollars. Dans deux mois, les actions que vous achèterez à la bourse monteront à tel point que vous ferez une grande fortune. »

J'ai accepté l'augure tout en admirant avec quelle souplesse les oracles chinois s'adaptent aux conditions particulières de la vie américaine. Confucius lui-même devient Jankee au pays des dollars.

Après avoir eu la précaution de s'informer si je suis célibataire ou marié, le bonze, avec un geste de bénédiction, ajoute que j'épouserai une femme charmante qui sera la fidélité même, et que j'aurai une descendance plus nombreuse que les étoiles du ciel.

Me voilà fixé sur mon sort. Vraiment, je n'aurais jamais osé avoir autant d'ambition. Je me retire enchanté de Confucius, et me demandant ce qu'il aurait bien pu me promettre de plus si je lui avais demandé le « grand jeu » de mille dollars. Notre cicerone belge modère mon enthousiasme, et anéantit mes illusions en m'apprenant que, dans le jeu des fiches, tous les numéros sont bons, et que tous les oracles de Confucius se ressemblent avec un invariable optimisme.

Du temple nous passons au théâtre, où l'on nous donne des chaises sur la scène même, à côté des acteurs; le spectacle est tout semblable à celui qu'ont pu voir au théâtre annamite les visiteurs de l'exposition de 1889. Mêmes costumes chamarrés et bariolés, mêmes masques grimaçants, mêmes gestes contournés, mêmes gloussements suraigus dans la déclamation, même charivari infernal d'instruments barbares.

La salle est plus curieuse à observer que la scène. Sur le fond uniformément sombre des blouses noires, les figures glabres s'alignent en rangées de boules jaunes. On ne dirait pas que ces gens là sont vivants, tant ils restent silencieux et immobiles. Pas une marque d'approbation, pas un sourire, pas une distraction, pas un muscle qui bouge; tous ces petits yeux perçants, qui font des trous noirs dans les masques blafards, restent braqués sur les acteurs avec une étrange fixité, comme dans un rêve hypnotique de fumeurs d'opium; on n'y peut lire aucun sentiment, ni tristesse ni joie, seulement une attention suraiguë. Le spectacle a commencé vers midi, et il est bientôt minuit; la pièce durera ainsi plusieurs jours de suite, et les spectateurs resteront là, comme fixés à leur place, sans lassitude aucune. Ils apportent dans leurs plaisirs les mêmes dons d'application persévérante que dans leurs travaux. De quelles fibres est donc fait le système nerveux des hommes jaunes?

Les pièces de théâtre chinois sont d'interminables drames historiques ou légendaires. Les dieux se rencontrent sur la scène avec les héros ; il y a plus d'une analogie entre cette conception dramatique et celle des *Nibelungen* de Wagner. Coïncidence curieuse, l'entrée de chaque personnage est annoncée à l'orchestre par une ritournelle toujours la même, et qui constitue un véritable *leitmotiv*.


Au restaurant, qui est le café anglais du quartier chinois, l'on nous sert de petites tasses de thé vert excellent, et une grande variété de fruits confits. Dans un cabinet particulier un riche négociant offre à ses amis un souper fin. La table est chargée de plats étranges et suspects. Seuls, les hommes ont place au banquet ; quelques femmes se tiennent respectueusement debout derrière la chaise de leurs seigneurs et maîtres, qui leur tendent de temps à autre par-dessus l'épaule, et sans daigner se retourner, un os à demi rongé.

En l'échoppe du droguiste, nous consultons un vieux médecin en lunettes, et nous lui demandons s'il s'entend mieux que ses confrères d'Europe à guérir les rhumatismes. Il nous remet des lézards séchés que l'on doit appliquer sur le membre souffrant, et nous garantit une guérison infaillible. Nous garderons pour nos vieux jours ce précieux remède.

.

PAUL SEIPPEL.

*Fragment de
l' « Œuvre politique de César ».*

OUT en saluant l'établissement de l'empire comme un événement heureux, il faut rendre justice à ceux qui ont défendu la république. Il y avait parmi eux de bons patriotes : on ne pouvait leur demander de prévoir qu'un grand bien résulterait pour l'humanité de ce qu'ils considéraient, non sans raison, comme un malheur pour leur étroite cité. En s'opposant à César, ils défendaient ce qu'ils appelaient la liberté, ils sont dignes de notre respect, mais les libéraux actuels ne sont pas tenus d'épouser leur cause.

Dans l'antiquité le mot *liberté* avait un autre sens qu'aujourd'hui. Le peuple libre se composait, en Grèce et à Rome, des citoyens qui, réunis en assemblée souveraine, disposaient des destinées de l'Etat. En dehors de ce peuple, petite minorité privilégiée, il pouvait y avoir des millions d'esclaves, de malheureux sujets exploités par des maîtres avides : nul ne songeait à eux. La démagogie régnait à Rome, mais la position de cette démagogie vis-à-vis des provinciaux était

celle d'une aristocratie despotique. Le principat des Césars mit fin à cette « liberté ».

De nos jours, la liberté consiste dans un certain nombre de droits individuels garantis à chacun. Cette liberté-là, que les Anglais ont définitivement conquise au xvii^e siècle, fut probablement violée moins souvent sous les empereurs que du temps de Verrès ; en tout cas, elle n'a rien de commun avec la liberté pour laquelle mourut Caton d'Utique. En donnant à César le vingt-quatrième coup de poignard, Guy Patin n'eût défendu que la liberté aristocratique de la populace du Forum ¹.

.

Les circonstances ont tellement changé qu'il faut renoncer à trouver dans l'étude du passé des leçons toutes faites. En examinant soigneusement la nature des questions qui se posaient alors, on trouvera qu'elles diffèrent fort de celles d'aujourd'hui, malgré une ressemblance superficielle. Les réponses fournies par l'histoire de l'antiquité servent à faire penser, à fortifier le jugement, en montrant comment des problèmes qui offraient une certaine analogie avec ceux de notre temps ont été résolus : les enseignements directs, immé-

¹ « Guy Patin, médecin et érudit français du xvii^e siècle, disait à un Premier Président que, s'il avait été au sénat le jour des ides de mars, il aurait donné au dictateur le vingt-quatrième coup de poignard. » Duruy, *Hist. des Rom.*, III, avant-propos.

diatement utiles, sont rares. Il en est un, cependant, qui résulte de la chute de la république, c'est qu'une démocratie ne peut gouverner des sujets.¹ Même quand un peuple est animé, à l'origine, de bonnes intentions, sa domination devient odieuse, car il se trouve entraîné à gouverner dans son propre intérêt, non dans celui de ses administrés.

CHARLES SEITZ.

(*L'Œuvre politique de César*, jugée par les historiens de Rome au XIX^e siècle.)



Hylas.

Hylas! Hylas! Ainsi la grande voix d'Hercule
Rugit au bord des mers sous l'ardent crépuscule ;
Et, seule, des échos et du rauque Hellespont
La sauvage ironie à ses longs cris répond,
Hylas! et l'enfant dort, bercé par le flot pâle
Dans la solennité de son linceul d'opale ;
Hylas! et les appels sont vains, vains les regrets.
Après avoir rempli son amphore de grès,

¹ Thucydide, III, 37, avait déjà fait dire à Cléon : « Maintes fois j'ai reconnu qu'un Etat démocratique n'est pas fait pour commander à d'autres ». Il est vrai que Cléon donne pour motif de son observation la trop grande mansuétude des Athéniens envers leurs alliés ! Le discours que Thucydide met dans la bouche de ce démagogue donne une idée de la façon dont cette démocratie ancienne entendait user de ses droits sur ses sujets.

Il baignait sa beauté dans la source glacée ;
 Mais les nymphes, Doris aux yeux d'ombre, et Nicée
 Guettaient dans le cristal son corps splendide et nu :
 « Viens, disaient-elles, viens à nous, cher inconnu. »
 Et lui, dans un baiser buvant l'oubli des choses,
 Il descendit sous l'onde entre leurs bras de roses.

Ainsi mon rêve, en la langueur des lourds midis,
 Cherchant les flots cachés sous les bois reverdis,
 S'en fut, dans leur fraîcheur et dans leur transparence,
 Remplir d'un peu d'azur sa coupe d'espérance.
 Et dès lors je l'attends, lui qui ne revient pas.
 Le ressac de la vie ébranle sous mes pas
 Les récifs de douleur dont cette rive est ceinte ;
 De l'Ida bleu du songe au lointain Bérécynte,
 En la mystique paix des horizons sereins,
 Vibrent encor, parmi les vagues tambourins,
 Les cymbales de joie aux mains des Corybantes ;
 Et moi, pris du frisson glacé des nuits tombantes,
 Dans le soir sur mon front soudainement accru
 Je demande aux échos mon rêve disparu.

EDOUARD TAVAN.



Des Roses.

Des roses ! posez sur nos têtes des roses ;
 Dans le nectar des patères d'or
 Noyons nos rancœurs et nos pâles névroses ;
 Buvons, amis, et buvons encor !

Qui donc tressera la fraîcheur des guirlandes ?
 Qui des festins dictera la loi ?
 Esclave, les dés ! et des coupes plus grandes !
 De qui Vénus fera-t-elle un roi ?

A nous les flacons pleins de nard et de myrrhe ;
A nous les fleurs, les joyeux parfums !
Et vive le vin diaphane où se mire
La vanité des espoirs défunts !

Salut, doux Bacchus, à ton nom que j'honore !
Sous les plafonds lambrissés d'airain
La flûte, qui roule une gamme sonore,
Fait retentir un brillant refrain.

Oui, verse à nos cœurs ton ivresse dorée,
Falerne pur qu'ont mûri les dieux ;
Voici que s'enfuit la jeunesse éplorée :
Encore un jour, nous serons des vieux.

Adieu les festins sur la pourpre et l'ivoire,
Quand vient la mort, de sa main de fer,
Traîner l'ombre vaine à travers la nuit noire,
Dans ce néant qui s'appelle Enfer.

EDOUARD TAVAN.



Chant d'automne.

Le soleil, dissipant les vapeurs matinales,
Couronne de rayons le front doré des bois ;
Oh ! viens ! dans la splendeur des teintes automnales,
Evoquer la jeunesse une dernière fois !

Oh ! viens ; ton cher amour, de sa divine flamme,
Fait renaître pour moi quelques beaux jours encor,
Et, baignant de clartés les brumes de mon âme,
Epanche dans ma vie une lumière d'or.

Viens, — suivons le sentier qui longe la colline ;
Je sais un frais vallon dans les arbres perdu ;
Saluons, oublieux de l'heure qui s'incline,
Ce sourire du ciel si longtemps attendu.

J'aime ce doux soleil plus intime et plus sobre,
Qui dans ce mois charmant accompagne nos pas,
Et j'aime que l'amour soit le rayon d'octobre
Qui réchauffe le cœur et ne le brûle pas.

Clochettes des troupeaux, chant grave et monotone,
Nous saurons recueillir, sans regret ni douleur,
En foulant par les prés les colchiques d'automne,
La dernière harmonie et la dernière fleur.

Sur l'aile de l'amour nos douces rêveries,
En se donnant la main planeront dans les airs,
Lorsque nous marcherons sur les mousses flétries,
Dans le silence aimé des bocages déserts.

La brise bercera les frênes et les aunes,
Et nos illusions, tournoyant au soleil,
Tomberont doucement avec les feuilles jaunes
Et joncheront le sol de leur tapis vermeil.

Nos jours auront passé comme, sous les ramées,
Le ruisseau du vallon coule tranquille et pur,
Comme, dans l'air du soir, les légères fumées
S'exhalent des hameaux, en spirales d'azur.

Eh bien ! coulez, coulez, ô vagues cristallines !
Envole-toi, fumée, ainsi que nos amours,
Et vous, feuilles des bois, au penchant des collines,
Sous les baisers du vent, tourbillonnez toujours !

Qu'importe l'eau qui fuit et la feuille qui tombe ?
 Les mois peuvent s'éteindre, et l'hiver peut venir,
 Puisque tu m'as aimé, puisque jusqu'à la tombe
 J'ai gravé dans mon cœur ton nom pour le bénir.

EDOUARD TAVAN.



Berceuse.

Dormez, mon bel ange ; dormez, ma rose !
 Les oiseaux, quand partout c'est nuit close,
 Sont couchés dans leurs nids chauds et doux ;
 Et celui qui si tard chante ou cause
 — Silence ! silence ! l'enfant repose —
 Voit flamber les grands yeux des hiboux.
 L'enfant sage ne craint nulle chose ;
 Et pourquoi, quand je suis près de vous,
 — Dormez, mon bel ange ; dormez, ma rose ! —
 Pourquoi donc cette alarme sans cause ?
 Oui, c'est l'heure qui compte ses coups ;
 Et bien loin le vent rauque et morose
 — Silence ! silence ! l'enfant repose —
 Court dans l'ombre où se cachent les loups.
 Au ciel noir une étoile est éclosé ;
 Sa clarté qui se penche vers nous
 — Dormez, mon bel ange ; dormez, ma rose ! —
 Doucement sur votre âme dépose,
 Pur baiser dont mon cœur est jaloux,
 Un beau songe d'azur et de rose.
 Silence ! silence ! l'enfant repose.

EDOUARD TAVAN.

Lassitude.

Comme un lent voyageur, sous le fardeau penché,
Poursuit sa route qui dévie,
De rêve en rêve, jour après jour, j'ai marché
Dans la poussière de la vie.

J'ai marché si longtemps — en vérité pourquoi? —
Sous les soleils, sous les averses!
Dans l'ombre tant d'espoirs menteurs ont, devant moi,
Fait luire leurs flammes perverses!

Parti je ne sais d'où, mais jamais arrivé,
Poussé vers un but que j'ignore,
Cherchant je ne sais quoi, que je n'ai point trouvé,
Je vais toujours, je vais encore.

L'oubli couvre déjà de son voile brumal
Les tristes fleurs déjà écloses;
Mais mon âme en lambeaux se souvient du long mal
Que font les épines des choses.

Les horizons moirés de rose et de lilas
N'étaient que vaines apparences;
Plus d'azur! et dès lors je traîne mes pieds las
Sous des ciels de désespérances.

Oh! pouvoir en un coin de néant se blottir,
Etendre enfin sa lassitude;
Ne plus lutter, ne plus vouloir, ne plus sentir,
Endormir toute inquiétude;

Etouffer tout désir et noyer tout ennui,
Tout ce qui chante et ce qui pleure,
Au fond d'un grand sommeil de silence et de nuit
Que nul rêve jamais n'effleure!

EDOUARD TAVAN.

Au sommet.

HOURRAH ! la cime est atteinte, la montagne est vaincue. Parti avant l'aube, le grimpeur a devancé le pâtre sur les paturages endormis ; il a gravi les longues pentes aux maigres gazons, aux éboulis cahotants ; il a suivi l'interminable moraine ; il a assisté sur le haut glacier aux splendeurs du lever du jour, heures d'espérance et de recueillement ; il a vu tout autour les sommets les plus rapprochés s'abaisser successivement, et les grandes cimes lointaines surgir à l'horizon. Puis est venue la grimpée vertigineuse d'une arête de rocher où il a dû déployer toute son énergie pour surmonter la difficulté. Maintenant, sur la cime, il pousse son cri de triomphe ; la victoire est à lui : hourrah !

L'alpiniste, heureux du succès qu'il doit à sa force de volonté, ne veut pas qu'un seul rocher le domine encore. Il se redresse fièrement sur la dernière pierre du sommet. La tête haute, le regard perdu dans l'infini, il semble vouloir monter plus haut encore. Mais non ! il a atteint cette limite entre le ciel et la terre que seule la pensée peut encore franchir.

Au sommet l'air est plus pur, le jour plus resplendissant, la vue plus grandiose, le calme plus parfait, l'esprit plus libre. Loin du tumulte de la civilisation, au-dessus des bruits du monde, au-dessus de tout ce qui est misère, rien ne vient troubler le grand silence de ces régions éthérées. En paix, l'alpiniste peut en jouir, et se plonger dans la contemplation des œuvres du Créateur. Toutes ces cimes qui s'élancent glorieusement autour de lui, c'est la patrie : il les admire et les aime. Beaucoup d'entre elles sont d'anciennes connaissances qu'il se plaît à passer en revue ; d'autres réservées à des courses futures se présentent comme des espérances.

Perçant la brume qui couvre la plaine, bientôt le regard du touriste s'abaisse sur les vallées ; il semble chercher un point spécial vers lequel il se dirige, comme l'aiguille aimantée vers le nord ; c'est un coin de lac bleu, un clocher, un toit qu'il découvre au loin. C'est là qu'il a laissé ceux qui lui sont chers, et auxquels il voudrait faire partager son bonheur d'un moment.

S'il n'est pas donné à l'homme de pouvoir jouir longtemps des splendeurs d'un monde trop beau pour lui, du moins lui est-il permis d'y faire quelques incursions, et d'en rapporter une gerbe de souvenirs qu'il gardera précieusement jusqu'à son dernier jour.

E. THURY.

(Echo des Alpes).

*Eglogue alpestre.*¹

« Tout l'autre jour, m'en allant à la chasse. »

CHANSON DE LA GRUYÈRE.

Le chasseur s'éloignait du manoir aux tourelles
A l'heure où, loin du nid, partent les hirondelles.

*

Guêtres jusqu'aux genoux, gibecière au côté,
Le fusil fièrement sur l'épaule jeté,
Beau de jeunesse, il va par la pente emboisée.
C'était aux jours d'automne, et, des monts, la rosée
Tombait en diamants aux branches des forêts.
Et plus bas, dans le val, sillonné de guérets,
Lentement se traînait en une brume épaisse.
Un coup de feu partit, deux, trois ; l'écho s'empresse
De rouler mille voix aux parois des ravins :
Le chasseur poursuivait les cailles, les tarins,
A travers le brouillard. Soudain, à la lisière
Des mélèzes, il vit un monde de lumière.
Le soleil, déchirant le voile des vapeurs,
Verse, avec ses rayons, le charme des couleurs :
Voici dans un bleu sombre, aux crêtes de l'alpille,
Comme en plaques d'argent, la neige qui scintille ;
Les sapins endormis, couvrant jusqu'aux sommets,
Qui semblent s'éveiller sous leurs mornes reflets ;
La cascade, à longs flots, lancée en sa carrière,
Qui laisse étinceler l'écume et sa poussière,
Et le pré se colore aux rides du coteau,
Et la clochette sonne égayant le troupeau,
Et la fumée ondule au-dessus du village.....
Le chasseur contemplant ces splendeurs de l'alpage.

¹ Inédit.

Surveillant le bétail, seulette en ce moment,
 Une fille des monts rêvait paisiblement.
 Les plis d'un mouchoir rouge entourant avec grâce
 Les grâces de son front ; des cheveux bruns la masse
 Retombant sur son cou ; le regard aussi pur
 Que le jour le plus pur sous le grand ciel d'azur ;
 Le teint vif, coloré des fraîcheurs de la brise ;
 Le port plein de vigueur et la taille bien prise,
 Telle, dans les douceurs d'un soleil enchanteur,
 Apparut la bergère, à deux pas du chasseur.

Son cœur chanta d'amour, comme, sous la feuillée,
 Petite voix d'oiseau, par l'amour, éveillée :
 L'âme est toujours un nid où sommeille un soupir.

Le passant s'approcha, sur l'aile du désir,
 Et se met à dépeindre, émouvant de tendresse,
 — Il n'avait que vingt ans — le trouble qui l'opresse :

— « Personne auprès de nous : ne vous détournez pas !

» Je vous aime, ô ma belle, et vous seule ici-bas. »

— Elle, baissant les yeux : « Moi, simple bergerette,
 Je n'aime que mes bœufs, et que ma maisonnette. »

— Lui, dans sa passion : « Sourde à mes sentiments,
 Vous me faites souffrir le plus dur des tourments. »

— « Sourde, reprit-elle, oh ! chez nous, on ne l'est guère ;
 Mais, à vos durs tourments, je ne saurais que faire,
 N'étant pas, croyez bien, fille de médecin. »

— « Cruelle, laissez-vous fléchir par mon chagrin ;
 Vous tenez en la main toute ma destinée
 Et résistez encore, en votre âme obstinée ! »

— « Que dites-vous ?.... Je tiens la baguette à la main,
 » Qui, de mon troupeau, sert à guider le chemin. »

— « Vous ne voulez donc pas, avec les demoiselles
 De mon château, porter et bijoux et dentelles ? »

— « Mes habits n'en ont point ; c'est ma mère, en effet
 Qui les file et les coud, le soir, dans le chalet. » —

Ce fut le dernier mot. L'éclat de la journée
S'éteignait. Du brouillard, la poussière entraînée
En vagues tourbillons, de partout arrivant,
Glissait dans le vallon, sur les souffles du vent.
Plus de ciel ; plus de cime au lointain qui se dresse ;
Plus de chaude lumière : au cœur, plus d'allégresse.
Un long voile grisâtre agitait ses replis.
Il faisait froid. Pensif, le chasseur avait pris
Le sentier qui serpente à travers la bruyère.
Le fusil sous le bras ; au dos la gibecière
Peu garnie, et sans voir les cailles, les tarins
Qui — jamais si beau jour ! — volaient sur les chemins,
Il s'en allait songeant aux douleurs de sa vie.

Comme l'âme qui fuit, par une ombre suivie.
On dit qu'il aperçut en vision flotter
La bergère, dans l'air, qui sembla s'arrêter ;
Mais de tant de vertus saintement entourée,
Et de chaste candeur si fraîchement parée,
Qu'il n'osa lui parler. Il se tut..... de regret
Ou de remords ? hélas, un ange seul le sait.

*

Le chasseur regagna le manoir aux tourelles,
A l'heure où, près du nid, viennent les hirondelles.

D. TISSOT.

Champel, près Genève.



Paysages de Normandie.

DES brises viennent de la mer. Ces brises dont il est parlé dans *M^{me} Bovary*, qui roulent leurs rafales sur tout le pays de Caux. Je suis seul, je marche en pleine campagne, m'éloignant de la falaise, et, toujours plus lointaine, j'aperçois là-bas, la mer, — la mer éternelle, et qui semble infinie.

C'est une journée de soleil, il y a de la joie dans l'air. La mer a des accalmies de lac suisse. Sous cette lumière, elle est bleue, d'un bleu très doux, d'un bleu éteint de gris, cerné pourtant à l'horizon d'une ligne foncée et bien définie. La mer est paisible, la mer est souriante ; elle a des voiles blanches et des lointains de brume ; elle a l'attirance et le mystère et la grâce d'une femme endormie. Aujourd'hui, elle semble enjôleuse, compatissante pour l'homme... Mais les soirs d'orage ? Mais la folie des vagues déferlées et hurlantes ? Est-ce un songe ? Comment, ce même océan, bercé par la douce brise, sous le soleil d'août, peut-il se tordre et rouler ses furies dans l'épouvante des nuits de tempête ?

Le vent souffle, — de gros corbeaux noirs,

brillants, volètent lourdement, retombant après dix coups d'aile, gavés de chaleur et de grain. C'est le dessus des falaises, la rase campagne sans ombre, — la plaine allant loin avec des prairies, des champs de blé, de luzerne, de seigle, d'avoine, qui font à l'horizon un terrain strié de lignes jaunes, grises, brunes, *cedre verte* et *vert de Hooker*, — comme dans ces longues et minces aquarelles anglaises que lave si artistiquement Clift. Tout est nuance, chaleur et parfum. A une demi-heure de marche, un chien aboie, et sa voix étouffée, diminuée par la distance, semble l'ironique, l'amusant jappement d'un roquet en colère.

Dans les carrés de luzerne, des vaches paissent, de petites vaches normandes maigrichonnes et vigoureuses, — elles paissent attachées à un piquet, tournant, tournant avec mélancolie, et regardant de leurs larges yeux bêtes, les touffes fleuries là-bas, celles qu'elles ne peuvent atteindre, avec un air de se dire : « Ce sont les meilleures, les mieux fleuries, les plus mûres ! » Ne sommes-nous pas tous un peu comme ces vaches de Normandie ? Ne regardons-nous pas aussi, trop souvent, la luzerne fleurie au delà, et ne la désirons-nous pas avec impatience, avec découragement ? Pourtant, comme nous pourrions être heureux, si nous savions nous contenter de notre luzerne, et brouter sagement où le hasard nous attacha ! Croyez-moi, la luzerne à notre portée a

autant de feuilles que l'autre, elle est aussi bien fleurie, aussi fraîche à la langue. Nous avons tort de rêver autre chose ; — mais nous avons beau nous le répéter, nous tirons toujours sur notre piquet, nous tendons toujours le cou et toujours nous nous disons : comme elles sont roses, comme elles doivent être délicates, les fleurs de luzerne qui sont là-bas !

Autour de moi, les cigales chantent ; l'air est plein de leurs vibrations. Il y en a des milliers, la falaise en est fourmillante. Il semble, à les entendre cachées sous des brins d'herbe, que ce soit l'herbe elle-même qui frémisses au soleil. Elles me sautent dessus, de tous côtés, attirées par la flanelle blanche de mon costume. Elles chantent à tue-tête ; c'est la chanson des cigales, mais ce ne sont ni les cigales d'Anacréon, ni les cigales de Provence, et leur chanson est une chanson triste. Aussi bien, dans ces derniers jours d'août, est-ce l'automne, le spleenetique automne de demain qui s'en vient déjà. Et les cigales m'annoncent la venue de l'hiver, les tombées du jour à quatre heures, les soirées de brouillard et le froid, et la brume, et l'ennui qui me rempliront le cœur dès qu'il faudra rentrer au pays, reprendre la chaîne de ma vie.

On moissonne un peu partout. Dans les champs en jachère s'alignent à perte de vue de longues rangées de gerbes, placées les épis à terre, la paille en l'air, avec l'apparence de bouquets ren-

versés. Ailleurs, on fauche, on coupe à la serpe, on ramasse, on lie... Là-bas, on construit une meule. C'est très intéressant à voir : une dizaine d'hommes avec des fourches, des tridents ; les âgés, le teint culotté comme de vieilles pipes ; les jeunes, robustes jusqu'à la brutalité. Ce sont eux qui, les soirs de fête, roulent par les rues de Veules, en bandes, se tenant par le bras, brailant à faire fendre les vitres. Alors ils entrent dans des caboulots borgnes de la *Rue du Port*, et là, ils se soulent d'eau-de-vie, d'esprit-de-vin, — jusqu'à tomber assommés, restant ensuite deux grands jours à cuver toute cette ivresse. Maintenant, ils travaillent, ils ont le cœur à l'ouvrage. D'abord, une première rangée de gerbes est placée, en cercle, épis au centre, paille au dehors, puis beaucoup, beaucoup d'autres jusqu'à une hauteur de premier étage. Alors commence le cône, qui sera recouvert de chaume et qui servira de toit, protégeant des pluies et des neiges. Une échelle est dressée, des hommes montent, deux, trois... Ils se passent les gerbes en causant, en chantant, en jurant. Ainsi, longtemps, longtemps jusqu'à ce que la pyramide soit achevée, que l'échelle soit retirée, et que l'on s'en aille harassé, le corps fumant de sueur, lamper à la ferme ou à la pinte voisines une grande mesure de ce cidre clair de Normandie, si aigre qu'il vous fait froid dans le dos.

J'avance, et, par les chemins, s'en reviennent

lentement, au pas, d'immenses chars à échelle, avec des gerbes sur des gerbes, jusqu'à des hauteurs invraisemblables. Juchés sur ces montagnes de paille, des gars chantent. Parfois ils s'interrompent pour sacrer ou pour jeter leur chique. Et les attelages s'en vont, traînés par la vigueur des bœufs ou par la fatigue des chevaux transpirant... Peu à peu, les gigantesques convois de blé se perdent dans la lumière et dans les brises fraîches qui viennent de l'océan, les chansons s'envolent.

De temps à autre, un corbeau met sur l'inaltérable bleu tendre d'un ciel délicatement voilé de brume, le battement maladroit de ses larges ailes noires.

Je fais encore quelques pas. Soudain, dans un léger renflement de terrain, voici un campement de moutons. Il y en a une soixantaine, une centaine peut-être, — parqués dans une enceinte de barrières mobiles que le hasard dressa en ce lieu, ce jour-là. Tout à côté, il y a deux maisons roulantes. Une petite pour le chien, de la grandeur d'une niche à terre-neuve ; l'autre, c'est la maison du berger. Elle est moins grande qu'un wagon de bohémien ; elle n'a que deux roues avec un toit pointu, un brancard, — le tout peint en bleu, — teinte *bleu de Prusse*. Pour l'heure, elle est vide ; le berger est assis au soleil, il fume sa pipe ; il ne semble pas regretter sa solitude, il médite, et comme il n'a pas la tête farcie d'étu-

des, de lectures, de choses vaines et attristantes, sa méditation doit être vague, consolante et bonne.

Mais, voici qu'à le regarder pensif, et qu'à regarder sa maison errante, j'ai été repris par le rêve d'Alfred de Vigny. Oui, quand la vie semble trop lassante, trop pleine de vilenies, partir avec la seule, avec la toujours aimée, partir dans la maison du berger, et s'exiler des villes, et rouler par les pays de la terre, sans plus rien désirer au delà de ses baisers, et sans voir plus rien au delà de ses yeux d'enfant :

Alors, parmi les fleurs, nous trouverons dans l'ombre,
Pour nos cheveux unis, un lit silencieux.

Ah ! les rêves sont les rêves, il ne fait pas bon les croire, trop longtemps. L'amour est à la vie ce que les fleurs sont à la terre : il l'embellit, il l'embaume, il la rend inoubliable, mais, comme les roses, il ne dure qu'un printemps, — il ne dure qu'un matin. Alfred de Vigny l'a dit, l'amour est toujours *menacé* !... Dans cette triomphale journée d'été, je me sentais d'inexprimables mélancolies à deviner combien rare était ce rêve d'éternel amour. Je voyais tout passer, tout mourir, et je me disais : Ah ! combien sont-ils qui ont répété à l'amie, à la dame de toutes leurs pensées, — tremblants peut-être ou douloureusement tristes, — ce rêve de partir, de s'en aller loin des parents, loin des amis, loin des tentations, loin du devoir peut-être ? Et dans

quelles heures tragiques, et avec quelles douleurs, quelles affres ont-ils connu à leur tour, ces jeunes hommes, ces jeunes femmes, que c'était l'impossible, que leur amour n'était qu'un rêve, et que c'était fini, et *qu'il allait mourir !...*

... et pourtant ils ne pouvaient s'empêcher de redire à leur manière avec des larmes, des caresses qui sont sur les lèvres de tous ceux qui s'aiment :

..... ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
Rêver sur mon épaule en y posant ton front ?
Viens, du paisible seuil de la maison roulante,
Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront.
Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ;
Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver appuyée aux branches incertaines,
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,
Ton amour taciturne et *toujours menacé.*

ERNEST TISSOT.



Le Rouet.

Quoi ! vous vouliez le faire disparaître
Dans quelque sombre et triste corridor,
Ce vieux rouet qu'à travers la fenêtre
Le gai soleil frappe d'un reflet d'or ?
Si vous saviez la douce rêverie
Qui près de lui si souvent m'a bercé !
Si vous saviez à mon âme attendrie
Tout ce que dit ce témoin du passé !

C'est le rouet de la grand'mère !
Il me semble encore la voir,
Malgré l'âge, active ouvrière,
Filant du matin jusqu'au soir.

Oui, je la vois, c'est elle, c'est bien elle !
Sa robe sombre aux larges plis tombants,
Sa coiffe antique et sa tête si belle,
Si belle encor malgré ses cheveux blancs !
Ici, près d'elle une cage est posée,
Là, le vieux chat dort devant les tisons,
Et le soleil à travers la croisée
Comme autrefois darde ses chauds rayons.

Quelle fête pour la grand'mère
Quand ses oiseaux, dans les beaux jours,
Chantaient leur chanson printanière,
Le vieux rouet tournant toujours !

Je vois l'école au sortir de laquelle,
 Avec bonheur grim pant notre escalier,
 De loin déjà m'arrivaient pêle-mêle
 Ce gai ramage et ce bruit familier.
 J'entrais : — « Eh bien, disait la bonne vieille,
 A-t-on point ri ? S'est-on point fait chasser ?
 Dois-je embrasser ou bien tirer l'oreille ? »
 — « Non, grand'maman vous pouvez m'embrasser. »

Je le sens encor sur ma joue
 Ce tendre et long et doux baiser !
 Et bientôt la petite roue
 De recommencer à jaser.

Comme elle fuit rapide, obéissante !
 Et quel plaisir de voir en même temps
 Diminuer l'étaupe éblouissante,
 Croître le fil sous les doigts palpitants !
 Mais tout à coup le voilà qui s'embrouille....
 — « C'est lui, c'est lui ! c'est ce maudit garçon
 Qui veut toujours toucher à la quenouille !
 Allez-vous-en, Monsieur le polisson ! »

Mais ces grands courroux de grand'mère
 Ne tardent pas à s'apaiser :
 « Pardon ! » lui disais-je, et la guerre
 Amenait un nouveau baiser.

Dès le matin, quand venait le dimanche,
 Ce vieux rouet, qu'il faisait bon le voir,
 Enveloppé de sa chemise blanche,
 Près du fauteuil endormi jusqu'au soir !
 La grande Bible aux naïves images
 S'ouvrait alors, et le temps s'oubliait
 A regarder Job, David, les rois mages,
 L'enfant Jésus ! — et l'aïeule priait.

Et de l'antique cathédrale,
Tandis que nous lisions, parfois
Nous entendions par intervalle
L'orgue élever sa grande voix !

Plus tard, un soir: — « Ecoute, me dit-elle,
Tu vois ce fil, enfant: tels sont nos jours.
Sur sa quenouille une main immortelle,
La main de Dieu, les file longs ou courts.
Puissent les tiens qui commencent à peine
Dépasser ceux que je dois au Seigneur !
Puisse surtout sa bonté souveraine
A leur durée égaler ton bonheur ! » —

Et les deux mains de la grand'mère
Se joignant au bord du rouet,
Oh ! de quelle ardente prière
Elle accompagna ce souhait !

— « Les miens s'en vont, ajouta-t-elle encore,
Et ma quenouille est bien près de finir !
Au soir du jour qui pour toi vient d'éclorre
J'arrive en paix, et je n'ai qu'à bénir !
Quand du rouet de ta pauvre grand'mère
Depuis longtemps le bruit aura cessé,
Puisse une larme au bord de ta paupière
Monter encor en songeant au passé ! »

Grand'mère, la voilà cette heure,
Depuis longtemps il a cessé.....
Et regardez ! votre enfant pleure
Auprès du rouet délaissé !

LOUIS TOURNIER.



Feuille d'Album

Lorsqu'on est enfant,
D'une voix charmante,
Le flot et le vent
Vous parlent souvent
Et vous disent : « Chante... »

Plus tard, quand, le soir,
On vient sur la grève,
Le cœur plein d'espoir,
Errer ou s'asseoir,
Ils vous disent : « Rêve... »


Puis, plus tard encor,
Bien qu'à la même heure,
Sur le même bord
Les voilà d'accord
Pour nous dire : « Pleure... »

Jusqu'à ce qu'au fond
De l'âme attendrie,
La plainte qu'ils font
Prenne un sens profond
Et lui dise : « Prie... »

LOUIS TOURNIER.



La musique alpestre

ES montagnards aimaient la musique avec passion. Ils avaient de beaux airs, de belles mélodies, qui étaient bien l'expression de leur pur caractère, et de l'âme des vallées vertes, des cimes d'argent, des lacs d'azur.

Il se réunissaient parfois pour chanter. Les femmes revêtaient leurs plus beaux atours, coiffures pittoresques, chaînettes, bracelets, colliers d'argent ou d'or. Ils se groupaient pour la fête du chant, pour la joie musicale, les uns jouant de la cithare simple, de la cithare à archet ou de la guitare. Puis.... ils commençaient.....

* * *

C'était une ou plusieurs pures voix de femmes qui débutaient; voix de cristal, voix argentées, voix souples et limpides. La mélodie était caressante, de simples rythmes, des mouvements berceurs, de molles cadences. Puis une voix d'homme, deux voix, trois voix, venaient à leur tour se joindre à la lumineuse harmonie, se fondaient, s'unissaient aux timbres féminins, sourdement, lointainement, comme un chant grave et fier.

La mélodie se dessinait, elle montait, descendait comme une flamme de lumière, comme un soupir dans la vallée, comme des voix dans les cieux. C'était l'âme de la montagne qui pleurait, qui chantait ; les voix partaient des lacs violets, escaladaient les cimes d'argent, redescendaient, puis remontaient dans une fiévreuse extase.

Puis toutes les voix se mariaient en des accords de féerie ; les cithares exhalaient leurs notes grêles, leurs métalliques plaintes, leurs si pures caresses ; les guitares pleuraient douloureusement, puis les voix les plus hautes, les voix de cristal des femmes aux joues pâles culminaient dans ce radieux enchantement, montaient toujours, ... toujours plus haut, plus haut que le pic aux glaciers diamantés, se baignaient dans les clartés, se fondaient dans les espaces, se noyaient dans l'éther !...

Oh ! quelle fête, quelle joie sidérale !...

Lorsque j'entendais ces chants, toute l'âme de ma patrie envahissait mon cœur, tout passait devant mes yeux, les pics, les forêts, les vallées violettes, les lacs enchantés, les ruisseaux vagabonds, les aromes des monts !

Oui, tout cela, ... et quand loin de mon pays j'entendais ces musiques, des larmes, ... de douces larmes obscurcissaient mes yeux...

ALBERT TRACHSEL.



La Liberté de Mimile.



'ÉTAIT il y a longtemps, dans un pays que nous ne nommerons pas. Il y avait eu de grands bouleversements sociaux, après lesquels une république s'était établie, qui n'allait pas trop bien.

Mimile avait cinq ans ; il était d'une famille de patriotes, et il entendait son père, son grand-père et ses oncles parler de la liberté comme de quelque chose de très grand ; mais il y faisait peu d'attention, et il jouait au mariage avec sa petite cousine.

Un jour on lui mit sa veste de velours et sa collerette de batiste, puis son père et son grand-père le mirent entre eux deux à la fenêtre donnant sur la grande place en lui disant : « C'est la fête de la liberté. Tu vas voir passer la liberté. »

Il allait enfin savoir ce que c'était que cette liberté dont on parlait tant.

Le ciel était bleu, le soleil brillait ; toutes les maisons étaient décorées de guirlandes vertes ; partout flottaient des drapeaux.

Voici des tambours, des trompettes, des plumets, puis, sur un char magnifique que traînent

huit chevaux blancs, une femme jeune, belle, éblouissante, vêtue d'une robe étoilée, drapée d'un manteau rouge, coiffée d'un bonnet phrygien d'où s'échappent à longs flots ses cheveux d'or crépelés. Elle tient dans ses mains des lauriers et des palmes; à ses pieds sont des fers brisés. La foule enthousiaste lui jette des fleurs et l'acclame : « Vive la liberté ! »

Voilà donc la liberté! Mimile maintenant comprend qu'on l'aime; il bat des mains comme les autres, et crie à pleine poitrine:

« Vive la liberté. »

La belle dame, qui salue de la tête et de la main, a, par hasard, levé les yeux vers la fenêtre où l'enfant s'agite dans son enthousiasme. Elle lui a souri, et du bout de ses doigts d'ivoire lui a envoyé un baiser.

« Oh ! la liberté! dit le père d'Emile d'une voix profonde, je donnerais ma vie pour elle ! »

« Moi aussi! » s'écrie le petit, qui ne sait pas ce que c'est que donner sa vie, mais qui comprend que c'est faire quelque chose d'agréable à cette belle dame qui lui a jeté un baiser.

« Voyez, fait l'aïeul avec un fier sourire, il n'a pas cinq ans, et déjà il veut mourir pour la liberté! brave enfant! »

Ah! mais non, Mimile veut bien donner sa vie, mais pas mourir, cela il ne le veut pas : il tâche de s'expliquer, mais on ne l'entend point; on l'embrasse, on le félicite, et son grand-père dit:

« Il a l'âme d'un Caton. »

Les jours suivants Emile n'a que le nom de liberté à la bouche. « Qu'elle est grande ! qu'elle est belle ! » Quand sa petite cousine lui propose de jouer au mariage, il cède par complaisance, mais sans entrain : « Je veux bien ; mais tu sais, quand je serai grand, j'épouserai la liberté, elle est bien plus belle que toi. »

Trois mois se passent. Un jour, Emile entend prononcer avec indignation le nom d'un général dont on parlait beaucoup, et très diversement, depuis quelques semaines : « Le monstre ! c'en est fait ! il n'y a plus de liberté ! elle est morte, il l'a tuée ! »

Quoi ! la liberté est morte ! quoi un méchant homme l'a tuée ! Mimile fond en larmes et ne veut pas se consoler. En voyant ce désespoir, le grand-père s'écrie encore : « Il a l'âme d'un Caton ! »

Huit jours après, on remet à Mimile son bel habit, sa belle collerette, et le voilà de nouveau avec son père et son grand-père à la fenêtre donnant sur la place.

Comme l'autre fois, les maisons sont ornées de verdure ; comme l'autre fois, les drapeaux flottent, les mêmes ; et, comme l'autre fois, il fait beau temps.

Et voici la même foule, les mêmes clairons, les mêmes tambours, les mêmes panaches. Seulement, à la place de la belle dame sur un char

attelé de coursiers blancs, c'est un officier en grand uniforme qui parade sur un cheval noir. C'est à lui qu'on jette des fleurs, c'est lui qu'on acclame : « Vive le général ! » et c'est lui qui salue de la tête et de la main.

Le père et le grand-père d'Emile ont le sourcil froncé, la colère dans les yeux, mais ils se taisent. Pour être républicain, on n'en est pas moins prudent. Emile ne l'est pas, lui, il montre le poing à l'homme au cheval noir, et lui crie de toute sa force : « Méchant ! tu as tué la liberté ; mais je te tuerai, moi, quand je serai grand ! »

« C'est l'âme d'un Brutus, » dit le grand-père, mais il est bien compromettant.

Tout à coup, Mimile se calme, ses yeux se dilatent, toute sa petite figure exprime un étonnement extrême mais joyeux. Le cortège a fait halte. Une troupe de jeunes filles en blanc avec des écharpes aux couleurs nationales s'avancent vers le brillant cavalier. Celle qui est en tête et qui tient un gros bouquet, c'est la belle dame aux cheveux d'or : elle n'a pas son bonnet écarlate, mais il la reconnaît bien tout de même, c'est elle, c'est la liberté !

« Mais non, papa, elle n'est pas morte, la liberté, il ne l'a pas tuée, la voilà ! »

— Petit niais, ce n'est pas la liberté, c'est M^{me} Irma du vaudeville. »

— Si, si, c'est la liberté, je la reconnais bien ! Quel bonheur ! elle est pas morte ! »

Et dans sa joie, Mimile arrache toutes les fleurs d'un pot d'œillet qui se trouvait sur la fenêtre, et les jette au cavalier en criant : « Vive le général ! vive le général ! »

Le cortège est passé, la fenêtre refermée. On essaye d'expliquer à Mimile ce que c'est que la liberté, la grande liberté qui n'est pas une personne. C'est celle-là que le général a tuée.

« Je ne la connais pas, celle-là, dit l'enfant, et ça m'est bien égal, puisqu'il n'a pas tué la mienne. »

Que de gens sont comme Mimile ! Ils ont leur liberté à eux qu'ils connaissent, qu'ils aiment. Il ne faut pas qu'on y touche. Quant à la grande liberté, la liberté de tout le monde, qu'on la tue ! ça leur est égal.

BERTHE VADIER.


(Entre Chien et Loup.)



Croquis italiens.

I

COIN DE VILLE

 U vico dei Orbacchi, à Sienne, une ruelle raide qui monte, dallée de larges pierres, en plein soleil. Un coin perdu de la vieille cité batailleuse. Nul touriste, quittant l'Oratorio de Saint-Bernardin, où le Sodoma a peint son saint François au regard doucement et comme mélodieusement voilé d'extase, ne se détourne de la via dei Rossi pour grimper la pente ardue du vico. Car il ne mène à rien, à quelques masures délabrées, noires sous leurs toits de briques rouges.

Personne. Un grand soleil emplit de lumière rose le vico sans ombres. Nul bruit. C'est le Vendredi-Saint, et là-haut, dans le campanile svelte de marbre polychrôme, les cloches se sont tuées, pour mieux pleurer la tristesse de ce jour, par leur silence. La ville aussi semble engourdie, muette, et, si l'on prête l'oreille, on n'entend rien que du silence.

Au tournant de la ruelle, un vieux, à la barbe blanche, qui semble plus blanche sur les reflets

jaunes de sa veste rapée, immobile et muet fume sa pipe, en plein soleil, une courte pipe de bois d'où s'échappe une fumée discrète. Il ne pense à rien, suivant d'un œil distrait les volutes bleuâtres de la fumée qui semble devenir grise sous la lumière rose tombant du ciel.

Deux chats, l'un blanc et gras, l'autre maigre et roux s'étirent paresseusement au soleil, frôlant parfois de leurs mouvements lents et souples le vieux qui ne les regarde même pas. Ils vont plus loin, ils font le gros dos, délicieusement, comme s'ils sentaient l'ironie des deux ombres comiques qu'ils projettent sur la blancheur éclatante du mur. Ils aspirent les délices de cette chaleur hâtive de printemps trop précoce, avec une volupté pareille à celle du vieux qui hume toujours l'âcre parfum de sa courte pipe.

En face du vieux, dans le mur, un médaillon des della Robbia, mal protégé par une grille disjointe, montre la Vierge souriant à l'Enfant qu'elle tient debout sur ses genoux. Elle semble accueillir avec douceur la prière naïvement gravée dans la pierre du mur : *Ora pro nobis*. Elle est belle, mais non pas de la beauté impassible des statues grecques, son sourire étant voilé de tristesse, et sa douceur empreinte de résignation. Le soleil radieux se joue gaiement dans les draperies blanches de la Madone, sur le fond vert du médaillon.

Pas un homme n'accorde un regard à ce groupe divin. Le vieux, immobile, adossé au mur, n'envoie à la Madone et à l'Enfant d'autre encens que la fumée bleuâtre de sa pipe. Le soleil indifférent baigne de sa placide lumière le vico retiré, et les chats rétrécissent leurs prunelles sensuelles offusquées par l'éclat trop vif du jour. Là-haut, au dôme, les cloches restent muettes.

C'est le matin du Vendredi-Saint.

II

DANS LE DÔME

Dans le dôme, sous les voûtes grandioses trop richement ornées presque, et sous l'interminable alignement des bustes de papes, la foule aux couleurs bigarrées, mêlée étrangement de riches et de pauvres, de mondaines et de mendiants, écoute. C'est un capucin qui prêche. Au milieu du transept, à côté du chœur où frère Jean de Vérone a placé ses étonnantes marqueteries, on a dressé sa chaire de bois qui semble, au spectateur non prévenu, d'un très haut théâtre guignol. Et les paroles du moine ne détruisent pas cette illusion. Car le capucin parle, ou plutôt il vocifère avec une passion frénétique et continue, avec une volubilité exubérante et fougueuse de mimique, qui fatigue et qui dégoûte. Il est véhément, agité et violent. Il a placé dans un coin de sa chair un Christ douloureux, d'une poignante

et tragique beauté, emprunté à la chapelle Saint-Jean. Il saisit avec violence et repose avec fracas l'image sacrée, il l'embrasse avec force, il la baise, s'agenouille devant elle, il entrecoupe le flot tumultueux de sa déclamation par des sanglots appris et voulus qui sont d'un tragédien visant à l'effet. Il parle sans humilité et sans douceur de Celui qui fut doux et humble de cœur. Pourtant la foule ne semble ni étonnée, ni choquée de cette éloquence trop grossière pour notre goût et trop échauffée. Elle écoute avec une indifférence patiente et un recueillement poli qu'on ne voit pas dans les églises de Rome ou de Venise. Et même des paysannes, de belles filles toscanes aux traits fortement accentués sous l'ondoiement des grands chapeaux de paille, semblent émerveillées de ces paroles de flamme, et leurs yeux bruns suivent avec une avidité d'admiration la trop véhémente mimique du moine.

Dans le chœur, les prêtres agenouillés, et les petits curés de douze ans aux cheveux de jais déjà tonsurés, attendent indifférents la fin du prêche, pour aller, en procession solennelle, reconduire le Crucifié dans sa chapelle, à côté du Saint-Jean-Baptiste de Donatello, et sous les fresques du Pinturicchio.

Mais le capucin n'est pas près de finir. Il gesticule, il vocifère toujours, toujours, infatigablement, épongeant seulement parfois d'un long mouchoir rouge son front surchauffé qui ruisselle.

Et je suis heureux de penser que ce moine crie du haut de son estrade de bois, et non dans la chaire de marbre, cette merveille d'art, où Nicolas Pisano a sculpté, parfois avec la fruste naïveté d'un art encore gothique, parfois avec un sens de la beauté comparable à celui des Grecs, les scènes candides des Évangiles.

Dans ces sept bas-reliefs qui représentent la nativité, la présentation au temple et la fuite en Égypte, le massacre des innocents, la crucifixion, le jugement dernier, — les élus à droite, les réprouvés à gauche du Christ juge suprême des âmes, — les historiens de l'art ont relevé les trois sources d'inspiration qui sont à discerner pour un œil exercé et pour un esprit critique : l'inspiration chrétienne encore intacte en ce milieu du XIII^{me} siècle, l'imitation fidèle jusqu'à sembler la copie de l'antiquité retrouvée sur les flancs des sarcophages romains, la nature enfin, gauchement reproduite, mais scrupuleusement observée. Et tout cela est juste, et il suffirait de rappeler les figures pieusement émues des croyants et les trognes, bestialement laides des réprouvés, pour évoquer le moyen âge croyant ; cette Vierge toute pareille à une matrone romaine, pour retrouver l'antiquité ; et le bélier, qui retourne la tête pour se gratter d'un pied l'oreille, n'est-ce pas un trait de vérité saisie sur le vif, dans la familiarité candide et spontanée de l'artiste avec les choses ?

Mais ce qui me frappe surtout, c'est la joie de

créer qui circule dans tout cela, cette allégresse divine que ne connaîtront plus les artistes savants des époques de perfection. Elle se révèle dans la surabondance des figures, des animaux ou des objets matériels que le sculpteur fouille, d'une main prodigue de sa peine et de son art, dans les moindres recoins du marbre. Elle se manifeste dans tout ce que cet art a de superflu, de contraire à un belle ordonnance classique, à cette simplicité que nous louons avec excès sans nous douter qu'elle n'est souvent que sécheresse d'esprit, indigence d'inspiration. Oui, réellement, Nicolas de Pise, apparition prodigieuse, peut-être unique dans l'histoire de l'art, doit avoir aimé le beau avec autant d'ardeur avide que semble en mettre, dans son adoration, le vieux roi mage à baiser à pleine bouche le pied nu de l'Enfant Jésus...

Je songeais à cela, quand un Siennois officieux, m'abordant avec des gestes courtois, me fit observer que Sienne était une cité illustre, ayant donné à l'Eglise huit papes et quarante cardinaux...

III

LA BONNE PROMENADE

A voir toutes les beautés d'art enfermées et comme resserrées dans la minime enceinte de cette ville, l'œil se fatigue, et l'esprit lui-même se lasse, pris d'une sorte de satiété du beau, à

peine moins insupportable que le dégoût du laid. Et toutes ces vierges nimbées d'or qu'a peintes dans leur beauté et leur grâce un peu frêle Sano da Pietro, et ces fresques du Sodoma dont la beauté exhale comme un parfum capiteux de morbidesse latente, il faut savoir s'en distraire parfois, ne serait-ce que pour mieux en sentir, dans le calme silence de la nature, le charme indéfini qui vous berce. Et puis elles sont si attrayantes, sous ce ciel indécis de premier printemps, les collines qui tendent autour de Sienne leurs lignes harmonieuses et nettes.

De Fontebracci, la route monte doucement sous le grand soleil entre les haies fleuries d'aubépine. L'herbe déjà verte est plaquée de grosses touffes de violettes, et les marguerites sourient à la lumière rose, et les pervenches. Là-bas, au déclin de la colline prochaine, des bœufs virgiliens, leurs cornes immenses courbées en arcs harmonieux, tirent sans effort, sur la terre légère et rousse, la herse. La route est lumineuse et large. Elle monte doucement, puis bientôt, elle disparaît, en allée là-bas vers le campanile rouge d'un bourg toscan.

Maintenant, c'est un chemin plus étroit qui gravit la côte plus ardue. Tout le long de cette voie, les cyprès alignés en longue théorie, dressent leur masse noire, et toujours plus serrés, plus pressés l'un contre l'autre, font rares, toujours plus rares les taches gaies, ou roses ou do-

rées, du bon soleil sur cette route. Et sur les bords de la route aride, presque plus de fleurs, puis plus une fleur à cueillir. Et, sur le point d'atteindre au sommet de la colline, le promeneur est si las que volontiers il maudirait la route parcourue, et la fatigue de cette marche.

Alors soudainement, le dernier cyprès dépassé, c'est, au détour du chemin, un éblouissement : sous ses pieds un jardin délicieux et fleuri, sur sa tête la pureté d'un ciel où se jouent des nuages légers et flottants, et, devant lui, les horizons bleus, infiniment doux des collines toscanes.

Le promeneur inconsciemment fait un retour sur lui-même. Il songe à la voie large, lumineuse et fleurie de sa jeunesse.

Et il revoit aussi la côte ardue de sa vie, qui est notre vie à tous, la voie douloureuse où à chaque jour, à chaque pas, se font plus nombreux et plus serrés les cyprès de nos deuils, plus rares, à travers le voile opaque de nos désillusions, les lueurs, dorées ou roses, de notre joie.

Et, gagné par ce parfum qui monte de la terre, par le vertige léger qui flotte au-dessus de lui dans cette course de nuages, oublieux de toute déduction de raison, il s'abandonne un instant à cette illusion de croire qu'il verra, lui aussi, un jour, le jardin délicieux et fleuri, les horizons bleus, infiniment tendres du bonheur.

Georges de Wyss.

1816-1893



MONSIEUR le Professeur Georges de Wyss est mort à Zurich le 17 décembre dernier, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

C'est, de l'aveu de tous, la perte la plus sensible que les études historiques aient faite depuis longtemps en Suisse, et cela se comprend sans peine, car il y a plus de trente années què M. de Wyss était le maître ou le chef de file, le conseiller, le collaborateur bénévole et l'ami de presque tous ceux qui chez nous s'occupent sérieusement d'histoire nationale. A l'Université de Zurich, où l'ou eut le tort de lui faire attendre jusqu'en 1870 le titre de professeur ordinaire, il avait de bonne heure attiré à lui, par la solidité de son enseignement et le soin tout paternel qu'il prenait de ses élèves, nombre d'étudiants distingués qui ont formé ou qui forment encore aujourd'hui ce que l'on peut appeler son école. A la Société générale d'histoire suisse, qu'il a dirigée sans interruption depuis le mois de septembre 1854, il exerçait par son tact, son habileté administrative et sa connaissance des hom-

mes et des choses, son humeur conciliante et son affabilité de tous les instants, une influence telle que rien désormais ne la remplacera.

Comme historien, indépendamment du grand ouvrage sur l'abbaye de Zurich, qui fonda jadis sa réputation, M. de Wyss avait ouvert, sur plusieurs points des voies nouvelles à l'étude du XIII^e et du XIV^e siècle, publié dans toutes sortes de recueils, quantité de mémoires et d'articles aussi attrayants qu'ingénieux, et porté jusque dans les recherches les plus minutieuses quelque chose de cette inspiration patriotique qui faisait l'âme de tous ses travaux. Mais qu'est-il besoin d'entrer plus avant dans le détail de son œuvre? L'essentiel n'est-il pas de s'attacher à ce qu'il a été plutôt encore qu'à ce qu'il a fait? Or, parmi les qualités si précieuses que nous admirions en lui, — largeur et netteté du coup d'œil, fermeté du jugement, droiture antique de la conduite, charme pénétrant de la conversation, dignité, simplicité, modestie même de la vie privée, — il en est une surtout que les membres de la Société générale d'histoire n'oublieront jamais : la bonté parfaite, la complaisance infinie dont il usait envers le moindre de ses collègues. Sa correspondance était immense, sa facilité de relations prodigieuse, son temps à la merci de quiconque recourait à ses lumières. Et maintenant que Georges de Wyss n'est plus là, nous ne savons que trop, nous qui touchons

à la vieillesse, combien son grand savoir et son grand cœur vont nous manquer.

Cette notice, venue après tant d'autres, n'a pas la prétention de juger en quelques mots la méthode scientifique de notre vénéré confrère. Qu'on me permette seulement un souvenir et un hommage.

M. de Wyss, qui avait commencé par les sciences dites exactes, possédait au plus haut degré le talent de discerner avec précision les données essentielles d'un problème, et d'en résoudre l'une après l'autre les inconnues. Plusieurs de ses monographies — voyez, par exemple, les trois articles qu'il a publiés en 1866-1867 sur la paix de Ratisbonne de 1355 — sont, à cet égard de véritables modèles. Parfois cependant, au moins dans l'intimité, l'intuition rapide qui résulte d'une longue pratique le dominait à son insu ; parfois aussi, comme dans certaines controverses, les tendances conservatrices de son caractère semblaient émousser quelque peu la rigueur native de sa pensée. Il traitait avec plus d'indulgence que d'autres critiques (un Albert Rilliet, un Maurice de Sturber) les récits enfantins de nos chroniqueurs ; et bien qu'il ait lui-même admirablement défini les limites qui séparent le domaine de l'histoire de celui de la légende, il lui est arrivé ici et là de les franchir, tantôt pour chercher du côté de l'histoire l'explication première de ce qu'on nomme à tort, selon moi, la « tra-

dition » d'Uri, et tantôt pour demander à un écrit du commencement du xvi^e siècle, l'*Urnespiel* de 1512 la confirmation indirecte de ses propres conjectures. J'ai très présente à l'esprit la discussion qui s'ensuivit entre nous au lendemain du centenaire fédéral (août 1891); mais je n'insisterais pas aujourd'hui sur un pareil détail si ce débat, qui dura plusieurs semaines, ne me rappelait avec quelle longanimité M. de Wyss subit les remontrances de son « bien cher ami de Genève ». Il y a des correspondants à qui l'on peut tout dire, parce qu'on les sait dégagés de toute préoccupation personnelle : l'historien zurichois était pour moi de ceux-là.


Les lettres que j'ai reçues de M. Wyss depuis sa retraite de l'Université (31 mars 1891) témoignent à la fois de la joie que lui avait fait éprouver la manifestation si flatteuse dont il fut l'objet de la part de la Faculté de philosophie (banquet du 16 juin), et des inquiétudes que lui inspirait la santé de la digne compagne avec laquelle il avait célébré, le 9 mai précédent, le cinquantième anniversaire de leur mariage. D'autres soucis encore devaient peser sur lui vers la fin de l'automne; mais, malgré le déclin déjà visible de ses forces physiques, il continuait à travailler aussi assidûment que par le passé, lorsqu'il fut atteint, le 13 décembre, d'une pneumonie qui l'emporta quatre jours plus tard, quelques heures seulement après la mort de M^{me} de Wyss.

« C'est pour de plus beaux rivages que je partirai bientôt, » m'avait-il écrit le 27 septembre, en me racontant la fête de la Société générale d'histoire suisse, et l'heure de contemplation solitaire qu'il avait passée en face du lac de Lucerne. Chrétien convaincu et néanmoins tolérant, comme Louis Wulliemin, appuyé comme lui sur les « trois choses qui demeurent », il est entré à son tour dans l'éternelle paix, et, comme Louis Wulliemin, il laisse à tous ceux qui ont joui de son amitié un sentiment profond de respectueuse et filiale affection.

PIERRE VAUCHER.



Régates à Brest.

 E matin, dimanche 22 juillet, le temps est moins menaçant qu'hier, et permet d'espérer bonne réussite aux régates. Dès les premières heures de la journée une foule de paysans et surtout de paysannes arrivent des environs et parcourent la ville, se mêlant à la multitude non moins grande des marins endimanchés, veston et pantalon bleu sombre, grand col rabattu en toile bleu clair, béret de laine blanche ou bleue.

A chaque pas, on rencontre des groupes qui marchent d'un air allègre, bras dessus bras dessous, un marin au milieu, trois ou quatre femmes formant les ailes; c'est la fiancée, les sœurs, la vieille mère, qui sont venues voir la fête, toutes contentes d'être pilotées par un marin de leur village. La jupe noire, le châle sombre, quelquefois vert, la béguine blanche, tel est l'uniforme de ces Bretonnes, dont les jeunes ont des figures douces et fraîches, où l'âge amènera plus tard des rides et des traits amaigris.

Des détachements d'élèves de marine costumés en toile blanche sonnent bruyamment leurs clairons, et cheminent d'un pas rapide pour se rendre à leur poste. Des soldats de marine, des artilleurs, des fantassins sillonnent la foule, et par la diversité de leurs uniformes ajoutent à la bigarrure du spectacle.

Place! place! garons-nous! Voici une noce folâtre, époux, épouse, amis, parents, tous en ligne, chantant, riant, dansant et accaparant toute la rue. Ils s'en sont donné de la promenade dans Brest; car on les a maintes fois rencontrés, toujours en bande joyeuse.

Vers le milieu de la matinée, nous entrons dans l'église de Saint-Louis pendant la messe. La vaste nef ornée de bannières religieuses, de banderolles roses et bleues, de guirlandes de feuillage, est remplie d'une foule féminine qu'on prendrait au premier aspect pour une assemblée

de nonnes, grâce aux béguines qui encadrent toutes les têtes. Le prêtre est à l'autel, accomplissant les rites sacrés dont l'assistance recueillie suit dévotement la succession.

Au sortir de l'église, à deux pas, le marché de la halle présente au contraire un mouvement animé; vendeurs et chalands sont en affaires autour des étalages de victuailles, de légumes et de fruits, parmi lesquels de splendides fraises attirent d'emblée le regard.

Ainsi la matinée s'écoule dans une flânerie, qui nous promène de spectacle en spectacle jusqu'au moment de rentrer à l'hôtel pour le déjeuner.

Afin de voir les régates de l'après-midi, d'innombrables curieux se sont rendus sur le cours d'Ajot, grande promenade plantée d'arbres, qui domine de très haut le port marchand, et d'où la vue embrasse dans un vaste panorama toute la rade de Brest qu'Alfred de Vigny a célébrée en ces mots :

Brest vante son beau port et cette rade insigne
Où peuvent manœuvrer cinq cents vaisseaux de ligne.

Entourée de rivages boisés, elle semble un lac qu'une étroite ouverture, le Goulet, fait vers l'ouest communiquer avec la mer. Sa surface paraît peu agitée, malgré un vent très sensible qui, sur un ciel gris et menaçant, charrie d'épais nuages entr'ouverts par instants pour donner place à une éclaircie.

Quelques navires sont à l'ancre à une certaine distance, entre autres *le Borda* et *l'Iphigénie* qui servent d'écoles aux élèves de marine. Des bateaux de pêche, des bâtiments marchands, des canots de service ou de plaisance, tous ornés de drapeaux et de banderolles, stationnent ou naviguent près des quais qui entourent les bassins du port de commerce ; déjà une foule énorme afflue sur tous les points du rivage où elle espère trouver les meilleures places. Les gamins, agiles comme des singes, grimpent aux mâts, aux vergues des bâtiments à l'ancre ; le monde officiel ou payant prend place sur une estrade dans une enceinte réservée, où la musique accompagne de ses accords le mouvement général.

Après avoir contemplé quelque temps depuis la promenade cette scène vivante, nous descendons, pour aller nous y mêler, le grand escalier qui conduit au port, et bientôt confondus dans la foule amassée le long d'un perré, nous suivons avec plaisir les péripéties des courses de vitesse entre diverses équipes de marins et d'élèves, manœuvrant à la rame.

Mais au milieu de la lutte, voici une bourrasque de pluie qui vient fondre sur le théâtre de la fête. De nombreux parapluies s'ouvrent ; qui n'en a pas se réfugie où il peut, contre un mur, contre un amas de planches ; les gamins redescendent des mâts en toute hâte ; les canotiers en bras de chemise se dépêchent d'enfiler leurs ves-

tes; pendant quelques minutes, c'est un désarroi général.

Heureusement l'alerte ne dure pas longtemps; la pluie cesse; les parapluies se ferment, les gens reprennent leurs places, les gamins remontent aux mâts, et les régates continuent.

Bientôt une équipe de vainqueurs tout glorieux vient débarquer sur le quai; acclamations, poignées de main, gestes enthousiastes, et finalement, visite au cabaret le plus voisin pour solenniser le triomphe.

A quelques pas de là, de nombreux spectateurs suivent avec le plus vif intérêt les incidents d'un jeu d'équilibre, institué par la Municipalité en faveur des plus jeunes gamins. Il s'agit pour celui qui tente l'aventure, de s'avancer sur un cylindre horizontal et mobile pour aller décrocher un mouchoir de couleur qui sera le prix de son adresse. Il monte pieds nus sur le cylindre, fait deux pas en chancelant; le cylindre tourne sous lui, et patatras! le petit bonhomme tombe dans un filet protecteur, accompagné des rires de l'assistance. Nombre de gamins essaient tour à tour, et la plupart finissent par le filet. Deux ou trois cependant réussissent à conquérir le mouchoir qu'ils emportent joyeux.

Puis voici une autre scène pittoresque. Autour d'un joueur de biniou juché sur une table, une bande de Bretons et de Bretonnes se sont mis à danser la bourrée du pays. Il faut voir avec

quel entrain hommes et femmes, les vieilles surtout, passent et contrepassent, font des chaînes et les dénouent, sautent et gesticulent, en suivant la ritournelle du modeste musicien. La foule qui les enveloppe ne les préoccupe guère; ils sont tout à leur bourrée et s'en donnent à cœur joie.

D'épisode en épisode, le temps passe, et nous reprenons le grand escalier pour remonter sur la promenade, afin d'y jouir encore du panorama splendide de la rade et de la fête. On va commencer les régates à la voile; les bateaux concurrents sont en ligne, et à un signal, ils partent favorisés par un bon vent. Ils vont au loin courir une bordée et doivent revenir près du port. Bientôt des distances se marquent entre eux; l'un prend la tête de la flottille; un second le suit de près; les autres s'attardent. Quand le vainqueur arrive au but, un coup de canon salue son triomphe. C'est alors qu'un vieux loup de mer, notre voisin, qui suivait avec la plus vive sympathie toutes les péripéties de la lutte, en les assaisonnant d'apostrophes pittoresques, ne put contenir sa surprise que le bateau n'arborât pas un drapeau glorieux; il s'écria avec plus d'élan dans la voix que d'élégance dans les termes : « Allons! c..... f..... donc ton pavillon! »

Vers le soir, nous quittons Brest pour aller coucher à Morlaix.

Midi.

Les rayons s'infiltrant au travers des teuillées
Vont briser leurs jets d'or, fauve ruissellement,
Sur la mare assoupie. Et le crécellement
Des cigales s'égrène en notes éraillées.

Seul bruit perçu, ce son — avec les voix mouillées
De sources qui s'en vont chercher l'abri calmant
Au plus proche fourré — semble le ronflement
Des torpeurs du Midi, gisant ensommeillées.

Tout dort... A peine un brin de bruyère se meut;
A peine le baiser d'un papillon émeut
La rose pourpre, irradiant la solitude;

Alors que vers l'étang tacheté de moiteurs,
Un satyre embué de ses âcres senteurs,
Béat, montre au soleil sa fière turpitude.

CHARLES VIGNIER.

Centons.



Gênes

LE m'éveillai à Asti ; une gare sale, pleine d'un fourmillement de popolo qui cherchait à se caser, et allait et venait, gesticulant, criant, piaillant ; puis, le long des wagons, des garçons de buffet colportant du vin d'Asti dans des verres d'une propreté très douteuse ; tout ce bruit, tout ce mouvement vu à travers un mal de tête violent, constituait un supplice raffiné. Ajoutez à cela que le temps était affreux, que tout était terne, gens et choses ; un malheureux sommelier criait d'une voix lamentable « panelina, panelina » tout en offrant des sandwiches, et personne ne répondait à son cri ; il clamait dans le désert ; « clamabat in deserto ». Enfin, le train reprit sa course cahotant, reniflant, expectorant une fumée qui encrassait tout.

Blotti dans un coin, exactement comme un sujet de sa majesté britannique, moitié veillant, moitié dormant, je voyais passer la campagne, couverte de berceaux de vigne et d'olivier, horrible à voir par la pluie, mais qui, lorsque le soleil brille gaiement, doit être singulièrement at-

trayante. Mes voisins étaient de braves gens (ils ne m'ont rien volé) ; gros propriétaires ruraux, à juger sur l'apparence, ils se rendaient à Gênes pour le marché (on était au samedi). Sur la banquette vis-à-vis de moi, une vieille Italienne, édentée, ridée, pittoresque, accompagnée d'une personne plus jeune au type grec très remarquable ; elles couvaient du regard un panier couvert.

Pendant, j'avais la tête en capilotade ; chaque secousse du wagon retentissait douloureusement dans ma boîte crânienne. Les stations passaient rapidement ; enfin un long tunnel (je serrai mes bras contre mon gilet de peur d'indiscrétion) ; le panier couvert laisse passer un miaulement ; de nouveau la lumière ; enfin un tunnel encore plus long que le précédent.

Nous avons traversé les Alpes Liguriennes ; San Pier d'Arena, venait d'apparaître à nos yeux. Vous comprenez bien que lorsque l'on a passé une nuit dans un wagon bondé de voyageurs, l'esprit n'est pas porté à l'observation ; aussi n'ai-je qu'un souvenir confus de San Pier d'Arena, maisons roses, blanches ou bleuâtres, basses, pavoisées souvent de linges enfantins qui séchaient, voilà tous mes souvenirs.

Enfin Gênes, la délivrance, le repos, mais aussi la pluie. Ah ! mes amis, si vous voulez savoir ce que c'est que la pluie, allez à Gênes. Ce pauvre Christophe Colomb avait l'air de se morfondre

sur la place Acquaverde, il était ruisselant. Midi venait de sonner ; dans les rues tortueuses que suivait l'omnibus une foule étrange circulait ; les hommes avaient quelque chose de particulier, moitié antique, moitié brigand ; ils lançaient des regards de côté aux *forestieri* qui les dérangaient et les éclaboussaient avec le sapin banal de l'hôtel.

Je roulais en compagnie de deux jeunes mariés ; ils échangeaient leurs réflexions en français ; (ils me prenaient pour un allemand à cause de mes lunettes) ; originaires de Marseille, Gênes leur paraissait bien petite ville ; elle, sortant peut-être du couvent, toute jeune et qui n'avait rien vu, regardait, s'étonnait ; lui ne s'étonnait pas, trou de l'air, un Marseillais a assez vu, quand il a vu Marseille.

Nous allions donc ; la rosse qui nous menait marchait avec peine sur les dalles en pente, vrai radier pour les torrents d'eau céleste ; nous avions le loisir d'observer ; à travers la mauvaise humeur j'entrevois déjà un monde nouveau, rues étroites à ne pas laisser passer deux personnes de front, portes basses, en plein cintre, quelquefois en ogive, d'où sortaient des personnages aux traits caractéristiques, beaux pour la plupart ; ici un curé s'abritant sous un gigantesque parapluie vert cru, de ce vert qu'ont les tableaux représentant des paysages quand on les expose au musée Rath. Mais revenons à notre prêtre ; il

était vieux, sec, et marchait à grands pas ; vraie nature du midi, il devait être terrible pour ses pénitents, à le voir ainsi. Plus loin un tableau renouvelé de l'antique. Oh ! que je comprends maintenant ces lutteurs de l'ancienne Grèce, ces fameux athlètes, les Titormus, les Milon de Crotona, après avoir vu ce que je venais de rencontrer.

Figurez-vous un homme vêtu d'une chemise et d'un pantalon retroussé jusqu'aux genoux et d'un chapeau de feutre blanchâtre ; il portait sur sa nuque un sac de farine probablement, et, la tête inclinée, les bras en arrêt, il courait dans la pluie et sur les dalles glissantes, comme s'il n'eût eu d'autre souci que d'éviter l'eau qui tombait, et pourtant son fardeau était énorme, je vous assure. C'était un bel exemplaire de la force humaine, doublé d'une figure intelligente, un vrai modèle ! Oh ! ma vieille antiquité ! ton culte pour la forme, pour la beauté plastique, était le vrai, le seul vrai ; tu n'avais pas de bacheliers, mais tes enfants avaient de bons yeux et des bras forts.

Nous débouchions sur une petite place, la place Banchi, où se trouve la bourse, au bout de la *via degli Orefici*. J'apercevais déjà les hautes mâtures des bateaux marchands ; nous étions près du port, près de la mer, par conséquent, et la mer je ne l'avais pas encore vue ! Je ne quittais pas des yeux les grandes antennes qui coupaient

le ciel, lorsque l'omnibus, entrant dans une impasse, s'arrêta,

Nous étions arrivés. La toilette faite, je me rends à la salle à manger; le couple marseillais y remplissait déjà ce qu'Epicure appelle le premier devoir. Je commande mon déjeuner en français; Madame rougit, j'ai dit plus haut qu'elle me prenait pour un Allemand. L'appétit matériel calmé, j'allai, malgré la migraine, la pluie et le vent, visiter le port; il fallait patauger dans un demi-pied de boue, mais qu'importe, on n'est pas tous les jours à Gênes, et un peu de crotte de plus ou de moins n'est pas pour me retenir. Impossible de voir au loin, pas même la Lanterne et le fort qui l'accompagne. La rade était grise, les bateaux lourds. Sur la cale flottante au milieu du port, un Rubattino dressait ses deux cheminées noires et blanches, tandis que tout près, ressemblant à des mouches autour d'un cadavre, de minuscules bateaux à vapeur allaient et venaient, noirs, trapus, ventrus. Le quai était praticable du côté des maisons, et c'est là que j'allai repâître mes yeux d'un spectacle inattendu et délicieux. Ces maisons sont bâties sur d'anciens murs du vieux port sur lequel le quai a été conquis; mais, chose curieuse, les architectes ont gardé le couronnement du mur qui fait des fornix très accentués, et dans ces arcades pittoresques l'on voit se coudoyer des rôtisseurs, des marchands de vieux habits, des antiquaires, et

des marchands de fruits ; le cuivre des casseroles reluit au feu, les cuisiniers vêtus de blanc servent leurs clients qui paraissent d'autant plus noirs, car ce sont des débardeurs, des chauffeurs de bateaux marchands, des charbonniers qui se donnent rendez-vous dans ces bouges ; plus loin, du côté de la place Cavour (il y en a une dans toutes les villes d'Italie), la *via Vittorio Emmanuele* avec des arcades.

Le travail du port étant impossible, vu le temps, tous les travailleurs de la mer se promènent ou regardent mélancoliquement tomber l'eau ; quels costumes, bonté divine, quel régal pour la palette ! du rouge, du bleu, du jaune, du vert, tout, sauf du noir ; beaucoup de ces braves gens ont des figures patibulaires, mais comme ils ne m'ont rien volé, je suspends mon jugement.

De la place Cavour, ouvrant mon parapluie, je me rends sur le *Molo vecchio*, dominé par la *Porta del Molo*, édifice imposant aux mâchicoulis formidables et charmants ; le vent est fort, je résiste ; pas moyen d'avancer, lorsque tout à coup je me trouve en présence de deux pièces de position, d'un tas d'obus et d'un bersagliier qui me dit quelque chose en italien. Je ne comprends pas, naturellement. Je me sens doucement attiré du côté de l'eau ; j'ai juste le temps de carguer mon parapluie. Ah ! mais, voilà qui est un peu violent ; figurez-vous un vent qui n'est pas

plus fort que chez nous, et qui cependant vous cueille, vous emporte, vous emmène par persuasion, pour ainsi dire. C'était de cela que le bersagliier voulait m'avertir.

Trempe jusqu'aux os, je regagne la place Banchi, et vais me promener à la bourse. Les Italiens sont joueurs et spéculateurs ; celui qui en douterait n'a qu'à se rendre dans ce pays au temple de Mammon. Dans l'immense salle une foule compacte se presse autour de la corbeille, criant, hurlant même ; c'est un spectacle grandiose ; je m'attends à tout moment à voir les gens se souffleter ; pas du tout, ils discutent à l'italienne.

Vous parlerai-je des Gênoises ? Comme elles ne m'ont pas regardé, qu'elles passaient indifférentes, j'aurais le droit de leur en vouloir quelque peu, mais point ne ferai ainsi ; je vous dirai donc qu'avec leurs cheveux dressés en chignon insolent, leurs grands sourcils arqués, leurs grands yeux bien fendus et leur bouche (non moins bien fendue, hélas !) elles ont un air original qui plaît à voir ; c'est au marché, près du théâtre *Carlo Felice* qu'il faut aller pour s'en rendre compte.

Que vous raconterai-je encore ? que les agents municipaux portent un cylindre verni, une canne à pommeau d'argent et des culottes le dimanche ; que les gendarmes ressemblent quelque peu à des sacristains et qu'ils ont un plumet sur leur bicorne le dimanche, qu'enfin ils portent comme

nos gendarmes ledit bicorne en bataille et non en colonne? Tout cela ne vous intéresserait guère; aussi préfère-je me taire.

VULLIÉTY.



Le Rhin suisse.

« In libertatem vocati estis; ubi spiritus Domini, ibi libertas. »

Quand ces nains, vils flatteurs, gros de fiel et de haine,
S'arrachent par lambeaux les peuples de la plaine
Et veulent enchaîner le fleuve souverain,
Mon cœur prend en pitié leur muse courtisane;
Le cheval n'a jamais porté le bât de l'âne :
Il est à nous le Rhin.

Notre érable de Trons le couvre de ses branches,
Il écoute, joyeux, le bruit des avalanches,
Il reflète nos monts dans son cours souverain ;
Soir et matin, là-haut, le pâtre, au sein des nues
Contemple, en priant Dieu, ses deux rives connues :
Il est à nous le Rhin.

Ilanz et Dissentis, comme aux saisons passées
Se baignent chaque jour dans ses ondes glacées,
Souverains se baignant dans le flot souverain ;
Debout sur ses rochers, la loyale Rhétie
Sourit au jeune fleuve, enfant de l'Helvétie :
Il est à nous le Rhin.

Il ne connaîtra pas nos montagnes captives ;
 Les fils des fils de Mals peuplent encore ses rives ;
 Son flot n'est point le serf du Franc ni du Germain ;
 Digne des vieux Grisons, il coule fier et libre.
 A la Suisse le Rhin, comme à Rome le Tibre :
 Il est à nous le Rhin.

Les Alpes sont à nous, et leurs cimes de neige,
 Et leurs pics sourcilleux, formidable cortège,
 Séculaire berceau du fleuve souverain ;
 Là, nos pères ont bu sa vague froide et pure,
 Il fallait au grand fleuve une grande nature :
 Il est à nous le Rhin.

Il est à nous le Rhin. — Voyez-le dans sa course
 Bondir et s'élargir en sortant de sa source,
 Au pied du Saint-Gothard il est né souverain ;
 Mais là-bas, mais là-bas, son onde insaisissable
 Va se perdre ignorée, et mourir dans le sable.
 Il est à nous le Rhin.

JULES VUY.



Le Trompette de Saint-Privat.

Increscunt animi, virescit volnere virtus.



UX environs de Leipzig, une salle
 ovale, à deux étages. En bas, un vaste
 espace parqueté, où les buveurs s'en-
 tassent pendant les concerts militaires, et où l'on
 danse après boire. En haut, une galerie circulaire

où frétille l'essaim des petites modistes, et tout le menu fretin des *demoiselles à tout faire*.

Aux deux extrémités de la salle se dressent deux estrades, occupées l'une par l'orchestre des hussards bleus, l'autre par celui des uhlands.

La musique de cuivre des hussards alterne, à des intervalles réguliers, avec la plainte des violons vibrant sous les doigts des uhlands. C'est, entre les deux orchestres, un long dialogue où il y a des chants d'amour et des cris de rage, des désespoirs et des espérances insensées, des *misere* et des *hosanna*, et, par moments, rien que le grand souffle de Richard Wagner qui passe sur les têtes comme un coup de bourrasque.

Mais le public est déjà houleux, emporté par un commencement d'ivresse.

Sur les tables des *dompteurs de harengs*, jeunes commis en denrées coloniales, désignés sous ce nom par la verve populaire, s'alignent en bataillons serrés les bouteilles ventruées aux cous effilés, pareilles à des fioles d'alchimiste, d'où jaillit la mousse de la « Gose », bière verdâtre qui grise plus vite que le vin. Des étudiants bottés, éperonnés, balafrés, trônent autour d'un bol fumant où des zestes de citron nagent sur un mélange de liqueurs douteuses. Des familles, hommes, femmes et enfants, pêle-mêle, boivent à même les grosses canettes écumeuses. Le père sourit d'un air bon, un peu hébété, à la prouesse de son bébé qui soulève de tout l'effort de ses

deux menottes le verre énorme où il tette le nectar de Gambrinus. Les lunettes sur le nez, les bonnes-mamans saxonnes tricotent, imperturbables, au milieu du ronflement des trombones et de la fumée des cigares, tandis que de jeunes femmes trop grasses, à croupes de cavales, comme on en voit dans les tableaux de Rubens et de Markarht, se trémoussent en cadence sur leurs chaises, et battent de toute leur chair tremblante la mesure d'une valse ou d'une polka de Strauss. Pendant les pauses, les vieux beaux reluquent du bout de leur lorgnon un groupe d'évaporées, là-haut, sur les galeries, et l'on entend le rire suraigu d'une grande Allemande blonde, très maigre, que la musique émoustille.

Parfois l'orchestre attaque un hymne patriotique, et tout le public entonne avec les clairons, les tambours et les contrebasses : *La Veille sur le Rhin*, ou bien : *Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand!* Alors des hourras, des provocations à boire, des clameurs rauques montent jusqu'au plafond, orné de médaillons peints à fresque où le vieux de Moltke coudoie Beethoven, et où Mozart, sous sa perruque de petit marquis fraîchement poudrée, sourit en face du masque renfrogné de l'empereur Guillaume I^{er}. Comme un grondement lointain de fleuve, le brouhaha des voix remplit les oreilles d'un bourdonnement continu, déchiré çà et là par le fracas d'une pile d'assiettes qui s'écrasent sur le carreau des

cuisines, ou le tapage d'une porte vitrée, qui retombe en claquant, avec un cliquetis de verre cassé.

Cependant personne n'a remarqué une vieille paysanne saxonne qui, arc-boutée sur son parapluie monumental à carreaux rouges et bleus, s'est glissée en tapinois jusqu'à l'estrade des hussards saxons, qu'elle couve du regard.

Tout à coup, un silence se fait, profond, à peine troublé par l'écho des derniers rires, et les gloussements étouffés de la grande blonde, qui pleure presque à force de rire. Les trois coups de baguette retentissent sur les pupitres. Les deux chefs d'orchestre se dressent seuls, face à face, aux deux extrémités de l'ovale. Le uhlan, un violoniste prussien, un brun à profil de cheval, correctement peigné, la raie dans le dos, la taille svelte sanglée dans son uniforme bleu à larges parements rouges, salue le public du bout de son archet avec un joli geste un peu dédaigneux. Le hussard, un géant taillé à coups de hache, vigoureusement campé sur ses jambes écartées, où reluisent les bottes vernies, rehaussées d'une sou-tache blanche, incline d'un mouvement grave sa figure énergique, un peu trop pâle sous une profusion de boucles blondes. Puis, de sa main gauche gantée il saisit sa trompette d'argent, précieux cadeau du roi de Saxe, tandis que de la droite, restée nue, il écarte les poils de sa grosse moustache de soudard, et il embouche le noble

métal, qui vibre comme une voix humaine. Des salves d'applaudissements l'accueillent quand il se rassied. Mais déjà le menton du uhlan s'incruste sur la boîte sonore, l'archet baise les cordes, et c'est comme la réplique dolente et suave du violon aux longs éclats de la fanfare saxonne. Et le duo se continue ainsi, aux deux bouts de la salle, comme un duel aux *pizzicato* les plus merveilleux du Stradivarius, la trompette répond par les longues confidences émues de son âme d'argent. Ils se surpassent l'un l'autre en tours de force, et le public applaudit également, à droite, à gauche, indécis, amusé de ce tournoi musical et ne sachant à qui donner la préférence. Malgré la discipline à laquelle ils sont pliés, les deux hommes se sentent peu à peu emportés dans cette lutte qui met en jeu leurs plus nobles facultés. Ils se lancent à travers l'espace des regards froids, qui s'entre-croisent comme des épées. Désormais, ni l'un ni l'autre ne cédera la dernière note à son rival. L'honneur du régiment est en jeu !

Mais un groupe de camarades du hussard s'impatientent. Il leur faut le triomphe de leur ancien frère d'armes, et, sur un signe, tous crient en cadence :

Saint-Privat ! Saint-Privat ! Saint-Privat !

D'autres spectateurs suivent leur exemple sans trop savoir pourquoi, et bientôt tout le public est en révolution. On trépigne, on bat la semelle.

Avec les cannes, les ombrelles, les canettes, on exécute des roulements sur et sous les tables, et, à travers ce tintamarre, toujours reviennent, comme un refrain, les cris :

Saint-Privat ! Saint-Privat !

Sous ses cheveux blonds, le hussard est devenu plus pâle encore qu'auparavant. Il a bien compris ce qu'ils veulent avec leurs vociférations enragées. Ce qu'on lui demande, c'est de sonner le rappel des hussards bleus, comme jadis sur le champ de bataille de Saint-Privat. Il promène lentement sa main sur sa poitrine, où il croit sentir encore la douleur lancinante du coup de pointe qui lui frisa les poumons dans cette mémorable journée.

— Bast ! La blessure, là-dessous, doit être cicatrisée depuis longtemps ! songe-t-il en contemplant, rêveur, la foule qui s'exaspère à ses pieds, et au-dessus d'elle, là-bas, la figure de son rival, le uhlan prussien, contractée par un sourire forcé, aiguisé aux coins des lèvres, presque méchant ; puis, plus près de lui, deux beaux yeux insensibles qu'il ose à peine regarder, deux beaux yeux bleus enchâssés comme deux saphirs mouillés de rosée dans le velours sombre des cils noirs.

— Allons ! C'est dit ! Pour la gloire et pour ma belle !

Et le voilà debout dans le grand silence qui succède si brusquement au vacarme qu'il en a comme une sensation de vide. D'abord il mo-

dule un prélude magistral, comme la voix d'un héraut qui défie l'ennemi. Puis il sonne le rappel des hussards bleus et la charge, une cascade de trilles précipités, qui s'abattent avec la crépitation d'une grêle de balles. Et tout à coup ce n'est plus qu'un long, qu'un interminable trémolo qui monte, descend, remplit tous les coins de la salle, coule à fil, déborde comme un fleuve d'harmonie, fait tinter les verres et les bouteilles et trembler les vitres d'une vibration continue. Et quelques mains s'agitent, et toujours l'on croit qu'il va s'arrêter à bout d'haleine... Et toujours les trois notes résonnent, tantôt douces comme une prière, tantôt lamentables comme une plainte, ou fortes, impérieuses, cruelles, comme l'ordre de mourir dans les rangs. Il revoit la mêlée. Les chevaux lancés à fond rasent la terre de leurs poitrails. La mitraille française troue les carrés des hussards, fauchant des lignées entières, et il se cramponne à la crinière de sa bête, et il se rappelle un filet rouge qui coulait sur son uniforme bleu, lentement. Ses tempes battent. Ses veines s'enflent. Ses yeux s'injectent de sang, et, comme alors, il croit ressentir à travers sa poitrine la morsure froide de l'acier.

Mais les deux beaux yeux bleus le regardent ! *Elle* lui sourit *pour la première fois*, un peu pâle, toute frémissante de l'émotion qui fait tressaillir la salle, et une ivresse le gagne, centuple ses forces, et il sonne, il sonne, et comme à

Saint-Privat, il lui semble que tout le sang de son cœur s'écoule goutte à goutte, avec son souffle !

Or, c'est délicieux, c'est comme la volupté du sublime, cette mort lente dans toute la plénitude de son triomphe d'artiste, et sous les yeux languis de son aimée, de celle pour qui tout son être pousse vers la foule, comme un grand cri d'amour, cette fanfare éperdue !

Une admiration muette qui tient plutôt de la stupéfaction a d'abord saisi les auditeurs. Puis, c'est comme une rumeur qui court de groupe en groupe. On s'interroge curieusement. Les goussets de leurs gilets jaunes, tendus sur leurs gros ventres ballonnés, des Américains tirent leurs chronomètres poinçonnés aux armes de Genève, et des paris s'engagent.

— A ce jeu-là, il n'en a pas pour cinq minutes ! dit le premier.

— Allons donc ! avec son encolure, il n'aura pas fini dans un quart-d'heure.

— Parions !

— Vingt bouteilles de champagne !

— Tope !

Les grands Saxons, frères d'armes du hussard, ricanent de ce rire silencieux qui leur est propre, et triomphent en lançant des regards louches, ironiques, du côté de l'estrade des uhlands prussiens, qui s'est vidée peu à peu.

La dernière note a retenti. Les fenêtres en vi-

brent encore, et les applaudissements éclatent frénétiques. Mais le public, c'est le monstre insatiable ! A peine le hussard s'est-il assis, en appuyant son mouchoir sur sa bouche où monte une écume rouge, que déjà des clameurs s'élèvent :

— Bis ! Bis ! Encore ! Encore ! Saint-Privat ! Encore !

Et, bien qu'à bout de forces, le trompette hésite. Sa victoire ne serait pas complète, s'il renonçait à cette seconde ovation.

Cependant la vieille paysanne saxonne, qu'on n'avait pas encore remarquée, s'est avancée dans l'espace resté libre entre les tables et l'orchestre. Un foulard de soie noire entoure sa tête, et ce cadre foncé détache en haut relief tous les détails de cette figure ridée, tannée, creusée, ravagée, où les muscles saillent comme des garcettes tendues sur la toile brune d'une voile. Les jupes courtes laissent voir les mollets maigres et cambrés, les souliers plats, tout poudreux d'une longue route. Les joues tremblantes, l'œil atone sous les sourcils blancs en broussailles, ce demi-siècle de labeur opiniâtre regarde tout ce beau monde. Et, promenant ses grandes mains noires sur son tablier rouge, elle veut parler. Ses lèvres remuent, sa voix se perd dans le bruit. Mais il faut à tout prix qu'elle attire l'attention. Donc, sans perdre plus de temps à réfléchir, elle pose sur sa bouche deux de ses longs doigts noueux et, au milieu

des applaudissements, des bravos, un coup de sifflet strident, pareil à l'appel dont se servent les gardeuses d'oies, déchire les oreilles, et scandalise tous ces bourgeois, emballés dans leur lourd enthousiasme de buveurs de bière :

— A la porte, la vieille ! — Qu'est-ce qui lui prend ? — Elle est folle ! — Eh ! va donc garder tes vaches ! — Mais, laissez-la parler, ce sera drôle ! — Non ! Non ! — Oui ! Oui ! Qu'elle parle ! Qu'elle parle !

Un apaisement se fait autour d'elle. La curiosité de savoir ce qu'elle désire l'emporte.

Alors la vieille, montrant l'orchestre avec un grand geste gauche de faneuse en plein champ :

— Mes beaux messieurs, dit-elle d'une voix forte, c'est mon fils Othon ! J'ai fait quarante-huit heures à pied pour venir le voir. Or, il a été blessé à Saint-Privat d'un coup de pointe qui lui a troué la poitrine. Depuis ce jour-là, voyez-vous, il n'est plus aussi solide que je l'avais fait avec la grâce de Dieu. Vous ne voudriez peut-être pas qu'il crachât tous ses poumons demain pour vous amuser encore un quart-d'heure ! Mais tant que vous applaudirez, il sonnera, parbleu ! à se faire sauter les veines du cou ! Alors j'ai sifflé, et je sifflerai encore. V'là tout !

On rit. On est touché. Mais, tandis que les sveltes colonnettes de fer semblent près de crouler sous les bravos, là-bas, un peu à l'écart, le grand hussard pâle s'est affaissé dans les bras de

sa mère..... Puis, presque aussitôt, avant même que le dernier applaudissement ait retenti, il expire doucement sous le regard des beaux yeux bleus voilés de pleurs. Et sur son visage, où la mort pose déjà son masque rigide, erre encore comme un sourire vainqueur.


« Voilà, dit près de moi un étudiant au front ravagé de penseur précoce, voilà un brave qui a fait la seule fin intelligente. C'est le glorieux suicide qui transforme la mort même en un triomphe, superbe comme un défi. Car l'homme est un être qui, pour s'élever au sublime, doit se détruire lui-même. »

Et je reconnais un disciple de Nietzsche.

ADRIEN WAGNON.



Tous doctrinaires.

U temps de Paul-Louis Courier, on s'acharnait à poursuivre les auteurs de ces pamphlets où se distille un poison subtil ; était considéré comme pamphlet tout écrit d'un petit nombre de feuilles, et, il faut bien l'ajouter, d'un caractère agressif.

Aujourd'hui, si vous soutenez des idées qui n'aient pas l'heur de sonner agréablement en haut lieu, dans la caste officielle qui gouverne, fait les lois et dispose des places, vous devenez, ô horreur ! un doctrinaire. Vous protesteriez, vains efforts : vous êtes classé, jugé ; la cause est entendue. Vous demanderiez à être fixé sur le sens de ce qualificatif, que vous n'en sauriez pas davantage. Des explications n'ont rien à faire ici : chacun n'est pas tenu d'en fournir.

Bienheureux encore si vous vous en tirez comme cela, et si vous n'êtes pas traité d'idéologue ou d'utopiste, — de fort beaux noms pourtant, qui ont eu le don d'exaspérer les despotes de tous les temps, depuis Napoléon I^{er} jusqu'aux tyrannaux de la pseudo-démocratie, et dont on crut pouvoir stigmatiser tous ces apôtres altérés de la soif du mieux que l'humanité a fini par compter au nombre de ses bienfaiteurs.

Va donc pour doctrinaire !

On voudra bien toutefois nous permettre de faire observer à ces braves gens en train de nous écraser sous ce gros bloc, que nous sommes à deux de jeu. On ne peut, en effet, s'opposer à un système qu'au nom d'un autre système, raisonné ou non, en sorte que les dénonciateurs du doctrinarisme, tant à droite qu'à gauche, ne sont, en dernière analyse, que des autoritaires qui abominent toute espèce de doctrine, hormis celle qui se trouve leur agréer.

C'est une des difficultés des sciences morales que celui qui s'y sent gêné par une conclusion est toujours libre de fermer les yeux à l'évidence, et d'affirmer qu'il n'a rien vu. Ces disciplines ne sauraient comme leurs sœurs les mathématiques, la physique, la chimie, imposer leurs résultats, fussent-ils on ne peut plus solidement fondés en expérience, à qui est décidé à n'en pas tenir compte.

Cependant des épithètes vides et creuses, qu'est-ce autre chose qu'une manière de dire : « Mais laissez-moi donc tranquille ! Ne voyez-vous pas que mon parti est pris ? Moi, étudier, comparer, réfléchir... Non, je n'en suis plus là, et vous ne sauriez m'empêcher de vous donner tort, quoi que vous fassiez ! »

On conviendra peut-être qu'une pareille fin de non-recevoir ne prouve pas qu'une thèse soit mauvaise. Un gros mot n'a jamais valu ni remplacé un modeste argument.

Eh bien, nous aussi, nous passerons à côté des sourds qui ne veulent pas entendre. Leur conversion pourra venir, mais n'ayons pas l'air de trop tenir à leur conquête. Il y a pour les persuader un plus grand docteur que nous, les années, le cours des choses, qui ont fait parfois des miracles.

Nous nous adressons aux hommes de bonne volonté, quels qu'ils soient, et d'où qu'ils viennent, qui ont l'esprit assez dégagé des préjugés

courants, des préoccupations personnelles ou de l'intérêt de parti, pour être sensibles à la force d'une idée juste. Et avant même d'entrer en matière, nous leur donnerons ce conseil de faire le cas qui convient des excommunications sans portée des doctrinaires criant au doctrinarisme. C'est pourtant par trop absurde.

LOUIS WUARIN.



Paysage d'Hiver.



LA neige était très dure, très compacte, au commencement de cette année, pendant que nous montions le chemin tortueux qui conduit à Salvan; le froid était vif et très pénétrant. Dans le profond silence du matin, à chacun de nos pas répondait un cri aigu, la note claire et sifflante des cristaux de glace brisés qui s'entrechoquent; le pied mordait à peine dans le sol gelé et nous marchions très vite, à l'ombre des rochers du Trient, vers la hauteur rayonnante.

Ce matin-là, malgré les rigueurs de l'hiver, et pour mieux saluer sans doute l'année naissante, la nature s'était mise en fête, en très grande fête, dans ce coin sauvage de la vallée du Rhône. Le

soleil brillait avec un éclat inaccoutumé, une splendeur blonde qu'on ne lui voit pas en été. C'étaient de puissantes chutes de rayons, un ruissellement de lumière, venant se briser sur les pans de rochers, miroitant sur les aiguilles de glace, s'étalant en grandes nappes étincelantes sur la neige qui recouvre toutes choses.

L'atmosphère chargée de vapeurs indécises, se dilatant sous ces effluves éthérés, entraînait vers le ciel des groupements bizarres d'atomes, des masses légères, insaisissables et transparentes, sans formes et sans couleurs, visibles cependant à cause de leurs mouvements, des sortes d'ondulations cadencées sur un rythme éternel qui n'a jamais été écrit. Parvenues très haut, ces nébulosités s'évanouissaient dans un océan d'azur pâle, mais de nouvelles émanations informes et tremblotantes sortaient du sol très froid, des sapins dénudés, des arêtes de la montagne, s'élevant de toutes parts, des profondeurs de la vallée comme des sommets radieux des dents de Morcle et du Midi, tourbillonnant quelques instants dans les airs, puis s'évanouissant encore, toujours, là-haut, très haut dans l'azur.

Durant les premières heures du jour, aussi loin qu'on pût voir, on n'apercevait que du blanc sur la terre, du blanc mat à l'ombre, et flamboyant au soleil; partout des couches énormes de neige, de la vieille neige et de la neige plus fraîche, entassées dans les sinuosités du chemin

et suspendues aux flancs des ravins; il y en avait vraiment partout de cette neige, jusque dans le creux des vieux troncs, et dans les anfractuosités des pierres, et sur tous les chalets des villages. De telle sorte que, vue à vol d'oiseau, depuis le sentier rapide qui conduit à Salvan, la vallée du Rhône ressemblait à une mer de lait, très calme, comme figée dans un bassin de cristal, sur laquelle les arbres figuraient des îlots dentelés, et le fleuve un large ruban noir.

Nous marchions très vite sur le chemin de Salvan, par un besoin de réaction, pour lutter contre le froid et le vent du Nord, soufflant d'en bas et chassant devant lui des giboulées de neige, des nuages d'une blanche poussière ténue qui bruissait en heurtant les troncs des châtaigniers. Mais à chaque pas, quelque aspect nouveau de la montagne, des effets inattendus de lumière nous arrêtaient extasiés. On eût dit que le froid exprimait du ciel et de la terre tout ce qu'ils recèlent de splendeurs cachées, et, contractant toutes choses, en faisait sortir des trésors de beautés inconnues. Décidément les paysages d'hiver, moins accessibles, moins enchanteurs que ceux de la saison chaude, émotionnent davantage.

D'abord ils sont plus simples. Vous n'y rencontrez pas cette multitude d'objets voltigeant dans les airs ou courant sur le sol, toutes ces colorations, ces bruits, ces parfums qui ébranlent à la fois et fatiguent tous les sens. L'air est plus

pur, plus limpide, d'une transparence incomparable ; la neige révèle plus entièrement le dessin intime des corps, elle accentue sur le flanc des rochers une foule de détails charmants qui demeurent inaperçus pendant l'été, elle leur donne une expression plus sévère, mais délicieuse quand même.

Et puis, on voit mieux les objets, le soleil semble gagner en intensité lumineuse ce qu'il perd en chaleur et en durée. Le regard, moins accoutumé à cette blancheur neigeuse qu'aux mille nuances estivales, s'arrête avec plus de complaisance à toutes les singularités du spectacle, il s'étonne des moindres contrastes, et, plus minutieux dans son observation, parce qu'il en est moins distrait, il analyse avec plus de précision la physionomie vraie de la nature.

Elle est sans vie, la nature, en ce jour de lumière froide ! Et sous les reflets lustrés du vaste tapis de neige dorment les créatures. Elles sont là dessous, invisibles, immobiles, attendant, engourdis dans une lourde torpeur, le joyeux réveil du printemps. Aussi un morne silence domine-t-il toute la scène. On n'entend aucun chant, aucun appel sortir des forêts voisines. La voix grêle et frissonnante du ruisseau qui descend par saccades à travers les multiples détours du chemin, retentit seule dans les airs avec le souffle qui passe entre les rameaux desséchés. Et dans l'universel silence, ces murmures prennent des

tonalités étranges, très douces, perceptibles seulement à cause de la grande aptitude à entendre que nous laisse le repos des êtres. On dirait qu'un dernier soupir de vie s'exhale de ce silence de néant.

Comme il nous paraît joli et transfiguré ce petit ruisseau, lorsque tout à coup, au dernier tournant de la route, à travers une échancrure de rocher, un rayon de soleil se fraye un passage et nous envoie, réfracté par mille cristaux de glace, un long cône de lumière spectrale, dans lequel se dissipent les flocons neigeux soulevés par le vent! Et comme sa voix s'accroît et prend plus de puissance! Il paraît y puiser des forces nouvelles, le petit ruisseau, pour lutter contre le froid qui le paralyse; il bondit avec des transports de gaieté dans ce faisceau de lumière, mais ses gouttelettes jaillissantes retombent encore congelées, et grandissent les stalactites de glace qui font sur ses bords un décor de féerie; puis il plonge de nouveau dans l'ombre, reprenant son allure lente et mélancolique.

Un peu plus loin le froid meurtrier nous ménage une scène déchirante, vulgaire sans doute par ces temps de disette et de climat glacé; mais dans sa simplicité même, au milieu de ces montagnes immenses, au sein de toute cette nature inanimée, elle prend à nos yeux un grand air de désolation. Au bord du ruisseau, une masse à contours indécis palpite sur la neige, et nous re-

connaissions un oiseau, un pauvre petit oiseau transi, tombé de je ne sais où, un oiseau comme on n'en voit nulle part dans notre pays, avec un plumage tricolore, une collerette blanche sur un fond noir et une tache blanche sur les ailes. Il s'agit dans un tressaillement de douleur, il s'efforce de ce redresser sur ses jambes, trop faibles pour le soutenir, et d'étendre ses pauvres ailes gelées; puis, subitement il retombe sur le dos, immobile, les yeux troublés, inertes, et les pattes raidies, dans un geste de misère infinie.

Nous tentons vainement de réchauffer cette malheureuse petite bête, apportée là de régions lointaines, poussée en plein hiver, bien loin de sa patrie, par quelque force ironique et mystérieuse, pour mourir ainsi tristement de froid dans un rayon de soleil.

Enfin, nous atteignons le sommet de la gorge, saisis par de nouvelles explosions de lumière; les rayons rebondissent de tous côtés sur les champs de neige immaculée qui étale par milliards ses fragiles cristaux de formes géométriques si variées. Au sortir de l'ombre des rochers du Trient, c'est comme la naissance d'un jour nouveau, d'un éclat dont on n'a pas d'idée dans la plaine. La température s'élève rapidement, la chaleur se concentre, nous sommes au foyer du miroir parabolique formé par la vallée et la neige commence à fondre. Vaincue, elle s'affaisse sur elle-même, et tous ses chefs d'œuvre d'une archi-

tecture merveilleuse se résolvent en gouttelettes irisées. Alors apparaît Salvan, tout petit, diminué, à moitié enseveli sous la neige dans un aspect de paysage polaire ; ses rues sont désertes, ses maisons semblent abandonnées. Pourtant les chemins d'alentour sont frayés, on y voit la trace des pas des habitants venus, le jour de l'an, pour entendre la messe dans la petite église, et, au bord des tombes dans le cimetière voisin, des genoux sont marqués sur la neige.

Tout de suite, nous poursuivons notre route jusqu'au Triège, où le soleil atteint son maximum d'intensité, un luxe inouï d'une lumière toujours la même, d'un blanc continu et permanent, éblouissante jusqu'à perte de vue, jusqu'au torrent qui mugit dans la profondeur et dans les fissures déchirées de la montagne.

Une telle prodigalité de lumière dure jusqu'à ce que le soleil se soit enfoncé, au détour de la vallée, derrière les montagnes de Chamonix. A ce moment même, une grande ombre violette plonge dans le gouffre du Trient, elle s'appuie sur les branches refroidies des ormeaux et des mélèzes, elle fait ployer leurs rameaux chargés de givre qui tombe en mouchets sur la neige pour entraîner de minuscules avalanches qui roulent dans l'abîme.

Le ciel d'azur pâle se marbre alors de traînées de couleur ; l'inimitable artiste qui s'éloigne y étale à plaisir les somptuosités de sa palette, des

gammes polychromes d'une divine harmonie. Ce sont d'abord des franges violacées qui ondulent et se confondent, pour se métamorphoser en larges rubans arqués d'un bleu verdâtre avec des reflets métalliques. Ensuite de petits nuages gris se condensent sur les cimes pointues, ils se rapprochent, jouant entre eux, s'associant les uns aux autres, semblables à des chapelets de perles fines sur un fond de pierreries.

Et lorsque nous redescendons, sur une luge de village, la route tortueuse de Salvan, le soleil couchant répand ses derniers feux sur les Tours d'Aï et toutes les Alpes vaudoises ; les premières étoiles s'allument au ciel pendant que s'éteint l'incendie de la terre. Le mirage de cette belle nuit d'hiver qui commence, enveloppe un instant encore d'une auréole fulgurante la cascade de Pissevache ; puis, plus rien dans le brouillard de la plaine, que la radiation argentée de la neige, et le souvenir des éblouissements de là-haut, de cette fête de la lumière embrasant des champs de neige sans fin, et aussi, surtout peut-être, à cause de sa fatalité navrante, de cette scène d'agonie d'un petit oiseau, tué par le froid au sein de hautes montagnes impassibles et silencieuses.

EMILE YUNG.

Mycènes et Egine.



U-DESSUS du misérable hameau de Karvati, avec ses maisons de boue et ses pâles habitants, s'élèvent des collines nues et pierreuses, dominées par une montagne plus dénudée encore. C'est là, sur un rocher escarpé fermant l'entrée d'une gorge étroite, que se dressent les ruines de l'Acropole de Mycènes. Rien de plus sévère, mais rien de plus majestueux que ces vieilles murailles, et que cette porte des Lions, par laquelle on pénètre dans la résidence du roi des rois. Plus de trois mille ans depuis que ces blocs énormes sont entassés là comme par la main des géants, et que ces lionnes farouches gardent l'entrée de la forteresse des Atrides! A travers les décombres que recouvrent de délicates plantes sauvages, on s'élève jusqu'au palais. Par quels prodiges d'inductions ingénieuses les archéologues sont parvenus à reconstituer cet édifice dans tous ses détails, d'autres pourront le dire; quant au simple voyageur, il n'a qu'à s'incliner et à faire acte de foi. Et alors, quelle étrange réalité prennent pour lui les légendes grandioses et sinistres de

cette race maudite ! Ces marches dégradées, c'est l'escalier que foulait le pied d'Agamemnon, montant à la salle de festin où il fut lâchement égorgé ! Ces dalles, que recouvraient des peintures et des mosaïques précieuses, appartenaient à la chambre royale où la malheureuse Clytemnestre vit entrer son fils le poignard à la main ! Tous ces drames sanglants, qui ont bercé notre jeunesse, sont merveilleusement d'accord avec l'âpreté du site, cadre naturel de ces actes féroces. Et tout les favorisait. La mer n'était pas loin ; là se trouvaient les galères sur lesquelles ces pirates partaient pour aller rançonner les îles de l'Archipel. Puis, de retour avec leurs trésors et leurs captives, ils jouissaient luxueusement du fruit de leurs pillages, et du haut de leur repaire ils bravaient leurs ennemis,.... jusqu'au moment où ils tombaient à leur tour sous les coups des assassins.

Mais quand du point le plus élevé de ce nid de vautours on jette les yeux du côté du sud, le regard se repose délicieusement sur la plaine d'Argos. Peut-être son caractère paisible et riant est-il rehaussé par le contraste avec les roches désolées et le ravin sauvage qui entourent les ruines de la citadelle d'Agamemnon. Bordée de trois côtés par des monts sévères, la vallée se déploie comme un tapis verdoyant jusqu'au golfe de Nauplie tout bleu à l'horizon.

La ville d'Argos n'a plus rien d'antique, sauf

son théâtre aux cent gradins, et quelques restes de murs surmontés d'une blanche église, et, de plus haut encore, par l'Acropole que couronnent les ruines d'une forteresse. L'Argos moderne n'est, à vrai dire, qu'un grand village, à l'aspect riant; ses maisons roses et blanches sont éparées dans la verdure; ses rues sont de larges chemins où fourmillent les enfants, pieds nus et mal vêtus, mais les yeux brillants de la joie de vivre.

C'était le 1^{er} Mai, grand jour de la fête des fleurs. Tout le pays était en liesse. Devant les maisons, les familles étaient groupées, échangeant de joyeux propos; les femmes en robes claires, accroupies en rond dans la poussière, à la mode d'Orient. Les petits cafés regorgeaient de monde; mais chez ce peuple sobre on ne voyait pas un homme ivre. On joue, on se querelle, les couteaux sortent du fourreau,.... mais on ne se grise pas! Les jeunes filles dans leurs plus jolies toilettes parcouraient les rues, offrant des bouquets aux passants. Le soleil à son déclin envoyait de grands rayons dorés sur cette foule bariolée, où la fustanelle blanche et les lourdes jupes brodées se mélangeaient aux maigres habits foncés et aux robes de mousseline à la française.

.

Le lendemain, au départ d'Egine, le temps était radieux. Celui qui n'a jamais navigué sur les mers riantes qui entourent la péninsule grecque, peut difficilement se faire une idée de leur

charme. Une légère brise ridait à peine la surface de l'eau d'un bleu profond, où les navires laissent derrière eux un sillon d'argent. L'air était d'une tiédeur voluptueuse ; la côte se teignait de tons grisâtres d'une infinie douceur. La petite barque éginète, maniée par trois gaillards à la peau bronzée et à la noire chevelure, filait comme un oiseau. Le vent était si léger qu'il fallait par moments recourir aux rames, et, s'encourageant par de grandes libations d'eau fraîche, les marins faisaient voler l'embarcation, puis s'arrêtaient pour respirer et rire.

Quelques heures de navigation amenèrent la barque au pied de la colline sur laquelle se découpe contre le bleu du ciel, la ruine célèbre connue dans le pays sous le nom des « Colonnes ». Une montée de trois quarts d'heure à travers les vignes et sous de beaux pins, amena les voyageurs au sommet d'un petit col d'où brusquement l'autre côté de l'île se dévoile : une baie couleur de turquoise ; au delà, les îles de Poros et d'Hydra nageant dans une merveilleuse lumière d'un bleu très doux ; à droite les plans successifs des montagnes d'Egine, entrecoupées de vertes vallées et couronnées par la cime du Mont Elias.

Encore quelques minutes d'ascension à travers les arbres, et, en atteignant les marches du temple d'Athéné, un nouvel éblouissement les saisit. Devant eux la mer d'un bleu beaucoup plus in-

tense que du côté opposé, mais également calme et comme assoupie, se déroulait jusqu'au continent, coupée par quelques îlots grisâtres semblables à des navires échoués. A gauche les rochers nus de Salamine, dorés par le soleil. En face, Athènes toute blanche au milieu des oliviers, et royalement dominée par son Acropole; puis l'Hymette et la côte qui fuit en lignes harmonieuses jusqu'au cap Sunium, et, pour fond de tableau, le sommet triangulaire du Pentélique qui fait songer au majestueux fronton des temples. L'air était d'une transparence qui permettait de distinguer les objets les plus éloignés, et néanmoins tout cet ensemble semblait flotter dans une sorte d'éther lumineux qui adoucissait les contours, et fondait les couleurs en nuances exquises.

VICTORINE GAUTIER.





TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVENNIER, LOUIS, Les décapités d'Amboise	11
BALLY, CH., La Plaka.	1
BAUD-BOVY, DANIEL, De la montagne	15
BLANCHARD, J., Cessation de commerce	17
BLONDEL, AUGUSTE, La Nuit	23
BOGEY, LOUIS, Le Fantôme	26
BOISSONNAS, J.-L., Propos de touriste	34
BONIFAS, CHARLES, Soir joyeux	37
» Le chemin du désert	38
» Les yeux bleus	39
» L'Épouse	39
BROCHER DE LA FLÉCHÈRE, HENRI, La Femme.	41
BUDÉ (DE) EUGÈNE, La Croix Rouge	43
CARRARA, JULES, Prends ton vol	45
CHAPUIS, FRANÇOIS, Droit au but	46
CHAPONNIÈRE, FRANCIS, Acte de foi	48
» Reste avec nous	40
CHENEVIÈRE, ADOLPHE, En tramway	50
CHERBULIEZ, VICTOR, La plaine d'Athènes	50
COPPONEX, J., Campo Santo	63
» Patinage	64
COUGNARD, JULES, Quand le carillon tinte	65
» La coupe	69
» La grenade	71

	Pages.
CUENDET, H., Ma gaité	72
» Edelweiss	73
» Ne le dis pas.	74
DEBRIT, MARC, Une ville morte	75
DE CRUE, FRANCIS, Henri II et sa famille	91
DELPHIN, EM., Vers à chanter	99
DESROCHES, JEAN, Mon village	100
DORET, MARC, Un terrible châtelain	107
DROZ, TH., Comment un poète devint célèbre en trente minutes	110
DU BOIS-MELLY, CHARLES, Cloches de Salvan.	119
» Fragment de « Majorie ».	125
DUCHOSAL, LOUIS, Cœur de soleil.	127
» Intermède maternel	129
» Paysage sentimental	130
» A l'enseigne exquise.	131
DUFOUR, THÉOPHILE, Albert Rilliet	132
DUMUR, LOUIS, Petits aphorismes.	134
DUNANT, EDOUARD, L'incendie du pont du Rhône	135
DURAND, M., Palais de deuil	140
» Demi-teintes	141
» Vers le bonheur	142
DUVILLARD, J., Colonos	143
» Zermatt	145
EGLI, A., Vieux amants	146
ESTIENNE, H., Amour d'artiste.	149
» Extrait de « La Suisse ».	151
FAVON, Charité	152
» Aux riches.	153
FAZY, HENRY, Les Constitutions de la République de Genève	154
FRANÇOIS, ALEXIS, La complainte de la guitare	156
GAUTIER, VICTORINE, Mycènes et EGINE	392
GLADÈS, ANDRÉ, Au gré des choses	157
GRANGER, ANTOINE, L'étoile filante	160
GUILLOT, A., Légende de la petite ville	161
GUILLAND, ANTOINE, Léopold de Ranke.	164
GUÉRY, LOUIS, Tableaux anglais	169
GUILLERMET, F., La tentation de Louissette.	176
JULLIARD, EMILE, Genève.	184
KAUFMANN, JOHN, A la paix.	188

TABLE DES MATIÈRES.

399

Pages.

LEMAÎTRE, AUG., Pensées	189
» Berceuse d'une abandonnée	190
MALAN (M ^{me}), Le Trésor	191
MAYSTRE, H., Les deux Georges	196
MAYSTRE, LOUIS, Voix de minuit	204
MONNIER, PHILIPPE, Au travail	204
» Gavotte	205
» Chez Albert Dürer	207
MONTET, EDOUARD, Baie de Rio	208
MORHARDT, MATHIAS, L'Auberge	211
MORIAUD, D., Un salon Louis XVI	214
» Leçon de patinage	215
MUSSARD, JEANNE, Ma plume	216
» A Sultan, lion d'Afrique	218
NAVILLE, ADRIEN, La raison	219
» Beauté organique	221
NAVILLE, ERNEST, L'école chrétienne et l'école laïque	224
» Discours sur la vie éternelle	226
» La réforme électorale en France	227
» La logique de l'hypothèse	229
OLTRAMARE, ANDRÉ, Le hasard	231
PETER, J., San Gennaro della Solfatara et ses reliques	235
PITTARD, EUGÈNE, Petite maison	245
REDARD, EMILE, Shelley à vingt-deux ans	247
» A Théophile Gautier, poète	251
RÉMY, CLAUDE, Aux femmes	252
RICHARD, EUGÈNE, Fragment d'une allocution	259
RITTER, EUGÈNE, Etudes généalogiques à Genève	267
ROEHRICH, H., Chant national suisse	274
» Le pacte du 1 ^{er} août 1291	276
ROD, EDOUARD, Journal d'un voyageur	280
ROGER, NOELLE, Larmes d'enfant	284
ROSIER, W., Une île bretonne	288
ROSSELET, CHARLES, La légende de Rousseau à Meillerie	294
RUDHARDT, PAUL, Naples	301
SCHNÉEGANS, A., Les petits bonheurs	303
SEIPPEL, PAUL, Chez les hommes jaunes	306
SEITZ, CHARLES, Fragment de l'œuvre politique de César	313

25

X

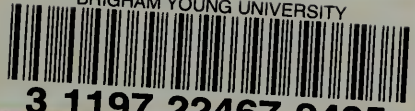
4.50

4

	Pages.
TAVAN, EDOUARD, Hylas	315
» Des roses	316
» Chant d'automne.	317
» Berceuse.	319
» Lassitude	320
THURY, E., Au sommet	321
TISSOT, DAVID, Eglogue alpestre	323
TISSOT, ERNEST, Paysages de Normandie	326
TOURNIER, LOUIS, Le rouet	333
» Feuilles d'album	336
TRACHSEL, ALBERT, La musique alpestre	337
VADIER, BERTHE, La Liberté de Mimile	339
VALLETTE, GASPARD, Croquis italiens	344
VAUCHER, PIERRE, Georges de Wyss	352
VERCHÈRE, J.-A., Régates à Brest	356
VIGNIER, CHARLES, Midi	362
VULLIÉTY, GÈNES	363
VUY, JULES, Le Rhin suisse.	370
WAGNON, ADRIEN, Le trompette de Saint-Privat.	371
WUARIN, LOUIS, Tous doctrinaires.	381
YUNG, EMILE, Paysages d'hiver	384



BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY



3 1197 22467 2425

